

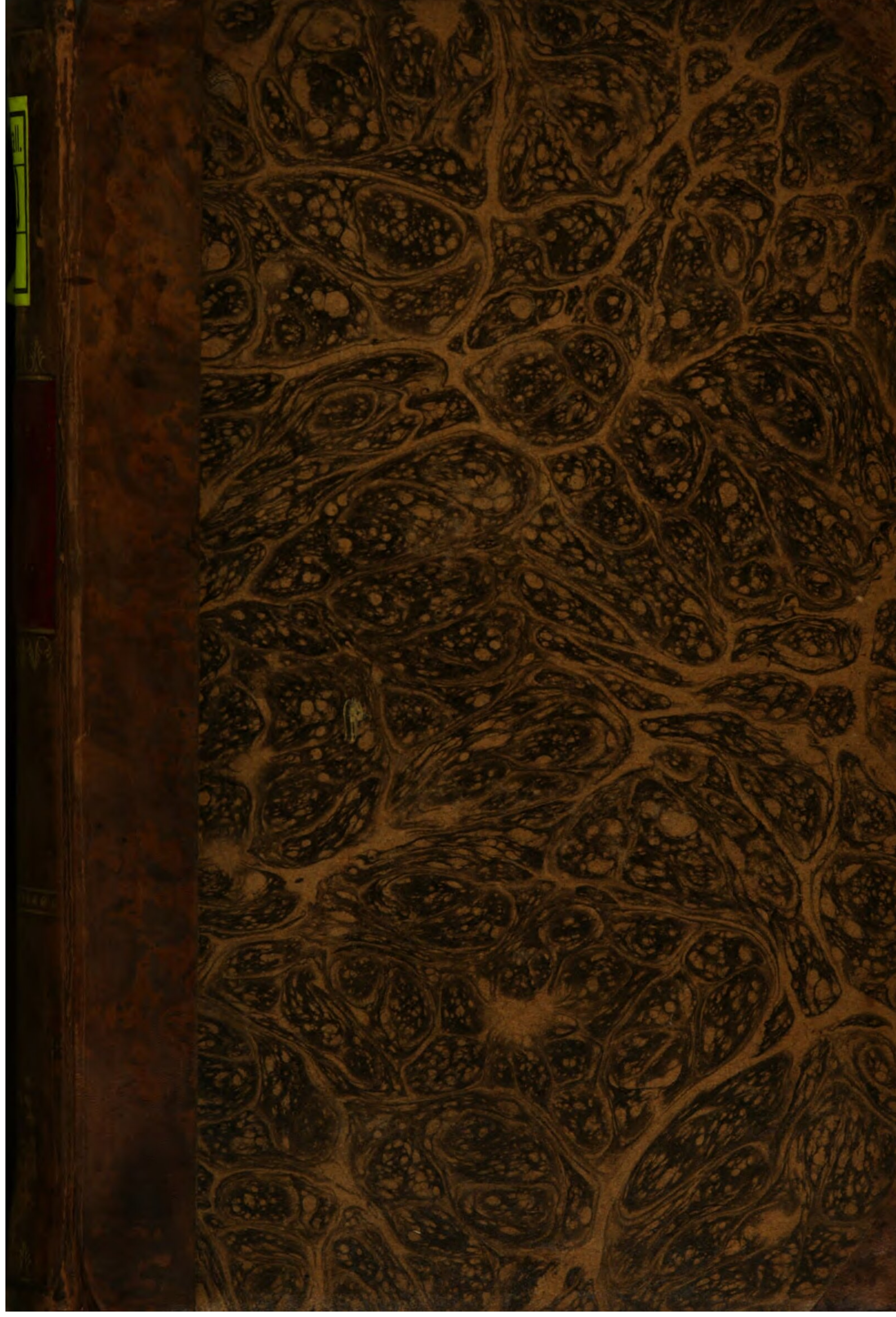
Dumesnil, Marie-Françoise,

Mémoires

Paris 1799

P.o.gall. 670

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10090727-6



p-6 full 670

M E M O I R E S
D U
M A R C H E D U L I B R A I R E
D U M E S S I E
E N R E P O N S E A U X M E M O I R E S
D U
<36630679700012

<36630679700012

Bayer. Staatsbibliothek

Liter. Gall. eleg.

Poe. Dramat.

p. 253.

M É M O I R E S

D E

M A R I E - F R A N Ç O I S E

D U M E S N I L ,

E N R É P O N S E A U X M É M O I R E S

D ' H Y P P O L I T E C L A I R O N .

M É M O I R E S

De l'Imprimerie de DENTU, rue Honoré,
vis-à-vis l'Eglise Saint Roch, n.º 94.

DUMESNIL,

EN REPOSSE AUX MÉMOIRES

D'HYPOLITE GLAIRON.



*Dumesnil est son nom, l'amour et la fureur
 Toutes les passions fermentent dans son cœur.
 Les Tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre,
 Son geste est un éclair, ses yeux lancent la foudre*

(Dorat, Poème sur la Déclamation)

M É M O I R E S

D E

M A R I E - F R A N Ç O I S E

D U M E S N I L ,

E N R É P O N S E A U X M É M O I R E S

D ' H Y P P O L I T E C L A I R O N ;

Suivis d'une Lettre du célèbre L E K A I N ,
et de plusieurs Anecdotes curieuses,
relatives au Théâtre Français.

Croyez - vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur de si longs succès , sur de si beaux suffrages ?
Ils sont pour vous d'airain , d'acier , de diamant.

L A F O N T A I N E .

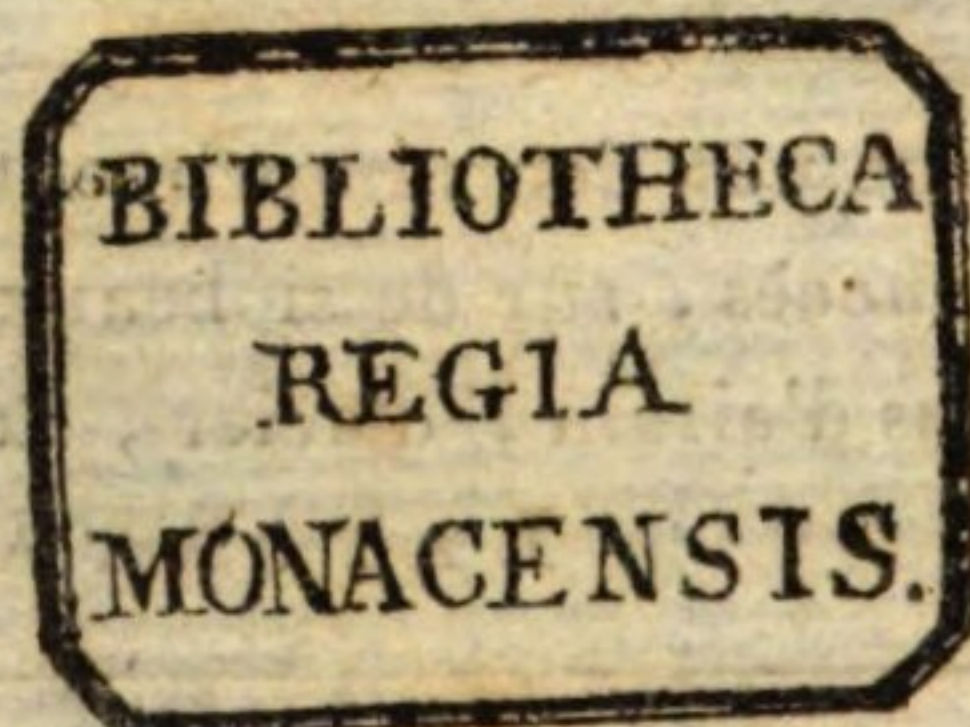
A P A R I S ,

Chez { D E N T U , Impr.-Libr., Palais - Égalité ,
galleries de bois , n.º 240.
C A R T E R E T , Libr., rue Pierre - Sarrazin ,
n.º 13.

A N V I I .

1797

Cet ouvrage devoit paroître il y a
deux mois ; des circonstances impé-
rieuses en ont suspendu la publication.



Paris,
Garnier, Libraire, rue de la Harpe, n. 240.
Chez
Dent, Libraire, Palais-National, n. 240.

M É M O I R E S
DE LA CITOYENNE
HYPPOLITE CLAIRON,
ET
R É F L E X I O N S
SUR L'ART DRAMATIQUE,
Publiés par elle-même.

De ce Titre.

LES mémoires d'une actrice célèbre supposent des aventures galantes, tragiques ou comiques : il n'y a rien de tout cela dans ces prétendus *mémoires*. Quelques pages sur les espiégleries d'un *revenant*, dignes de la bibliothèque bleue, quelques sommaires sur l'art théâtral, des digressions sur les amours héroïques de la C.^{nne} Clairon avec le comte de Valbelle, le seul de

ses innombrables amans dont elle prononce le nom, une conversation fabuleuse avec la margrave d'Anspach, une lettre à l'époux de cette princesse, des conseils à une jeune amie, et des éloges continuels, fastidieux et les plus exagérés d'elle-même, voilà ce que la citoyenne Hyppolite appelle des mémoires; tant les moindres *balivernes* qui peuvent avoir quelque rapport à sa personne, doivent nécessairement exciter de curiosité, d'intérêt et d'admiration! Ce n'est pas que la citoyenne Hyppolite manquât de matériaux pour composer de véritables *mémoires*, des mémoires qui eussent été très-piquans, très-récréatifs; mais elle tait au contraire avec la plus grande circonspection tout ce qui auroit pu remplir agréablement son titre. Il faut croire qu'elle a de bonnes raisons pour dérober à nos amusemens la partie la plus intéressante de sa vie privée. Auroit-elle oublié ce qu'elle dit un jour à une très-aimable femme, qu'elle surprit

considérant avec attention son portrait : « *Vous voyez là une demoiselle qui s'est bien divertie.* »

R É F L E X I O N S

Sur l'Art dramatique.

ON voit que la citoyenne Clairon commence dès le titre , à substituer l'emphâse à la vérité. Votre art , citoyenne , n'est point l'art *dramatique* ; il est l'art *théâtral*. C'est l'art de Corneille , de Racine , de Molière , de Voltaire , qui est l'art dramatique. La distance entre l'art de composer et celui de réciter, est incommensurable. Un écrivain qui publieroit des réflexions sur l'art de ces grands hommes, ne pourroit les intituler que *réflexions sur l'art dramatique* ; et néanmoins son ouvrage n'auroit rien de commun avec celui que vous publiez sous le même titre.

Du Revenant.

LA citoyenne Clairon débute par l'histoire d'un revenant. Des merveilles devoient nécessairement précéder une carrière comme la sienne. C'est un amant , que ses rigueurs précipitent au tombeau , et qui revient des royaumes sombres pour la lutiner comme il l'avoit promis en mourant. Tantôt on l'entend pousser régulièrement à la même heure des cris effroyables ; tantôt il chante , invisible , sous ses fenêtres , avec une voix céleste ; tantôt il lui donne des soufflets ; tantôt il lui tire des coups de fusil.

« Le lendemain , raconte-t-elle , il faisoit le plus beau clair de lune ; priée par M.^{lle} Dumesnil d'être d'une petite fête nocturne qu'elle donnoit à sa maison de la Barrière Blanche , je montai en fiacre à onze heures avec ma femme-de-chambre. On nous conduisoit par les boulevards qui commençoient à se garnir de maisons.

Nous examinions tous les travaux qui se faisoient là , lorsque ma femme-de-chambre me dit : Nest-ce pas ici qu'est mort M. de S...? D'après les renseignemens qu'on m'a donnés , ce doit être ici , lui dis-je , en les désignant avec mon doigt , dans l'une des deux maisons que voilà devant nous. (Quoi ! vous ignoriez l'adresse de votre ami particulier , que vous voyiez tous les jours ?) D'une des deux partit ce même coup de fusil qui nous poursuivoit ; il traversa notre voiture : (le revenant tiroit donc à balle ?) Le cocher doubla son train , se croyant attaqué par des voleurs. Nous arrivâmes au rendez-vous , ayant à peine repris nos sens , et pour ma part , pénétrée d'une terreur que j'ai gardée long - tems , je l'avoue ; mais cet exploit fut le dernier *des armes à feu.* »

J'ai prié plusieurs fois la citoyenne Dumesnil de rassembler dans sa mémoire les détails de cette fête : ils lui sont tous présens. Elle soutient , ci-

toiyenne Hyppolite , que vous arrivâtes sans la moindre apparence de trouble , que vous étiez au contraire très-gaie ; que ni vous ni la femme-de-chambre , ni le cocher , qui s'étoit cru *attaqué par des voleurs* , ne fîtes aucune mention de cet étrange évènement , et qu'elle n'en a jamais eu connoissance qu'en lisant vos *mémoires*.

La citoyenne Hyppolite finit le récit de ce prodige par quelques réflexions *philosophiques* , et par dire : *Ce petit raisonnement et quelques retours sur moi-même , qui ne me trouvois ni pis ni mieux de tout ce qui m'étoit arrivé d'extraordinaire , m'ont tout fait attribuer au hasard*. Mais comment concilier le hasard avec la continuité de ces cris toujours poussés à la même heure , de la même manière , devant elle , devant ses amis , devant *ses gens* ? Comment concilier le hasard avec un fait aussi positif que cette épouvantable paire de soufflets appliqués à la citoyenne et à Pipelet ?

Il me semble d'ailleurs que si le citoyen Revenant eût été un amant désespéré et jaloux , il ne se seroit pas amusé à crier , à chanter , à tirer sa poudre aux moineaux ; il seroit venu prendre son inhumaine par l'oreille , toutes les fois et au moment qu'elle auroit voulu lui être infidelle. C'étoit le moyen de multiplier ses vengeances, et de la condamner au supplice de Tantale. Quel rapport y a-t-il entre des cris et des chants , et les moyens propres à venger un amant outragé ?

Quoi qu'il en soit , la citoyenne Hypolite et moi nous serons bientôt à même de parler avec connoissance de cause de ces voyages de l'autre monde. Pour ce qui me regarde , je suis bien intimément persuadé que quand même on m'accorderoit des passeports , jamais l'envie ne me reprendra de revenir en celui-ci.

On aperçoit déjà dans ce premier article , avec quel respect , quel enthousiasme et quelle admiration , la

citoyenne Hyppolite parlera désormais ou fera parler d'elle ; ce sont des personnes auxquelles elle *accordoit le bonheur de la voir* : ce sont de petits airs qu'elle chante , et qu'on écoute *avec ravissement*. C'est l'exorde de son panégyrique.

*De ses Réflexions sur l'Art
dramatique.*

LA citoyenne Clairon indique dans cet article les qualités principalement nécessaires à ceux qui se destinent au théâtre : un organe sonore , une belle prononciation , de la force , c'est-à-dire une bonne constitution , de la mémoire et de l'extérieur. Tous les écrivains qui ont traité de l'art théâtral, ont exigé les mêmes préalables. Raymond de St.-Albine sur-tout , ne laisse rien à desirer à cet égard ; et il n'y a personne qui ne sente que ces qualités sont indispensables pour embrasser la

profession de comédien avec quelque espoir de succès.

« Qu'à talent égal , continue la citoyenne Hyppolite , on fasse réciter des vers par un organe libre et par un organe défectueux , on verra que le libre n'ôte rien à leur beauté ; l'autre forcément rallentit pour se faire entendre , ou ne donne que des sons mal articulés s'il est rapide. Valeur , véhémence , précision , harmonie , élégance , noblesse , tout est détruit. »

Ceci peut être applicable à l'acteur tragique , néanmoins avec quelques modifications ; mais il n'est pas vrai que dans le comique , dans les rôles à grand caractère , dans le haut comique , *tout soit détruit* par une défectuosité d'organe telle , par exemple , que celle du grasseiement , dont il va être question.

« Qu'on se rappelle tous les acteurs qu'on a vus ; *il ne fut jamais de grands talens* avec ce défaut (d'avoir l'organe défectueux) : une jolie figure , un âge

intéressant , des dispositions , le font excuser quelquefois ; mais la figure et les jeunes années passent. Ces espérances se réalisent rarement avec des disgraces tenant à la nature , et que l'âge ne fait qu'accroître (il ne les accroît pas , mais il repousse l'indulgence) ; j'en donnerai Grandval pour exemple. Ce comédien charmant , plein de grâces , d'esprit et de chaleur , avec qui ce qu'on nomme décence théâtrale a quitté la scène , qu'on ne remplacera peut-être jamais dans les petits maîtres de bonne compagnie et dans le haut comique , ayant la sagesse de ne se montrer que dans des rôles convenables à son âge , a été forcé de se retirer avant cinquante ans , par le dégoût que son grassaient inspirait au public , dont il avoit été l'idole. »

Entendons - nous , s'il vous plaît , citoyenne Hyppolite : vous avez mis au nombre des déféctuosités d'organe le grassaient. Vous assurez *qu'il ne fut jamais de grands talens* sans

un organe libre ; et puis vous citez Grandval , à qui vous rendez justice : vous convenez donc qu'on peut avoir *de grands talens* avec une défectuosité d'organe , quoique vous veniez d'assurer le contraire.

Quant à ce que le grassaiement de Grandval l'obligea de quitter le théâtre , ceci exige quelques éclaircissemens. Le grassaiement de cet acteur inimitable , sur lequel je reviendrai dans mes notes (α) n'avoit jamais occasionné de sensation pénible : il étoit effectivement l'idole du public dans le haut comique. Il avoit joué avec succès dans la tragédie , parce qu'il avoit beaucoup de noblesse , de chaleur et de pathétique. Personne n'avoit été plus applaudi dans les rôles de *Manlius* , de *Nicomède* , de *Nérestan* , d'*Orbassan* , de *Coucy* , de *César dans Rome sauvée* ; il quitta le théâtre avec toute sa gloire. La modicité de sa fortune le força d'y remonter quelques années après. Les spectateurs s'étoient presque

renouvelés depuis sa retraite , pendant laquelle Belcourt avoit adroitement fait négliger les rôles à grand caractère (*). Lorsque Grandval reparut , il débuta par le misantrope , qu'il joua avec une perfection dont le nouveau parterre n'avoit jamais eu d'idée. L'admiration et les applaudissemens furent à leur comble : les comédiens , qui se traitoient entre eux comme ils traitoient les auteurs dramatiques , avoient borné le répertoire de Grandval à cinq ou six bons rôles ; manœuvre qu'ils n'ont jamais cessé de mettre en usage lorsqu'ils craignent la comparaison , et dont le public sera toujours la victime tant qu'une autorité ne distribuera point les rôles , et n'éclairera pas leur conduite. Ils vouloient se débarrasser de ce dangereux camarade , qui d'ailleurs étant rentré avec la part entière , avoit diminué d'autant celle de ses

(*) Nous avons vu le tems où sa présence excitoit des murmures , lorsqu'on attendoit Grandval , et que Belcourt le doubloit.

collègues , qui en avoient conçu beaucoup d'humeur. Grandval avoit eu la sagesse de ne pas reparoître dans les rôles tragiques , où il avoit été le plus applaudi. Que firent les comédiens ? On étoit à-peu-près sûr que le nouveau public , qui supportoit le grasseiement de Grandval dans les rôles du haut comique , à cause de sa grande supériorité et du charme inexprimable de son jeu , n'auroit pas la même indulgence dans la tragédie. Ses bons camarades saisirent le moment des vacances pour le charger de jouer , la veille , le rôle de Montèze dans Alzyre : ils répandirent au parterre un grand nombre d'apostés ; ils disposèrent tout pour que Grandval fût hué ; et il le fut , quoique assurément le rôle de Montèze n'eût jamais été si bien joué. Ses oreilles n'étant rien moins qu'accoutumées à cette mélodie , et naturellement fier , il quitta sur-le-champ le théâtre , dont il avoit fait si long-tems les délices.

De l'article intitulé Force.

« J'AI trouvé sur mon chemin (je n'ai pas besoin de prévenir que c'est la citoyenne Hyppolite qui parle) beaucoup de jeunes auteurs et de belles dames, qui pensoient que rien n'étoit plus facile que de jouer *Mahomet*, *Méropé*, etc. ; que l'auteur avoit tout fait ; qu'apprendre les vers et s'abandonner à la nature, étoit tout pour le comédien. *La nature* ! que de gens prononcent ce mot sans en connoître l'étendue ! Chaque sexe , chaque âge , chaque état , n'en a-t-il pas une à part ? La différence des tems , des pays , des mœurs , des usages , n'a-t-elle pas la plus grande influence ? Quelle étude ne faut-il pas faire d'abord pour cesser d'être soi ? (aucune) pour s'identifier avec chaque personnage ? (aucune , quand la nature vous a doué de l'ame inflammable d'un tragédien ou d'une tragédienne) pour parvenir à peindre (voici l'art : cela s'apprend) l'amour ,

la haine , l'ambition , tous les sentimens dont l'homme est susceptible , et toutes les nuances , toutes les gradations par lesquelles ces divers sentimens arrivent à leur plus grande expression.

Tous les arts , tous les métiers ont des principes connus. Il n'en existe point pour le comédien tragique. C'est *dans l'histoire de tous les peuples du monde* qu'il doit puiser ses lumières : la lire ne seroit rien ; il doit l'approfondir , se la rendre familière jusques dans les plus petits détails , adapter à chaque rôle tout ce que sa nation peut avoir d'originalité. Il doit réfléchir sans relâche , répéter cent et cent fois la même chose , pour surmonter les difficultés qu'il rencontre à chaque pas. Ce n'est point assez d'étudier son rôle ; il faut qu'il étudie l'ouvrage entier , afin d'en masquer le foible , d'en faire sentir les beautés , et de subordonner son personnage à l'ensemble de la pièce : il doit étudier le goût du public (pour

plaire , oui ; mais pour bien exprimer , non. Son oreille et son cœur doivent être ses guides) ; *scruter le cœur de tous ceux qui l'approchent*, (miséricorde !) démêler les rapports de tout ce qu'il voit , de tout ce qu'il entend. Tel est le travail secret du comédien , (c'est au moral l'arcane du grand œuvre) ».

Citoyenne Hyppolite , je soumets de cœur et d'esprit mes lumières aux vôtres. Cependant je ne feindrai pas de vous dire que , sans le respect que j'ai pour les documens d'une aussi grande maîtresse que vous , j'oserois croire que ces deux paragraphes sont du *galimathias double* , du *phæbus à prétentions*. Vraisemblablement je me trompe ; mais permettez - moi de vous faire part de quelques petits doutes.

Si *beaucoup de gens prononcent ce mot , la nature !* sans en connoître l'étendue ; il me semble que vous n'en connoissez pas les limites , et que vous confondez souvent avec elle ce qui n'appartient qu'à l'art. Chaque *état*

n'en a-t-elle pas une à part, demandez - vous? Non, sans doute; mais en général chaque état a peut-être une manière différente d'en manifester les expressions. Cependant j'ai vu, l'année passée, à la halle au bled, une mère échevelée, cherchant son enfant qu'elle avoit perdu, le demander à tout le monde en fondant en larmes, avec tous les accens du désespoir. Jamais actrice n'a eu des gestes plus expressifs, plus touchans, plus vrais, plus nobles, que cette mère transportée de douleur. Je la fis remarquer à un de mes amis. *La différence des tems, des pays, des usages, des mœurs, n'a-t-elle pas, ajoute la citoyenne Hyppolite, la plus grande influence?* Tout cela n'a pas plus d'influence que la diversité des langues dans lesquelles les tragédies sont écrites, sur les grands traits de la nature qui sont l'aliment du feu tragique, comme l'amour, la jalousie, la vengeance, l'ambition, l'amour maternel et filial. Ces grandes affec-

tions de l'ame sont les mêmes d'un pôle à l'autre , parce qu'elles entrent dans l'organisation de l'homme , ouvrage du Créateur. Se pénétrer de ces grandes affections , les éprouver sur-le-champ et à volonté , s'oublier soi-même en un clin-d'œil pour se mettre à la place du personnage qu'on veut représenter , c'est exclusivement un don de la nature au-dessus de tous les efforts de l'art. Quant à de vaines conventions , à des usages plus ou moins bizarres , à des mœurs plus ou moins dissemblables , à des préjugés plus ou moins fous , à des manières plus ou moins civiles , ouvrages des hommes , variables et mobiles comme eux , rarement un rôle exige qu'un acteur en prononce fortement les nuances ; et quand son rôle l'exigeroit , ce mécanisme , entièrement du ressort de l'art , s'acquiert avec facilité , pourvu qu'on ait de l'intelligence et des avantages physiques : mais le feu sacré des grandes passions , uniforme chez tous les indi-

vidus de l'espèce humaine , ne peut être allumé que des mains de la nature.

Tous les arts , tous les métiers ont des principes connus ; il n'en existe point pour le comédien tragique. Quel sophisme ! La base de l'art théâtral dans la tragédie , est d'abord , car il faut toujours en revenir là ,

D'avoir reçu du ciel l'influence secrète ,
source du pathétique , de la terreur , de l'oubli spontané de soi-même , sans aucun travail ; présent divin qui peut presque dispenser des beautés de l'art , comme nous en avons plus d'un exemple. L'existence des principes relativement à tout ce que l'acteur ne reçoit point de la nature , laquelle n'a nullement besoin de principes , ne sauroit se révoquer en doute ; et il me semble que voici le traité complet des principes de l'art théâtral : qui suis-je *sous tous les rapports* ? que suis-je à chaque scène ? où suis-je ? qu'ai-je fait , et que vais-je faire ? en appliquant ces mêmes questions à tous ceux qui sont en scène avec moi.

Dans tout ce que je viens de dire , le plus terrible n'est point encore prononcé , (ne diroit-on pas d'un oracle d'où dépend le destin d'un Empire ?) c'est l'indispensable nécessité d'être continuellement pénétré des évènements les plus tristes et les plus terribles.

Je puis assurer à la citoyenne Hyppolite , que le Kain , qu'elle reconnoît elle-même pour l'acteur qui a le plus approché de la perfection , n'étoit point du tout *continuellement pénétré des évènements les plus tristes et les plus terribles.* C'étoit au contraire dans la société un des plus gros rieurs de Paris ; mais il se pénétoit *sur-le-champ* des affections les plus tragiques , quand il vouloit étudier , répéter ou jouer. Voilà ce dont il semble que la citoyenne Hyppolite n'ait jamais conçu la possibilité , si nous en jugeons par ses systèmes , par les incroyables travaux auxquels elle nous apprend qu'elle s'est condamnée. Ces études si pénibles , si opiniâtres , ne pourroient-elles point

paroître un effort continuel de l'art ,
luttant contre les refus de la nature ?

« L'acteur qui ne se les rend pas
« personnels (ces évènements les plus
« tristes et les plus terribles) n'est qu'un
« écolier qui répète sa leçon ; mais ce-
« lui qui se les approprie , *et dont les*
« *larmes constatent les recherches pro-*
« *fondes , déchirantes de ses études ,*
» et l'oubli de sa propre existence , est
« certainement un être misérable ».

Les larmes ne constatent *les recher-*
ches profondes et déchirantes d'un
acteur , que lorsque cet acteur doit tout
à l'art. Dans un tragédien que la nature
a doué du don des larmes , qui les verse
sans effort , sans *ces recherches pro-*
fondes , malgré lui (*), au premier
vers touchant sur lequel il jette les
yeux ou qu'il prononce ; ses larmes
constatent l'excessive sensibilité de son

(*) Ce qui coûte le plus à un homme vrai-
ment sensible qui apprend à jouer la tragédie ,
c'est de prononcer distinctement en fondant en
larmes.

ame, son organisation vraiment tragique. Je ne reviens point de mon étonnement de ce que la citoyenne Hyppolite n'a pas renfermé soigneusement dans son cœur ces paroles remarquables, que *les larmes constatent les recherches profondes et déchirantes de ses études*. Cette assertion peut être prise pour le secret de son talent divulgué par elle-même.

« En me rappelant mon plan d'étude, poursuit-elle, j'espère qu'on me pardonnera de me rappeler que j'ai souvent ri des sottises qu'on disoit, en me reprochant d'avoir de l'art. Eh! que vouloit-on que j'eusse? Etois-je en effet *Roxane*, *Aménaïde* ou *Viriate*? (Oui: il falloit l'être comme Dumesnil étoit réellement *Clytemnestre*, *Méropé*, *Sémiramis* ». Rien n'étoit moins sot, citoyenne, que les *sottises* dont vous parlez.

Vous savez bien qu'elles n'étoient pas si risibles que vous affectez de le

croire , et rien n'est plus adroit que la tournure que vous donnez aux justes reproches qu'on vous a toujours faits. On ne vous a jamais reproché *d'avoir de l'art* : il faudroit être en démence. On vous a reproché de n'en avoir pas assez pour le faire oublier si la chose est praticable , et d'être tout art. On vous a reproché de laisser toujours percer la grande actrice dans votre jeu si *fini*. Quelque parfait que soit l'art , il ne peut jamais remplacer absolument la nature , qui au milieu de la nécessité de quelques secours de l'art , étoit celui de Dumesnil. On a dit que vous n'aviez pas reçu de la nature , malgré tous vos avantages , ce degré de sensibilité qui fait disparoître l'art. En effet , c'est à quoi vous n'avez jamais pu parvenir , et c'est ce point de perfection que Dumesnil a toujours atteint sans le plus petit effort. La nature , si prodigue envers vous , vous avoit refusé ce foyer de sensibilité intérieure et profonde , dont les explosions font tout-à-coup

évanouir jusqu'aux apparences du travail , et complètent l'illusion théâtrale. Et, prenez-y garde , vous en faites implicitement l'aveu dans plusieurs endroits de vos mémoires. On a déjà vu ma première observation à cet égard ; mais cet aveu vous échappe sur-tout lorsque vous vous servez de certaines expressions qui peuvent paroître indifférentes , mais qui sont des preuves pour les observateurs. Il est impossible de parler aussi long-tems et aussi emphatiquement de soi , sans laisser percer le soin involontaire de défendre son côté foible ; et c'est ce soin involontaire que vous prenez avec affectation , mais malgré vous , en répétant jusqu'à satiété ces mots : *mon cœur sensible , la sensibilité de mon ame , la sensibilité de mon cœur , mon ame passionnée , etc. etc.* Nous voyons cependant que vous laissez échapper la seule occasion que vous ayez eue de manifester dans ces mémoires l'excessive sensibilité dont vous vous prétendez consumée. Vous

écrivez au comte de Valbelle , votre idole , pour lui annoncer que vous ne vous verrez plus. Quelle carrière pour l'amante la plus tendre , la plus passionnée , la plus fidelle , la plus héroïque qui ait jamais existé ! Eh bien , cette lettre , dont la matière prêtoit tant au pathétique , qui auroit dû être brûlante , est froide , maniérée , contourmée : c'est de la déclamation , c'est de l'art : tandis que votre dialogue avec la margrave , presque tout évidemment composé à loisir , coule de source , parce que votre vanité en est le ressort.

Ce qui constitue essentiellement un acteur tragique , c'est le pathétique. La nature en avoit doué Dumesnil avec autant de profusion que Voltaire : elle vous l'avoit refusé en vous accordant toutes les ressources de l'art qui approchent le plus de la nature. Je m'expliquerai par deux exemples. Quelques efforts que vous eussiez faits , jamais vous n'auriez été capable de faire sanglotter les spectateurs , de déchirer leur

ame , de leur faire verser des torrens de pleurs , comme Dumesnil dans les deux scènes d'Iphygénie , où elle étoit et où elle sera toujours inimitable. Elle ne l'emportoit pas moins pour le naturel. Vous n'avez point pu parvenir à interroger le petit Joas dans *Athalie* , comme Dumesnil. Quel prodige de simplicité , sans rien perdre de la dignité de son rang ! Comme ce beau naturel étoit propre à séduire tout autre enfant qu'un enfant inspiré de Dieu ! Que le souvenir de ces grands effets est attendrissant ! Vous aviez trop d'esprit et trop de lumières pour refuser votre assentiment à tant de perfections. Aussi n'osiez-vous jouer *Mérope* , *Athalie* , *Clytemnestre* , *Sémiramis* , pendant les absences de Dumesnil. Il faut le dire , elle dispoit de notre cœur à sa volonté , tandis que vous ne commandiez presque jamais que notre admiration. Elle a été l'actrice la plus vraiment tragique qui ait jamais paru sur aucun théâtre ancien ou moderne ;

et vous avez été le plus beau modèle académique qu'on pût offrir à de jeunes tragédiennes. Si la nature les avoit douées de l'inestimable don du pathétique (car on n'apprend pas à sentir), elles trouvoient dans ce modèle l'exemple de toutes les beautés de l'art réunies au suprême degré, et alors il ne leur manquoit plus rien pour aspirer à la perfection.

De l'article intitulé : De la nécessité de rapporter tout à l'art.

« LA même actrice, dit la citoyenne Hyppolite, est ordinairement chargée des rôles d'*Ariane* et de *Didon*. Ces deux personnages ont à manifester le même amour ». (Le même amour dans le fond, oui ; le même amour dans les nuances, non ; mais c'est dans la nature même, et non dans l'art qu'il faut puiser l'expression de cette différence essentielle). « Elles ont à manifester

« la même crainte et le même déses-
 « poir. » (La même crainte, oui ; le
 même désespoir, non ; parce qu'au dé-
 sespoir d'Ariane d'être abandonnée par
 son amant, se joint le désespoir de la
 jalousie, supplice que Didon n'é-
 prouve pas). « Si l'on s'en rapportoit à
 « cette nature qu'on exalte si fort au-
 « jourd'hui, on pourroit croire que ce
 « qui suffit à l'un de ces rôles, suffit à
 « l'autre. » (Au contraire, c'est en
 consultant cette nature, qui n'est pas
 exaltée d'aujourd'hui, mais de tous
 les tems, et sans laquelle il n'y a jamais
 eu et il n'y aura jamais de véritables
 beautés ; c'est en la consultant, dis-je,
 qu'on ne croira jamais que ce *qui suffit*
à l'un de ces rôles suffit à l'autre).

Deux princesses qui se respectent
 n'ont sans doute que la même manière
 d'aimer : c'est une affection de l'ame.
 Ici Ariane éprouve de plus le tourment
 de la jalousie, comme je l'ai déjà ob-
 servé : c'est une autre affection de
 l'ame. Thésée la trahit pour Phèdre ;

Enée quitte Didon par ordre du destin ; elle n'a point de rivale ; mais elle adore son amant : c'est encore une affection de l'ame. L'art n'intervient que pour quelques moyens d'exécution. *En bonne foi*, s'écrie la citoyenne Hyppolite, après avoir indiqué quelques-uns de ces moyens, et toujours à genoux devant son idole, quoiqu'il lui arrive quelquefois d'adresser ses hommages involontaires à la nature, croyant les adresser à l'art : *en bonne foi, parviendra-t-on à tout cela sans art ?* Non, sans doute ; mais cependant entre deux actrices, dont l'une sentira très-vivement, et dont l'autre, moins sensible et plus adroite, déploiera toutes les beautés de l'art, la première fera beaucoup plus d'impression : ce qui prouve que l'art dont la citoyenne Hyppolite veut toujours faire le principal, n'est jamais que l'accessoire (*).

(*) Il y a des comédiens qui jouent d'instinct, enfans gâtés de la nature, qui ne sauroit les quit-

Au surplus , les documens de la citoyenne Clairon , relativement à ces deux rôles , rentrent toujours et nécessairement dans ce thème : *Qui suis-je sous tous les rapports ? Quelle est la nature de la situation où je me trouve ?* car , c'est toujours à elle qu'il faut avoir recours ,

Il n'y a rien de sublime ; il n'y a rien d'immortel ,
Que la nature et le génie.

a dit la Harpe , dans la charmante épître que nous aurons lieu de citer toute entière. Intitulons donc ce petit article , *de la nécessité de rapporter tout à la nature* ; et suivons la citoyenne Hyppolite dans des détails sur lesquels il paroîtroit futile de s'arrêter , si la vérité pouvoit être indifférente.

« Il est plus difficile de trouver de bons acteurs que de bonnes actrices. Les personnes qui se destinent au

ter un moment. Prévillo, le plus grand comique qui ait jamais existé , n'a jamais analysé ni décomposé un rôle.

théâtre, sont nées, pour la plupart, de parens obscurs et mal-aisés. (Elle veut parler des hommes.) Les femmes ont plus d'avantages. A peu de chose près, *l'éducation est la même pour tout le sexe qui n'est pas décidément peuple.* Un peu d'esprit, de figure et d'honnêteté, leur acquiert presque toujours la protection des femmes et les hommages des hommes. L'indulgence et la galanterie les encouragent. Les arts, les talens s'offrent en foule à l'émulation des jeunes filles : elles sont plus facilement admises dans les sociétés des gens de lettres et de ce qu'on appelle *bonne compagnie.* »

Où la citoyenne Hyppolite a-t-elle vu qu'une fille de la riche bourgeoisie est élevée, par exemple, comme une petite marchande mercière? Quelle est cette classe de filles dont elle veut parler, *que les femmes protègent, que l'indulgence et la galanterie encouragent, et à l'émulation desquelles les arts et les talens s'offrent en foule?* Il

ne se peut agir ici que de jeunes filles qui se destinent au théâtre , et qui conséquemment sont déjà au moins galantes. Dans quelle *honnête société* a-t-elle trouvé de ces sortes de filles ? Nous avons toujours vu précisément le contraire de ce qu'elle avance ; c'est qu'aucune des filles dont elle parle n'étoit jamais admise en bonne compagnie , tandis que des hommes des dernières classes de la société y perçoient , y étoient bien accueillis , s'ils avoient de l'esprit et de l'honnêteté.

« Depuis que le théâtre existe , continue la citoyenne Hyppolite , on ne peut compter que trois acteurs dans le grand genre , *Baron , Dufresne et le Kain*. Après avoir rendu aux deux premiers les hommages qu'ils méritent , *Le Kain* , dit-elle , *simple artisan* , n'ayant qu'une figure déplaisante et sale , une taille mal prise , un organe lourd , un tempérament foible , s'élanche de l'atelier au théâtre , et sans *autre guide que le génie , sans autres*

secours que l'art, (que lui restoit-il donc à désirer? ces deux moyens n'étoient-ils pas le complément de ses besoins), se montre le plus grand acteur, le plus beau, le plus imposant, le plus intéressant des hommes. Je ne compte ni ses premiers essais, ni ses derniers efforts. Dans les uns, il doutoit, tenoit, se trompoit souvent, et cela devoit être. Dans les autres, ses forces ne secondoient plus ses intentions; faute de moyens, il étoit souvent *lent et déclamateur*: mais son bon tems est ce qu'on a jamais vu de plus approchant de la perfection ».

J'observerai ici que la citoyenne Hyppolite ne peut jamais se renfermer dans le cercle de l'exacte vérité; obligation qu'on contracte néanmoins lorsqu'on entreprend de dogmatiser.

Le Kain n'étoit point le fils d'un artisan; il étoit le fils d'un orfèvre célèbre, et un orfèvre est un artiste. Son éducation avoit été très-soignée; il dessinoit supérieurement, et il avoit un

grand fonds de littérature. Il s'en falloit bien qu'il eût la figure *déplaisante*; il gagnoit beaucoup à être vu de près; ses yeux étoient fort beaux et très-expressifs , et je n'ai jamais connu d'homme qui eût plus de grâces dans le contour de la bouche et dans le bas du visage. L'éducation de ses sœurs, qui vivent encore , n'avoit pas été plus négligée (*). Elles ont les manières et le ton de la meilleure compagnie, et le sourire de leur frère , qui étoit des plus agréables. On voit donc que voilà bien des ressources pour un homme de génie ; mais il succédoit à Dufresne , le plus beau des humains. En lisant cet article de la citoyenne Hyppolite , on diroit , tant l'hyperbole a de charmes pour elle , qu'il s'agit d'un homme d'une difformité hideuse , lequel s'é-

(*) Aussi l'une d'elles fait-elle aujourd'hui les fonctions d'*Instituteur* auprès des enfans d'un de nos Directeurs, qui a trop d'esprit pour se tromper dans un choix de cette importance.

lance tout-à-coup de la charbonnière d'un forgeron, pour venir jouer Orosmane. *Le Kain* s'étoit d'ailleurs essayé sur le petit théâtre de l'Kotel de Tonnerre, et chez Voltaire. Examinez son portrait en Gingis-Kan, il est d'une ressemblance achevée, et voyez si c'est là une figure déplaisante. Il n'avoit point l'organe sourd, comme le prétend la citoyenne Hyppolite; sa voix étoit une *taille* un peu voilée, et c'est peut-être la voix la plus favorable au tragique, non pas en chantant, mais en déclamant; elle est plus aisée à attendrir qu'une voix sonore et timbrée, surtout si on connoît l'art de soutenir ses finales, et d'empêcher que les grandes explosions ne vous arrachent une espèce de sifflement que l'oreille ne peut supporter. La citoyenne Clairon avoit un beau timbre, la voix la plus sonore; qu'on juge par ce qu'il lui en a coûté pour disposer à sa volonté de la beauté de son organe, combien il est difficile de gouverner ces sortes de

voix. Le citoyen la Rive, qui a un concordant fort beau et bien timbré , n'est pas encore parvenu à s'en rendre le maître. La voix de mademoiselle Gaussin , si tendre , si délicieuse , si pénétrante , étoit aussi un peu voilée : on en conviendra, en se rappelant sur-tout le monologue d'Alzire , qui commence par ce vers :

Mânes de mon amant , j'ai donc trahi ma foi !

La nature de son organe y servoit admirablement bien ces sons étouffés , si précieux, si nécessaires dans ce beau monologue , et qui retentissoient longtemps dans le cœur des spectateurs. Depuis cette charmante actrice , nous n'avons plus entendu de ces voix célestes pour la déclamation, de ces instrumens enchanteurs qui vous arrachent des larmes délicieuses au premier son qui frappe le tympan de l'oreille. La nature vient d'accorder à une jeune élève de dix-sept ans , le rare présent de la voix de *Gaussin* ; et cette nouvelle syrène

ne se doute pas encore du charme inexprimable de son organe.

Ce que peu de gens savent , c'est que *le Kain* , cet acteur si pathétique et si noble , disoit les rôles à manteau avec autant de supériorité qu'un rôle tragique. Il donnoit alors à sa physionomie le caractère de celle de Molière , avec lequel il avoit de la ressemblance. Ce tragédien , si profondément tragique , étoit , comme nous l'avons observé , un grand rieur dans la société ; tandis que Molière , acteur très-comique , y étoit fort grave. Ses mœurs étoient simples comme sa personne , mais il avoit l'ame fière et indépendante. On ne lit pas sans plaisir que , trente ans avant la révolution , il écrivoit que la police du spectacle étoit le joug le plus contraire à *la liberté nationale*.

Avec quel étonnement on entend dans le même article , une actrice célèbre accuser cet acteur immortel d'être devenu *lent et déclamateur* ! Que dites - vous , citoyenne Hyppolite ? Il

étoit au contraire devenu plus profond et plus naturel. Le comble de l'art théâtral est sans doute de ne point paroître réciter les pensées d'un autre , mais de dire la sienne. La marche de la nature est un débit plus mesuré. Il faut d'ailleurs donner aux idées le tems de naître , et d'être exprimées par celui qui vient de les concevoir. C'est à quoi le Kain étoit parvenu avec une vérité au-dessus de tout éloge, en même - tems que le moyen qui le faisoit ressembler parfaitement à un personnage qui dit sa pensée , l'avoit conduit à ne *jamais* manquer une seule intention. Ce que la citoyenne Hypolite prend pour le déclin du talent de cet acteur inimitable , nous paroît être le dernier degré de la perfection , et produisoit des effets que les plus sublimes beautés du jeu de la citoyenne Clairon n'auroient pu atteindre. Jamais il ne fut plus étonnant que quinze jours avant sa mort , dans Adélaïde Duguesclin.

Jeunes gens , vous voyez ce qu'étoit *le Kain* ; d'après l'aveu d'une des plus célèbres actrices , *ce qu'on a jamais vu de plus approchant de la perfection*. Jugez maintenant de la bonne foi de quelques journalistes , connoisseurs cependant , témoins comme nous des prodiges *de le Kain* (*b*), qui ont eu l'impudeur , non - seulement de lui égaler quelques acteurs qui lui ont succédé , mais même de donner quelquefois la palme à ces derniers (*). Jugez aussi de l'aveuglement de quel-

(*) J'ignore le nom de l'écrivain lumineux , qui n'a pas rougi d'insérer dans un fragment de *l'abrégé de l'histoire du Théâtre français* , que *le Kain* devoit plus à sa réputation acquise qu'à ses talens réels , les acclamations dont il a joui jusqu'à sa mort ; mais je n'ai pas oublié le nom d'un acteur qui a de la célébrité , et qui m'entendant faire à dîner un éloge motivé du rare talent de *le Kain* , m'interrompit en disant : *Oui, excellent pour la vieille tragédie*. Cet aristarque ne se comprenoit sûrement pas lui-même , en prononçant cette absurdité que l'envie lui arracha.

ques spectateurs , qui croient que le Kain a des égaux. Il en a comme Voltaire , et il en naîtra aussi rarement que des égaux de ce grand homme.

De l'article intitulé Mémoire.

CET article est au moins oiseux. Point de grand comédien sans une mémoire sûre. C'est une de ces vérités qu'on n'a pas besoin d'enseigner.

On lit dans le même article , que de *grands acteurs seroient déplacés dans les rôles de confidens , parce qu'ils y porteroient trop de prétentions*. La citoyenne Hyppolite décèle encore ici son attrait pour l'emphâse. S'ils étoient de grands acteurs , ils n'y porteroient pas trop de prétentions : ils descendroient avec la même facilité qu'ils s'élèvent ; parce qu'ils se seroient infailliblement demandé : « qui suis-je ? » Ils découvreroient des beautés nouvelles dans ces rôles secondaires : ils seroient de respectueux , mais de rusés

courtisans ; et comme ces personnages sont toujours constitués en de grandes dignités , ils laisseroient percer dans ces rôles subalternes une noblesse inconnue aux confidens ordinaires , dont le principal défaut est d'être rampans au lieu d'être respectueux. Il falloit entendre *le Kain* dire *Acomat !* (*) et d'autres rôles inférieurs à celui-là , qui est fort beau. La citoyenne Hypolite a-t-elle oublié avec quelle étonnante supériorité *le Kain* a joué les rôles de *Chatillon* et de *Théramène* ?

Les articles intitulés : *extérieur , tyrans , rois , premier rôle d'homme , jeunes premiers rôles d'hommes , confidens , division des rôles de femmes , mères , rôles forts , rôles tendres , confidentes , vêtemens* , n'offrent aux lecteurs ni aux élèves une seule vue nouvelle , un seul précepte qui ne soit rebattu , une seule réflexion qui soit une découverte heureuse pour l'art théâtral.

(*) Il ne l'a jamais joué , mais il aimoit à le déclamer devant ses amis.

*De l'article intitulé , Du danger
des traditions.*

« L'IGNORANCE et la fantaisie font faire tant de contre-sens au théâtre, qu'il est impossible que je les relève tous ; mais il en est un que je ne puis passer sous silence , c'est de voir arriver *Cornélie* en noir. Le vaisseau dans lequel elle fuit , le peu de momens qui se sont écoulés entre l'assassinat de son époux et son arrivée à Alexandrie , n'ont pu lui laisser le tems ni les moyens de se faire faire des habits de veuve ; et certainement les dames romaines n'avoient point la précaution d'en tenir de prêts dans leur bagage. La célèbre *le Couvreur* , en se faisant peindre dans ce vêtement , prouve qu'elle le portoit au théâtre. Ce devrait être une autorité imposante pour moi-même : (comme ce *même* est modeste !) mais d'après la réputation qui lui reste, j'ose croire qu'elle *n'a fait cette faute*

que d'après quelques raisons que j'ignore , et qu'elle - même en sentoit tout le ridicule ».

Vous décidez , citoyenne Hyppolite , que c'est *une faute* , que ce costume est *ridicule* ; mais êtes-vous bien sûre qu'il fallût à une dame romaine , pour se mettre en deuil , tout l'attirail d'une dame française ? Etes-vous bien sûre qu'elle eût besoin de marchandes de modes , de cordonniers , de tailleurs , de frangiers , de bijoutiers , pour se revêtir des habits funèbres ? Il est vraisemblable qu'une draperie et un voile noir en faisoient tous les frais , composoient tout l'appareil de son deuil. Vous , qui d'après votre mémoire *dévorante* , citoyenne Hyppolite , d'après vos longues et continuelles études et votre érudition immense , devez savoir par cœur tous les historiens anciens et modernes , comment avez-vous oublié ce que rapporte Tacite : que lorsqu'Agrippine , veuve de Germanicus , venant de la Syrie , où elle avoit perdu

son époux, débarqua sur le territoire romain dans le plus lugubre appareil, portant dans ses mains l'urne qui contenoit les cendres de Germanicus, se trouvant à - peu - près dans la même situation que Cornélie, puisque son mari, l'un des plus grands hommes dont la République romaine se soit jamais honorée, venoit d'être empoisonné par Pison ? comment avez-vous oublié, dis-je, ce que l'historien Tacite écrit : *que dans toutes les villes où passoit Agrippine, le peuple en deuil brûloit solennellement, selon la richesse des lieux, des étoffes, des parfums et d'autres offrandes funèbres ?*

Vous concevez bien, C^{me} Hyppolite, que ce peuple *en deuil*, hommes et femmes, ne s'étoient pas fait faire des habits dans une heure pour accourir sur le passage d'Agrippine ; d'où il suit, qu'ils avoient ou qu'ils pouvoient se procurer sur-le-champ de quoi se mettre en costume funéraire avec moins d'apprêt que nous ; et que si le peuple

avoit ces moyens , à plus forte raison
 Cornélie et Agrippine pouvoient les
 avoir , sans que leur bagage ait été
 surchargé de provisions mortuaires.
 En supposant , au reste , que votre
 critique vestimentale fût fondée , en-
 core ne seroit-ce pas là un *contresens*
 comme vous le dites , mais un
 défaut *d'à-propos* , le deuil étant le
 costume naturel d'une veuve. D'après
 ces faits et ces petites observations ,
 je me permettrai de vous proposer
 une moyenne proportionnelle. L'ac-
 trice qui jouera Cornélie , ne pourra
 désormais être en deuil d'appareil ;
 mais elle portera un voile noir relevé ,
 et se drapera de noir. Il est à croire
 que la célèbre le Couvreur ne s'est
 permise aucune innovation , en portant
 des habits de deuil dans le rôle de
 Cornélie. Il est à croire que l'actrice qui
 l'avoit précédée , jouoit le rôle dans le
 même costume *sous les yeux de Cor-
 neille* : or , personne n'avoit plus ap-
 profondi l'histoire romaine , que le

grand Corneille. Cette observation est aussi de quelque poids : elle équivaut à une sorte de tradition , dont *le danger* ne nous paroît pas aussi évident qu'il le semble à la citoyenne Hyppolite.

Les articles qui traitent sommairement de l'*usage du blanc au théâtre* , de la nécessité pour les élèves d'avoir au moins une teinture du *dessin* , de la *danse* , de la *musique* , contiennent les réflexions les plus judicieuses , et des conseils qui ne peuvent être donnés que par une artiste aussi consommée que la citoyenne Clairon : mais malheureusement ces ébauches paroissent d'autant plus imparfaites , que sur le nom de l'auteur , on s'attendoit à toute autre chose qu'à de simples croquis. Il en est de même des articles qui traitent de la *langue* , de la *géographie* , des *belles-lettres* , dont il est sans doute essentiel que les comédiens acquièrent quelque connoissance pour le progrès de leur art ; mais on ne

devineroit pas le motif principal pour lequel la citoyenne Hyppolite conseille à ses confrères de se livrer à ces études : c'est , dit-elle , à cause *du droit* qu'ont les comédiens de juger les auteurs qui travaillent pour le théâtre. C'est ainsi qu'elle nomme l'usage absurde , en cela seul qu'il est exclusif , que les comédiens , et sur-tout les comédiennes , étayées par le despotisme de leurs supérieurs , ont érigé en règlement , trop souvent à la honte de la scène française. La citoyenne Hyppolite est persuadée que la profession de comédien exige qu'il acquière toutes ces connoissances , parce qu'il a *le droit* de juger un auteur tragique ou comique ; comme un juge souverain est obligé d'étudier les lois , parce qu'il a le droit de prononcer sur la fortune , l'honneur et la vie des citoyens. C'est en conséquence de ce que les comédiens ont seuls le droit de juger sans appel les auteurs dramatiques , que la citoyenne Hyppolite condamne tous

les membres de cet aréopage à savoir parfaitement la fable , l'histoire , la géographie , la langue , à connoître tous les genres de poésie , et tous les auteurs dramatiques anciens et modernes. *On peut sentir alors , ajoute-t-elle , si l'auteur a profité de son sujet , s'il a tiré parti des tems , des lieux , des caractères , s'il est créateur , imitateur ou plagiaire. Une approbation n'est flatteuse , une critique n'est supportable , qu'autant qu'on est en état de motiver l'une et l'autre. Ce n'est pas assez d'avoir le droit de recevoir ou de rejeter un ouvrage , il faut se montrer digne de le juger.*

Cet étalage de la citoyenne Hypolite , pour fonder *le droit* des juges sur leur incroyable savoir , pour leur donner une existence imposante et digne de ses documens , est vraiment pompeux. Et où étoient donc tous ces grands hommes , toutes ces femmes , prodiges d'érudition , lorsque le sénat comique et tragique a fait de si énormes

bévue, s'est trompé si honteusement sur des ouvrages qui font nos délices, et qui seront l'admiration de la postérité? Quoi! tous ces juges avoient aussi *le droit* de juger, lorsqu'ils n'avoient encore rien acquis de tout ce que la citoyenne Hyppolite exige qu'on sache pour fonder ce droit? Cette seule réflexion rejète dans le genre burlesque, toute la majesté de cette instruction.

Nous ne pouvons nous dispenser de transcrire ici cet article de la citoyenne Clairon dans son entier, afin d'épuiser la matière à l'égard du *droit* de juger les pièces, de la prééminence décernée aux comédiens sur les auteurs par la citoyenne Hyppolite, des griefs de ceux-ci, des procédés des comédiens, et de leurs supercheries. On va voir qu'il seroit difficile d'en imposer au lecteur avec un front plus calme et plus serein.

« Environ deux ans avant ma retraite du théâtre, j'ai vu commencer la ligue de quelques auteurs pour se

soustraire au jugement des comédiens. Cette prétention de vouloir disposer de la fortune et de *la volonté* d'une société sans laquelle , *au fond* , les auteurs dramatiques ne seroient *rien* , étoit autant injuste que le prétexte en étoit faux et mal-honnête.

« A moins qu'un ordre suprême ne casse les statuts des comédiens , il est impossible qu'aucun d'eux consente jamais à cette *injustice* et à cet *avilissement*. Corneille , Racine , Voltaire , n'ont point demandé d'autre tribunal (ils se sont soumis à l'usage ; mais certainement ils n'auroient point provoqué le jugement de ce tribunal , s'ils avoient été libres de le rejeter). Leurs ouvrages immortels n'avoient cependant pas besoin de l'illusion du théâtre , et des talens des acteurs. Les comédiens les voloient , disoient ces messieurs ; leur foible rétribution en étoit la marque certaine. Je puis répondre à ces deux points , d'une façon *sans réplique* , au moins pour les vingt-

deux ans où j'ai connu la gestion de la comédie.

« Les registres prouvent , d'après les états de recette et de dépense , que non-seulement les comédiens n'eurent jamais la bassesse de s'approprier le bien des auteurs , mais que souvent , quoique *très-malheureux* eux-mêmes , ils ont diminué de leur part pour augmenter celle des auteurs , et donner même gratuitement des secours à plusieurs d'entre eux. Ces mêmes registres prouvent , que Cinna , Iphigénie , Mahomet , n'ont jamais tant produit aux auteurs , que Venise sauvée , Zelmire , Warwik , la veuve du Malabar , Varron même. On voit malheureusement dans tous les états , que plus l'insuffisance se manifeste , et plus les précautions augmentent.

« Je ne veux point mêler aux foibles réflexions que je fais sur l'art de la tragédie (il faut dire sur l'art de jouer la tragédie) , la discussion trop sérieuse des foudres de l'église gallicane , et

du pouvoir arbitraire sous lequel gémissent huit ou dix mille Français qui jouent la comédie. J'ai pris ce métier dans un âge où l'on ne se connoît pas encore soi-même : j'ai rempli du mieux que j'ai pu, la tâche que l'autorité m'imposoit, sans rougir d'une profession qui n'a certainement rien d'avilissant par elle-même. Le moment de ma liberté m'a paru le plus beau de ma vie. Rentrée dans tous mes droits de citoyenne, je me contente de déplorer le malheur de ceux qui sont encore dans l'esclavage. Je me tais et me console, en lisant Épictète, de tous les hasards, de la nature et du sort : mais je ne puis concevoir comment des auteurs, *obligés de capter la bienveillance des comédiens*, vivant avec eux, partageant leur salaire, *nés pour la plupart dans la plus chétive bourgeoisie*, s'aveuglent au point de se réunir aux sots, à la populace, pour insulter ceux qui les font vivre, *connoître*, et souvent valoir.

« Ces procédés sont d'autant plus bizarres , qu'on voit chaque jour les lumières de la raison surmonter les préjugés : l'état de comédien ne trouve plus autant d'obstacles (graces aux gens de lettres que vous outragez) , qu'il en rencontroit autrefois.

« Molière , à qui l'Europe entière élève des autels , ne fut pas jugé digne d'être de l'académie ; et de nos jours , nous lisons dans ses fastes , le simple nom de Dubelloy. L'égalité d'état et la différence inappréciable du mérite de ces deux hommes , n'est-elle pas la preuve la plus forte de la révolution des esprits ? (Non , parce que Molière jetoit un grand éclat par ses ouvrages et par sa profession , qu'il exerçoit avec une grande supériorité sur le théâtre de la capitale ; au lieu que Dubelloy étoit un comédien de province , inconnu : beaucoup de gens ignoroient même qu'il l'eût été. Il avoit quitté la scène ; il composoit des tragédies nationales , dans les-

quelles il remettoit sous les yeux des Français, les exploits de leurs ancêtres, ce qui avoit sur-tout beaucoup plu à Louis x v. Sans ce concours de circonstances, le préjugé contre les comédiens étoit encore tellement enraciné à la cour et chez les sots, c'est-à-dire, dans les dix-neuf vingtièmes de l'empire, que l'académie française n'auroit jamais osé nommer Dubelloy. Il ne faut donc pas faire honneur à la philosophie, de son titre d'académicien français).

« J'avoue que les auteurs qui travaillent pour le théâtre, ont souvent raison de n'être pas contents de leurs juges. S'il est injuste de récuser tous les comédiens, il est juste de vouloir que tous ne soient pas admis pour juger. On peut dire très-joliment : *Ma bonne, j'ai tant vu le soleil (c),* et ne pas en savoir assez pour prononcer sur un grand ouvrage.

« Sans égard pour l'ancienneté, le sexe, l'emploi, la protection et le

droit (la citoyenne Hyppolite ne le perd jamais de vue), qui permet au plus ignorant d'avoir une voix aussi prépondérante que le plus éclairé , je voudrois qu'on fît un conseil de dix ou douze comédiens , dont le goût , le savoir , l'expérience seroient le mieux reconnus. (Et qui auroit nommé les membres de ce conseil ? Les gentilshommes de la chambre ? ils n'auroient pas manqué d'y appeler leurs catins et leurs complaisans. L'académie française ? il n'est pas douteux que les comédiens , sans en excepter la citoyenne Hyppolite , quoiqu'elle lût déjà Epictète , engoués de titres et de cordons , enflés d'avoir pour supérieurs , pour bergers , des ducs et pairs , des grands officiers de la couronne , ne se fussent trouvés dégradés , si on avoit soumis le choix des membres de leur conseil à une assemblée de gens de lettres qui n'avoient d'autres titres que leur mérite littéraire).

« Il faudroit bannir les scrutins et

les billets sans nom. Qui n'a que des choses raisonnables et honnêtes à dire , doit dire hautement son avis. Quelle que soit la vanité d'un auteur , il ne peut prétendre qu'une société lui fasse le sacrifice de ses *lumières* et de ses intérêts. Il ne peut point penser non plus que les comédiens refusent un ouvrage digne d'intéresser le public (comme s'ils n'avoient pas refusé des chef - d'œuvres !) (*) de doubler leur recette , d'*accroître leur fonds* , etc. La citoyenne Hyppolite entend ici par ces paroles , d'*accroître leur fonds* , de dépouiller despotiquement un auteur de sa création , en la confisquant à leur profit ; tandis qu'elle appartient de *droit* et à jamais au créateur et à sa postérité. Ce n'étoit pas autrement , à l'assassinat près , pourquoi le dissimulerions-nous , que

(*) Croira-t-on que les comédiens ont quelquefois refusé des pièces , uniquement pour priver un acteur dont on commençoit à redouter le talent , d'y jouer un bon rôle.

la bande de Cartouche *accroissoit son fonds* ; elle s'emparoit des dépouilles d'autrui. Il y avoit seulement cette différence , que le parlement n'autorisoit pas ces statuts spoliateurs , et que le gouvernement autorisoit et protégeoit les conquêtes des comédiens.

Si la prétention des auteurs , qui révolte si fort la citoyenne Clairon , de vouloir disposer de la fortune et de la *volonté* d'une société , sans laquelle, *au fond*, les auteurs dramatiques ne seroient *rien* , étoit autant injuste que le *prétexte* en étoit *faux et mal-honnête* , la prétention des comédiens de vouloir disposer du sort et de la propriété d'une pièce de théâtre , étoit mille fois plus révoltante ; et l'on verra bientôt que ce que la citoyenne Hyppolite appelle le *prétexte* , étoit au contraire un motif très-fondé et très-juste.

Qu'entend la citoyenne Hyppolite par la *volonté* des comédiens ? Est-ce que les comédiens doivent avoir une

volonté, lorsqu'il s'agit du service public , ou de tout ce qui peut concourir au bien de ce service ? Les militaires ont-ils une volonté ? Les magistrats en ont-ils une ? Quoi ! les comédiens prétendroient que le sort de l'art dramatique et de l'art théâtral fût abandonné à leurs caprices , et souvent à leur ignorance ? Dès qu'un acteur est voué au public , il doit avoir des supérieurs qui le forcent à le bien servir. Il est libre de quitter sans doute , s'il n'a point contracté d'engagement ; mais s'il reste , il ne doit point avoir de *volonté*. L'art dramatique et l'art théâtral ayant d'ailleurs la plus grande influence sur tous les arts , sur l'éducation , sur les mœurs , sur la politique , sur la gloire nationale , ils sont une partie nécessaire des ressorts du gouvernement ; et sous ces grands rapports , ce seroit un très - grand abus que de les abandonner aux comédiens , qui doivent au contraire être mis sous la main du pouvoir exécutif , lequel

a sans doute sur eux l'autorité la plus absolue en tout ce qui concerne leur profession. L'exercice de ce pouvoir sembleroit devoir être aujourd'hui plus que jamais une des attributions du ministre de l'intérieur ; puisqu'il est chargé de la partie des arts , et que ses lumières , son goût , ses succès dramatiques , son amour pour le bien public , son esprit conciliateur et sa modération le rendent si capable de relever la gloire des théâtres français.

Que diroit donc la C^{ne} Hyppolite si , comme parmi les Athéniens , nous pussions , ce qu'à Dieu ne plaise , la sévérité de la discipline théâtrale , jusqu'à faire fouetter un acteur pour avoir mal joué son rôle ? Il en résulteroit , à la vérité , que cette profession si difficile ne seroit exercée que par des gens en état de s'y distinguer ; mais nous nous bornons à croire , et je ne serois pas étonné que la citoyenne Clairon fût de notre avis , que ce qui mériteroit peut-être la renaissance de la correc-

tion de saint Lazare , c'est le sang-froid avec lequel quelques sujets sans un vrai talent se croient les plus grands comédiens qui aient jamais existé , et l'ignare insolence avec laquelle ils parlent des plus célèbres acteurs qui aient illustré la scène. On entend , à cet égard , des choses d'un ridicule rare , lorsqu'on vit avec les comédiens : ils ne peuvent se dissimuler cependant que les auteurs dramatiques , à l'exception de l'ex-député *Mercier* , avouent sans peine la supériorité de Corneille , de Molière , de Racine et de Voltaire.

Après avoir vu avec surprise que , selon la citoyenne Hyppolite , *la volonté* des comédiens doit être une loi pour le public et pour les auteurs dramatiques , l'étonnement redouble , lorsqu'on lit dans ses mémoires : *qu'au fond* les auteurs dramatiques ne sont *rien* sans la société des comédiens. Il y a long-tems que la citoyenne Clairon avoit soutenu , que *lorsqu'un auteur avoit achevé sa tragédie , il n'y avoit*

que la moitié de l'ouvrage de fait , et que les acteurs faisoient le reste : au moins étoit-ce quelque chose que cette concession de la moitié ; mais aujourd'hui , à l'exemple du lion , elle revendique l'autre : elle prétend que les acteurs sont tout , et les auteurs rien. Cette superbe reine ne veut plus de partage !

Dire que le concours de l'art théâtral est nécessaire pour qu'un ouvrage dramatique ait reçu toute son existence , c'est déjà une prétention pour le moins très-extraordinaire ; car l'auteur seul le transmet tout entier à la postérité. Le succès ou la chute , lors de la représentation , ne peut influencer l'opinion de cette postérité , inabordable à toute illusion , à toute surprise , impassible , infaillible dans ses jugemens. S'il n'en étoit ainsi , la Phedre de Pradon l'emporteroit encore sur celle de Racine , et le chef-d'œuvre d'Athalie seroit encore entaché du sceau de la médiocrité. Les prétentions

de l'imprimeur à une portion de la propriété , seroient moins folles , car il seroit difficile, et souvent impossible à l'auteur , de parvenir à la postérité sans le concours de l'imprimeur ; au lieu qu'à cet effet , il n'a nullement besoin de l'art du comédien.

Que dans un excès de gaieté , le meilleur crispin de ce monde comico-tragique , s'avise de sauter dans un des bassins de la balance de la renommée , pour s'y faire gravement peser à côté de Molière ; ce *lazy* peut avoir quelque succès dans une farce, exciter un instant le rire ; mais il seroit très-déplacé dans une vignette , ou au frontispice d'un parallèle sérieux , entre l'auteur et l'acteur , et finiroit par exciter les huées.

La citoyenne Hyppolite , qui n'est pas toujours agitée du démon des conquêtes , et qui a des momens plus calmes , avoue néanmoins , dans un autre article , car nous nous faisons un devoir de rapporter le pour et le contre,

l'infériorité de l'art du comédien. Loin de prétendre au partage de l'existence d'une pièce , en s'en attribuant la moitié , loin d'annihiler ensuite le concours de l'auteur pour en attribuer l'existence entière au comédien , excédée de gloire et *d'injustices* , la tête rayonnante de l'auréole de la philosophie et de la vérité , elle se plaint , dans un autre passage de ses mémoires , de ce qu'on son art n'est *rien*. *Je ne dissimulerai pas , dit-elle , que je mettois infiniment de prix au desir juste et naturel d'avoir un état plus honnête* (il s'agissoit d'obtenir la permission de communier) ; *mon talent ne peut s'écrire , ni se peindre ; l'idée s'en perd avec mes contemporains*. Elle conçoit ici que son art est le *rien* dont elle a parlé , que l'art théâtral n'est pas l'art dramatique , lequel s'écrit , se conserve , dont l'existence est immortelle ; tandis que le brillant fantôme de l'art théâtral s'est évanoui pour jamais , comme une ombre vaine. Cet aveu de

la citoyenne Hyppolite est digne de quelque attention. Dans un moment où elle n'est plus tourmentée du besoin d'insulter les auteurs , la force de la vérité lui fait écrire précisément le contraire de ce qu'elle a avancé. Elle convient, elle déclare que les auteurs dramatiques sont quelque chose sans les comédiens, et que les comédiens ne sont rien sans les auteurs dramatiques. J'invite le lecteur à ne pas ranger cet aveu dans la classe des contradictions dont l'ouvrage de la citoyenne Hyppolite n'est pas exempt , mais à le regarder plutôt comme une amende honorable dont l'auteur ne peut que se glorifier.

Il me reste cependant une inquiétude de curiosité , et je reviens , malgré moi , sur ces assertions si rares de la citoyenne , que les auteurs dramatiques ne sont *rien* sans le secours des comédiens ; qu'une belle pièce ne peut être un bel ouvrage sans eux ; qu'elle n'est point belle , si les comédiens ne la

récitent pas , et qu'enfin elle n'existe
 point s'ils ne la représentent. Citoyenne
 Hyppolite , permettez moi de vous de-
 mander une grace ; vous qui avez si
 bien étudié l'anatomie de la tête pour
 apprendre à tirer le meilleur parti de
 ses ressorts , enseignez-nous du moins
 de quel coin du tissu cellulaire ont pu
 jaillir de semblables idées ? Serions-nous
 donc réduits à ne pouvoir vous répon-
 dre que par le mouvement rapide des
 muscles zogomatiques , par des éclats
 de rire inextinguibles ? N'est-il pas
 très-extraordinaire , disent les malveil-
 lans , qu'avec de l'esprit , des préten-
 tions à la gloire , à la philosophie , à
 l'érudition , aux bienséances , on se
 permette d'écrire de pareilles rêveries !

Il y a quelques années que le ci-
 toyen Sauvigny a dit , dans son ex-
 cellent discours intitulé , « *du théâtre*
 « *sous les rapports de la nouvelle*
 « *constitution* : le plus grand effort de
 « l'acteur ne va pas jusqu'à créer , mais
 « à rendre plus sensibles les beautés

« de son modèle. Son art peut en im-
 « poser sur les défauts , il ne peut rien
 « contre l'absence des beautés. »

Voilà sans doute les bornes du pouvoir de l'acteur.

Quant aux motifs des auteurs pour rejeter le jugement des comédiens , motifs que la citoyenne Hyppolite ne balance pas à nommer *un prétexte faux et mal-honnête* , on va voir que ces motifs avoient pour base la raison et la justice , et qu'il n'est pas possible que la citoyenne Hyppolite , qui n'ignore rien de ce qu'on va lire , soit toujours de bonne foi dans ses assertions. Aussi l'accuse-t-on d'avoir sacrifié , dans le cours de son ouvrage , la vérité à l'amour-propre , à l'humeur , à ses affections , à ses haines , à sa jalousie , à son dépit , à la gloire exagérée de sa profession , et particulièrement à la sienne. Il est fâcheux qu'une artiste aussi célèbre prête ainsi des armes à la malignité. Ses amis ont plus de tort qu'elle.

Les cajoleries de Voltaire ont beaucoup contribué à exalter la tête de quelques comédiens , et sur-tout de plusieurs comédiennes , sur l'excellence de leur profession. Ils ont pris à la lettre les expressions flatteuses du renard de Ferney , qui , dévoré de la soif du succès théâtral , les eût appelés *monseigneur* pour se faire jouer.

Protège-les , Zaire est ton ouvrage ;

Il est à toi , puisque tu l'embellis.

.

.

Ce n'est point moi qu'on applaudit ,

C'est vous qu'on aime et qu'on admire.

Ces madrigaux et beaucoup d'autres non moins agréables , deviennent , poétiquement parlant , le langage de la vérité , lorsqu'on les adresse à une jeune et charmante actrice douée du plus rare talent. Il est reçu d'ailleurs , que c'est le jargon qu'on doit parler aux femmes , dont tous les pores sont ouverts au poison délicieux de la louange : mais ces hyperboles de la galanterie ne sont rien

moins qu'à l'épreuve de la discussion.

Voltaire ne laissoit pas de rire dans son intérieur de ces exagérations, qui souvent ne lui suffisoient pas pour *cap-ter*, selon l'expression de la citoyenne Hyppolite, la *bienveillance* des acteurs; car ce grand homme n'étoit guère plus exempt que les autres tragiques, du caprice, des hauteurs, des injustices des comédiens. On le voit dans ses lettres. Quelque éloge que fasse la citoyenne Hyppolite des procédés constants de ses camarades envers les auteurs, il n'en est pas moins vrai qu'ils se sont permis de manquer même à Voltaire.

La citoyenne Hyppolite est l'actrice qu'il a louée avec le plus d'emphâse, parce que c'étoit celle dont il avoit la foiblesse de redouter le plus les manœuvres : il savoit d'ailleurs, que malgré les témoignages d'admiration qu'elle donnoit pour ses tragédies, elle ne lui pardonnoit pas de décerner à Dumesnil la palme théâtrale. Il rioit

avec ses amis de la majesté de la citoyenne Hyppolite ; mais comme il connoissoit l'excès de ses prétentions , il ne laissoit pas de la mettre, dans l'occurrence, sur la même ligne que les plus grands hommes ; témoin ce couplet :

Nous venons de perdre Vanlo ;
Nous avons vu passer Rameau ;
Nous perdons Voltaire et Clairon : (*)
Rien de funeste ,
Puisqu'il nous reste
Monsieur Fréron. (d)

Dans son épître dédicatoire de la tragédie de Zulime , Voltaire pousse la flatterie jusqu'à dire à la citoyenne Hyppolite : *Il faut avouer que sans les grands acteurs, une pièce de théâtre est sans vie.* Sans doute elle n'a pas la vie de la représentation , mais elle a la vie du drame même , qui constitue

(*) On sait qu'il y a près de cinquante ans que la citoyenne Clairon se prétend à l'agonie : heureusement nous en avons été quitte pour la peur.

l'existence durable qu'elle a reçue de l'auteur seul. Voltaire savoit mieux que personne , qu'en dernière analyse , sa phrase ne signifioit autre chose , sinon que sans des acteurs , sa pièce ne seroit pas représentée. Il ne vouloit qu'en imposer à l'amour-propre , par un faux éclat ; aussi a-t-il été obligé d'exprimer son madrigal en termes insignifiants , qui n'ont pas de sens positif , mais qui éblouissent. Car , que veut dire qu'une pièce de théâtre est sans vie à défaut d'acteurs ? Si le drame , dans sa confection , a beaucoup de mouvement , d'intérêt , de chaleur , d'énergie , de pathétique , il a sans doute beaucoup de *vie*, abstraction faite des plus grands comédiens. Notre poète ne se seroit pas permis ces louanges hyperboliques , s'il n'avoit été bien sûr que le public n'y croiroit pas , et qu'il enivroit la comédienne de ce breuvage ,

Qu'il avait le secret de rendre exquis et doux.

Il n'est pas vrai que les auteurs dra-

matiques aient jamais voulu se soustraire absolument au tribunal des comédiens ; car ils savent que l'habitude du théâtre peut donner à un homme ou à une femme d'esprit , le tact nécessaire pour juger une pièce , principalement en ce qui concerne ce qu'on nomme *les effets*. On ne rejetoit donc pas l'opinion des comédiens , mais on sifflait leur despotisme ; et la saine portion de la littérature desiroit ,

Que la réception ou le refus d'un ouvrage aussi difficile qu'une pièce de théâtre , ne dépendît plus du billet noir d'une petite fille qui avoit à peine les yeux ouverts , qui venoit de passer la nuit en débauche , et à qui son maître de déclamation apprenoit encore à parler et à lire ;

Que le tribunal fût mixte , c'est-à-dire , composé d'un nombre égal de comédiens instruits et d'auteurs dramatiques ;

Que les membres de cette assemblée

fussent choisis par l'académie française (*) ;

Que les comédiens et comédiennes qui ne seroient point membres du tribunal , y auroient néanmoins leurs entrées , ainsi que tout auteur qui auroit donné une pièce , mais sans que les uns ni les autres pussent dire leur avis.

Racine et Voltaire , dit la citoyenne Hyppolite, n'ont point demandé d'autre tribunal que celui de la comédie : c'est un sophisme ; ils l'auroient demandé inutilement. Ont-ils demandé celui-là ? Ils ont regardé l'usage établi comme une formalité à laquelle ils étoient obligés de se soumettre.

La preuve de la nécessité de l'établissement dont nous venons de parler, est *sans réplique*, pour me servir des expressions de la citoyenne Hyppo-

(*) Aujourd'hui par l'Institut, et ils seroient présidés par un agent du Ministre de l'intérieur, choisi parmi les auteurs dramatiques.

lite , puisque les comédiens ont commis les plus énormes bévues dans leurs jugemens.

Les amateurs veulent qu'on oppose des faits au ton d'assurance de la citoyenne Hyppolite et à son peu de respect pour la vérité ; qu'on répète que l'OEdipe de Voltaire , c'est-à-dire une des plus belles pièces qu'il y ait au théâtre, a été refusée par les comédiens ;

Que Mérope , (Mérope !) essuya depuis le même affront ; que ce fut à Dumesnil sur-tout , qui en conçut à la première inspection toutes les beautés , que le public eut l'obligation de la voir représenter ;

Que Mélanide a été refusée ; que le Philosophe marié et le Glorieux ont resté plusieurs années chez un comédien , malgré les sollicitations si humiliantes de leurs célèbres auteurs.

On pourroit allonger ce catalogue ; mais les balourdises des comédiens à cet égard sont si connues , que nous nous bornerons à ces exemples , en

ayant soin cependant d'en appuyer l'autorité par ceux que citent le citoyen Sauvigny et Voltaire lui-même.

« Destouches, s'écrie le premier, obligé de gâter son *Glorieux* par ordre de Dufresne ! » Je n'accumulerai point les citations de ce genre. Les comédiens sont les juges exclusifs des pièces, puisqu'ils ont le droit exclusif de les représenter. Il est donc en leur pouvoir de dénaturer le goût, dans un art qui perfectionne tous les autres, dont le théâtre est le foyer.

Pour vous prouver (il adressoit la parole à l'assemblée nationale) combien est tyrannique et funeste l'ascendant des comédiens, je n'invoquerai qu'un seul témoignage : il est irrécusable sans doute à leurs yeux ; c'est celui de l'homme qui les a le plus loués, qui les a toujours le plus habilement ménagés, et qui leur a valu les plus abondantes recettes, et les applaudissemens les plus faciles à obtenir.

J'eus bien de la peine, écrit Vol-

taire dans son avertissement d'OEdipe , à faire recevoir ma tragédie. Les comédiens se moquèrent de moi , quand ils virent qu'il n'y avoit point de rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidence , entre OEdipe et Jocaste , tirée en partie de Sophocle , tout-à-fait insipide : en un mot , les acteurs qui étoient , *dans ce tems-là* , (ah le fripon !) de grands seigneurs , refusèrent de représenter l'ouvrage. J'étois extrêmement jeune : je crus qu'ils avoient raison. Je gâtai ma pièce pour leur plaire , en affadissant , par des sentimens de tendresse , un sujet qui les comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour , on fut moins mécontent de moi ; mais on ne voulut point de cette grande scène entre Jocaste et OEdipe. On se moqua de Sophocle et de son imitateur. *Je tins bon : je dis mes raisons ; j'employai mes amis ; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on joueroit OEdipe.*

Il y avoit un acteur nommé Qui-

nault, qui dit tout haut, que pour me punir, il falloit jouer la pièce avec ce mauvais quatrième acte, tiré du grec. Eh bien ! messieurs, continue Sauvigny, ce quatrième acte est un chef-d'œuvre ; et le plus grand génie de la France, le caractère le plus flexible et le plus adroit, perdit les six premières années de sa vie à mendier la protection des importans de coulisse, des grands, et peut-être de leurs insolens valets (*e*), pour faire le premier pas dans la carrière qu'il a si heureusement parcourue. Imaginez Corneille, à la place de Voltaire, et la pièce ne sera pas jouée, et le créateur de tous les genres dramatiques, Corneille, est perdu pour le théâtre de la nation ! (Cette réflexion de Sauvigny est effrayante ; elle arme l'indignation contre les comédiens, malgré l'égide dont la citoyenne Hypolite les couvre).

Tout le monde se rappelle encore les refus obstinés des acteurs, quand Voltaire faisoit représenter *Zaïre*. Toutes

les portes lui étoient fermées. Un seul homme parvint à les faire ouvrir. Cet babile négociateur, à qui Voltaire ou plutôt la France doit le grand succès de *Zaïre*, étoit un pâtissier. La belle scène de Lusignan, les plus heureux développemens du cœur d'Orosmane, arrivèrent aux acteurs dans les flancs d'un pâté, dans le bec entr'ouvert des perdrix ; cependant le public qui versoit à la représentation les larmes délicieuses de l'attendrissement, rioit à souper des tourmens de l'auteur.

Ce que vous ignorez peut-être, messieurs, c'est que *Mérope* a éprouvé le sort d'*OEdipe*. *Mérope*, sans amour, leur parut sans intérêt ; mais la gloire de Voltaire parloit alors si haut, que l'abbé de Voisenon, (*) instruit du

(*) La muse en falbala de ce petit abbé, dont je n'ai jamais conçu l'espèce de célébrité, étoit de force à juger comme les comédiens. Ce fut Dusmesnil qui, transportée du rôle de *Mérope*, soutint que c'étoit un chef-d'œuvre. Elle avoit jugé la pièce avec son cœur.

refus , en fit rougir les comédiens. Jugez , messieurs , par la manière dont ils ont traité le plus grand de leurs bienfaiteurs , ce qu'ils ont fait éprouver à tous les autres. Jugez quelle foule de talens découragés , sacrifiés , étouffés en naissant , que d'entraves , que d'obstacles à chaque pas !

Vous figurez-vous l'auteur de la *Méromanie* , *obligé de solliciter six ans* la réception de ce chef-d'œuvre , (*) et l'auteur de *Didon* , tout jeune encore , et brillant d'un premier succès , arrêté par un refus , suite d'une intrigue , en proie aux dédains , rassasié de dégoûts ,

(*) Le lecteur observera sans doute que ce sont toujours des chefs-d'œuvre , que l'aréopage tragique et comique rejette comme indignes de la scène : ce qui n'empêche pas que la citoyenne Hyppolite n'ait l'intrépidité de soutenir que rien n'est plus fondé en droit que la juridiction de ce tribunal , et que les auteurs ne doivent jamais penser que les comédiens refusent un ouvrage digne d'intéresser le public et d'accroître leurs fonds.

et quittant pour jamais la lice dramatique. Ce fut par une suite de ces mêmes dégoûts , que l'auteur de Rhadamiste garda *trente ans* le silence ; que l'auteur du Méchant devint misantrope et dévôt , et que Dubelloy mourut consumé de chagrin. »

Je demande au lecteur le plus indulgent , s'il ne balance pas à décider qui mérite le plus de blâme , des comédiens ou de la citoyenne Hyppolite , laquelle n'entend pas que le *droit* de juger les pièces puisse être contesté aux acteurs , et qui s'obstine à soutenir que les torts dont on accuse les comédiens envers les auteurs dramatiques , n'ont pas le moindre fondement.

Un critique plus sévère que moi , demande , si d'après tant de faits incontestables , le ton dogmatique et superbe de la citoyenne Clairon , ne mérite pas des sifflets.

On lui demande aussi pourquoi les auteurs dramatiques étoient *obligés de capter la bienveillance des comédiens* ,

comment elle conciliera ces expressions au moins bizarres , avec la justice , l'honnêteté , la générosité dont elle prétend que ses camarades faisoient profession ; et si l'ouvrage seul de l'auteur n'auroit pas dû suffire pour *capter* cette précieuse *bienveillance*.

On prend enfin la liberté de lui demander si c'est dans un accès de fièvre chaude, qu'elle a écrit qu'un des principaux motifs qui doit empêcher les auteurs dramatiques de regimber contre les *volontés* des comédiens, c'est que la plupart des premiers *sont nés dans la plus chétive bourgeoisie (f)*, pour laquelle elle laisse souvent échapper , dans son ouvrage , le plus souverain mépris. Peut-être pourrions-nous voir cette manie d'un œil indulgent , à cause de la consanguinité de la citoyenne avec plusieurs familles de la cour ; mais nous ne convenons pas qu'il soit nécessaire de faire au moins les preuves de Malthe pour acquérir le droit de se plaindre des vexations des

comédiens. Quoi qu'il en soit, comme cette petite discussion est plutôt du ressort de la médecine que de la dialectique, nous ne la pousserons pas plus avant.

Vous pouvez, dites-vous, citoyenne Hyppolite, répondre *sans réplique* aux reproches de *vol* que les auteurs faisoient aux comédiens; et cette preuve, *sans réplique*, de votre innocence, vous la trouvez dans les registres de recette et de dépense de la comédie. Je veux croire que ces registres étoient fidèles, quant à la part des auteurs sur le produit journalier des représentations. Je ne sache pas qu'on ait jamais soupçonné cette comptabilité de n'être point irréprochable à cet égard : mais vous passez sous silence le *vol* réel fait aux auteurs, en les privant de partager dans le produit des loges à l'année. Si vous aviez ce *droit*, il en résulteroit que vous aviez celui de louer toutes les loges, et de les réduire à partager seulement sur le produit de

l'amphithéâtre et du parterre. En louant une seule loge à l'année pour votre compte exclusivement, vous vous empariez, de votre autorité privée, de la part qui appartenait à l'auteur ; vous le voliez à force ouverte, sans doute. Cette matière a été si rebattue, que je n'insisterai pas davantage sur ce mode de spoliation.

Vous n'avez garde non plus de faire mention des manœuvres usitées pour faire tomber les pièces *dans les règles*, c'est-à-dire pour que la représentation ne produisît plus que la somme qui vous autorisoit à dépouiller pour jamais l'auteur de sa propriété : escroquerie qui concouroit à *accroître le fonds de la société*. On n'ignore pas que plusieurs comédiens et comédiennes, entr'autres la citoyenne Vestris, aussi recommandable par ses qualités morales que par son talent, se sont élevés avec force contre cette basse manœuvre. L'injustice a prévalu. Pourquoi observez-vous le plus profond silence sur ces deux

espiégleries, citoyenne Hyppolite? Vos deux preuves *sans réplique* de la fidélité des comédiens, ne répondent nullement à ces inculpations, dont la vérité est manifeste. Vos registres dont vous donnez l'exhibition pour des preuves, n'ont rien de commun avec ces deux moyens *d'accroître votre recette et votre fonds*, que vous avez protégés de toutes vos forces. La dernière de vos preuves sans réplique, est que les pièces nouvelles ont plus rapporté aux auteurs dramatiques, que les anciennes ne rapportoient ; mais vous oubliez de comparer le tems où vos parts ne produisoient que six ou huit mille francs, avec celui où elles en ont rapporté dix-huit, vingt, jusqu'à trente-deux mille. La rétribution des auteurs a dû augmenter en proportion.

Il est de toute fausseté que les gens de lettres *se soient réunis à la populace pour insulter aux comédiens*. Il n'y en a pas un seul qui n'ait tonné, dans l'occasion, contre le préjugé barbare et

insensé qui vouoit presque à l'infamie des officiers du souverain , pensionnés par lui , vivant sous des statuts dictés par lui , qui ne méritoient pas plus les vains foudres de Rome que les auteurs dramatiques. Le pape excluant du céleste banquet auguste , *Mithridate* , *Orosmane* , tandis qu'il eût communiqué de sa dextre sacrée , *Arlequin* , *Scapin* , *Mezetin* et *Polichinelle* , a toujours paru la plus extravagante des incon-
séquences. Personne n'a défendu la cause de *Zaïre* , de *Bérénice* , d'*Iphigénie* , contre le grand Pontife , et souvent avec une véhémence très-dangereuse , comme les gens de lettres. Les reproches de la citoyenne Hyppolite à cet égard , sont une imposture inexcusable.

Ce n'étoit pas d'ailleurs l'excommunication qui entretenoit le peuple dans son préjugé contre les comédiens ; c'étoient les mœurs de la plupart d'entre eux , qui bravoient jusqu'aux bienséances. C.^{me} Hyppolite , vous entrepren-

driez en vain de les justifier par ces paroles de vos mémoires : *Examinez ce qui se passe chez vos voisins , chez vous-même , et condamnez avec moins de rigueur des êtres libres de tout devoir , quand vous supportez le désordre affreux de vos maisons.*

Voyez-vous donc dans le monde , citoyenne , des femmes troquer de mari , et des maris troquer de femme ? Voyez-vous , après ces échanges , les deux nouveaux ménages habiter quelquefois sous le même toit , entourés de plusieurs enfans adultérins , dont la généalogie devenoit un cahos ? Les bandes errantes de Bohémiens n'ont jamais poussé plus loin la licence ; et c'étoit au milieu de la capitale , que quelques-uns de vos camarades se donnoient ainsi en spectacle. Pouvez-vous donc comparer la dépravation du monde avec celle-là ? Pouvez - vous comparer avec un tel cynisme , le désordre de quelques maisons le plus souvent ignoré de la victime ? Parmi

la bonne compagnie , il régnoit au moins des bienséances jusque dans la débauche. On ne les violoit pas toutes : on n'insultoit pas publiquement aux lois conjugales , comme plusieurs comédiens. Aujourd'hui même que les mœurs sont parvenues au comble de la dépravation, où l'on voit *d'honnêtes femmes* en perruque blonde à petits anneaux , ou coëffées en nid de pie , la jambe découverte jusqu'à la jarretière , nues , à peu de chose près , jusqu'au nombril , marchant *tout doux* , et de côté , sortir plusieurs fois dans la soirée , de *Tivoli ou d'Idalie* , avec plusieurs hommes différens , et y rentrer pour en chercher d'autres ; aujourd'hui , dis-je , ces gourgandines même n'oseroient quitter les maisons de leurs maris pour aller habiter celles de leurs amans. N'est-il donc pas évident que la dépravation de certains comédiens l'emportoit encore sur celle de nos *Titus et de nos Caracalla* , de nos *margotons et de nos cataux* , méta-

morphosées en dames par la vertu magique des fournitures ? N'est-il pas honteusement vrai , citoyenne Hypolite , que quelques-uns de vos collègues des deux sexes , ont insulté à la pudeur publique avec plus d'audace encore ? On ne sauroit nier qu'ils ne missent plus d'effronterie dans leurs dissolutions. Je conviens qu'ils y mettoient moins de crapule que nos nouvelles et nos nouveaux parvenus , à cause de leur habitude des grandes manières , et que les femmes-de-chambre de la Comédie Française avoient assurément un meilleur ton. Il se peut que les comédiens se fussent observés davantage , s'ils avoient joui de la même considération que les autres artistes : c'est de quoi l'on pourroit s'assurer maintenant , que le baptême de l'égalité les a tous régénérés (*), si l'hor-

(*) Puisqu'ils sont aujourd'hui les égaux de tous leurs concitoyens , et par leur profession , leurs maîtres de morale , ils sont plus particulièrement obligés de se respecter , et de mettre

rible et dégoûtante prostitution de notre *sexe enchanteur*, n'empêchoit que le libertinage du théâtre puisse faire la moindre sensation. Quoi qu'il en soit, je soutiens que si les comédiens avoient fait le complot, sous l'ancien régime, de mériter de la considération par leur conduite, ils l'auroient infailliblement conquise en dépit du préjugé.

On aime à voir néanmoins la célèbre Clairon s'élever contre *le dérèglement des actrices qui énerve et vieillit avant le tems*. Vestris avoit fait la même réflexion sur son art. Il disoit qu'un grand danseur doit être vertueux s'il veut conserver son talent; ce qui lui est bien plus pénible qu'à un autre artiste, parce qu'un danseur de la première classe fait des écolières pour l'Opéra, et que les passions sont continuellement excitées par les mouve-

en pratique les belles leçons qu'ils donnent tous les jours.

mens et les attitudes de ces élèves devant leur maître. C'est une sorte de torture pour un homme vigoureux , qui devient un Tantale volontaire par amour de son art.

Personne n'ignore , citoyenne Hypolite , que les gens de lettres ont toujours partagé votre indignation contre le préjugé vandale qui vous séparoit de vos concitoyens : ils n'ont cessé de vous défendre , de vous encourager , et vous n'avez cessé de les persécuter , de les outrager , de les dégrader , en voulant assimiler votre art subalterne au leur , et même quelquefois lui décerner la prééminence ; tandis que l'art théâtral est le seul de tous les arts qui ait le désavantage de ne laisser aucune trace, comme vous l'avez observé vous-même , l'artiste l'eût-il poussé au plus haut degré de perfection.

Après les procédés des comédiens envers Voltaire , il semble qu'on ne devrait plus citer personne ; mais on ne sauroit se refuser à la nécessité

d'épuiser la matière. Vous venez de lire quelques-unes des plaintes de ce grand homme. Les autres auteurs dramatiques ont été , comme de raison , beaucoup plus maltraités. De tous ceux qui sont morts de mon tems , ou qui sont encore en vie , je n'en ai jamais connu qu'un seul qui m'ait assuré qu'il n'avoit point à se plaindre des comédiens ; mais j'ai toujours attribué la modération de sa réponse à la grande douceur de son caractère , et à son excessive indulgence. Cet écrivain dramatique est le C^{en} Duclairon (g), auteur de la tragédie de Cromwel , si difficile à faire.

Saint-Foix , que les comédiens ont ménagé plus qu'aucun autre à cause de ses fureurs , et dont les charmantes miniatures leur ont valu de si fortes recettes , n'a pas été épargné ; et quoiqu'il fût l'Ajx des gens de lettres , il n'en a pas moins été en butte aux traits de l'*intrépide Hyppolite* , comme on le verra dans les notes. L'anecdote est assez curieuse (h).

Dorat , leur courtisan le plus assidu et le plus adroit , a essuyé mille déboires , malgré son extrême politesse.

Lemiere , l'estimable , le respectable Lemiere a reçu , à l'assemblée de la comédie , un affront sanglant. Citoyenne Hyppolite , qui est-ce qui lui a jeté un rôle au visage ?

Beaumarchais (i) , qui leur a fait gagner tant d'argent , n'a pas été à l'abri de leurs incartades.

Sivry , après le succès de la superbe tragédie d'*Achille* et *Briséis* , si recommandable sur-tout par le charme poétique de la diction , et le mérite inappréciable d'avoir su fondre toutes les beautés d'Homère dans une pièce de théâtre ; Sivry a sollicité vingt-cinq ans la reprise de sa pièce.

Citoyenne Hyppolite , malgré vos prétentions à la plus attrayante douceur , il n'a pas tenu à vous de mortifier aussi le citoyen Sauvigny à l'assemblée des comédiens. De l'humeur dont il est , il eut grand besoin de se

souvenir, que c'étoit une femme qui lui parloit : il sortit brusquement pour ne plus répondre ; et vous lui criâtes avec beaucoup de mansuétude , de politesse et de dignité : Allez , monsieur , si vous avez du talent , vous nous reviendrez.

La Harpe n'a pu échapper aux tracasseries des comédiens , malgré ses succès dramatiques et sa consistance dans la littérature.

Palissot (*k*) depuis sa comédie des *Philosophes* , a sollicité les comédiens pendant plus de trente ans pour faire jouer ses pièces : il y réussit enfin. On commença par l'*homme dangereux*. Les comédiens furent tout *ébobis* des applaudissemens que le public prodiguoit à un auteur qu'ils avoient repoussé pendant plus d'un quart de siècle après un succès marquant.

Que n'a pas essuyé Cailhava ? Il est vrai qu'il a bien pris sa revanche par *ses mémoires sur ses pièces*. C'est la plus sanglante satire des procédés des

comédiens : mais en même-tems cet ouvrage pétillant d'esprit , écrit du meilleur ton , sans la moindre apparence d'humeur , est un modèle de gaieté , de légèreté , de raison et de bienséance.

Il y a quarante ans qu'un auteur se montra digne de marcher sur les traces de Racine. Il composa une pièce intitulée , *les adieux d'Hector et d'Andromaque*. Cet essai annonçoit le plus rare talent : le style sur-tout en étoit enchanteur. Cet écrivain se nommoit *Clairfontaine*. D'un caractère de simplicité peu propre à l'intrigue , il fut amusé et berné par les comédiens , pendant plusieurs années. Il se découragea , et se jeta dans les bureaux de Versailles. Ce fut une grande perte pour le Théâtre français.

Que seroit-ce , si j'entrois ici dans le détail des *hauteurs* , des grossièretés , des mauvais propos , des réceptions impertinentes chez eux et à l'assemblée , des épigrammes lancées devant

les auteurs mêmes ; si je disois comment on abusoit de leur patience et souvent de leur situation , comme ils étoient baffoués , quelles manœuvres on mettoit en usage pour empêcher de jouer une pièce dès qu'il y avoit une rixe personnelle entre l'auteur et un comédien : mais , je ne saurois trop le répéter , il vaut mieux relire les mémoires de Cailhava. C'est le martyrologe des auteurs dramatiques, aspirant aux honneurs de la représentation , égayé de tout le sel de Thalie.

Voilà donc , comme on ne manquera pas de l'observer , une série de mauvais procédés qui ne se démentent jamais , un système non interrompu de vexations les plus révoltantes.

« La conduite des comédiens envers
 « les auteurs dramatiques , dit celui
 « *des causes de la décadence du goût*
 « *sur le théâtre* , est si indécente ,
 « qu'elle soulève tous les esprits. Les
 « amateurs du théâtre , les plus zélés
 « partisans des comédiens , les Fran-

« çais , les étrangers , tout dépose
« contre eux. C'est un cri général ».

Eh bien , selon la citoyenne Hyp-
polite , les auteurs n'ont pas *un seul*
reproche à faire aux comédiens : ceux-
ci ont eu sans cesse les meilleurs pro-
cédés. Les auteurs leur doivent tout ;
ils ne doivent rien aux auteurs , et ils
sont irréprochables à tous les égards.

Le sang-froid de la citoyenne Hyp-
polite , qui a eu le plus de torts envers
les auteurs , et qui a toujours été ins-
tigatrice , complice ou témoin des
gentilleses qu'on vient de lire , est
quelque chose d'incompréhensible. Il
a beau être notoire , évident , public ,
démonstré qu'il n'y a sorte de désagré-
mens que les auteurs n'aient eu à
essuyer de la part des comédiens , la
citoyenne Hyppolite soutient le con-
traire dans ses mémoires , avec l'intré-
pidité la plus..... risible.

Jeunes courtisans de Thalie et de
Melpomène , dont la citoyenne Clairon
sur le bord de sa tombe cherche à

surprendre la crédulité , parce que vous n'avez nulle idée de l'organisation et des intrigues de l'ancien théâtre , d'autant plus orageux que jamais on n'a rassemblé de plus grands talens ; parce que vous ne connoissez de la citoyenne Hyppolite , que le juste éclat des siens et de sa renommée ; quelque changement que la révolution ait apporté dans le sanctuaire théâtral , puisque vous osez vous jeter dans la lice dramatique , lisez les plaintes de Voltaire , *les causes de la décadence du goût* , un écrit de Sivry , intitulé : *Appel au petit nombre* (1) , le discours de Sauvigny dont nous avons parlé , quelques articles des feuilles de Fréron , et sur-tout les mémoires de Cailhava. Ces autorités valent bien , je pense , les assertions de la citoyenne Hyppolite.

Gardons-nous toutefois de conclure de tout ceci , j'en ai déjà fait l'observation , que les reproches des auteurs dramatiques soient applicables à tous

les comédiens. J'en ai connu plusieurs, de qui l'on pouvoit dire, avant l'équitable destruction du préjugé barbare qui les frappoit d'une sorte de proscription, ce que Cicéron disoit du comédien *Roscius*, dans une ville où cette profession étoit encore plus avilie que parmi nous. *Roscius*, disoit le consul romain, *ami intime* de ce comédien (*m*), est un si grand acteur, qu'il paroît seul digne de monter sur le théâtre ; et il est si homme de bien, qu'il paroît seul digne de n'y monter jamais.

*De l'article intitulé, Réflexions
générales.*

SANS guide, sans conseil, ignorant les sources où elle pouvoit puiser, la citoyenne Clairon a souvent prodigué son tems et ses forces à des études infructueuses.

Nous lisons cependant dans une *lettre à madame la comtesse de....* écrite par

un panégyriste de l'actrice dont nous parlons, lors du succès avec lequel elle débuta en 1743, par le rôle de Phèdre :

On sait que M.^{lle} Dumesnil l'éclaire de ses conseils, et se plaît à la former. Les personnes d'un vrai mérite sont au-dessus de la jalousie. Cette conduite est digne de cette grande actrice, aussi estimée par les qualités de son cœur que par ses talens : adorée sur le théâtre de tous ceux qui l'entendent, elle fait le délice de ceux qui ont la satisfaction de la fréquenter.

Voilà, je pense, citoyenne Hypolite, un assez bon guide ; ce qui étoit bien précieux pour vous au commencement de votre carrière.

Voltaire vous donna aussi des conseils, et ses conseils étoient excellens. *Il ne faut pas faire comme lui, disoit il y a long-tems notre Dumesnil ; mais il faut toujours dire et faire comme il le conseille : il ne se trompe jamais.*

Ce grand homme ne s'en tint pas là : il vous en donna ensuite par écrit ,

de très - raisonnés , de très - étendus , d'admirables. Sa correspondance en fait foi.

Marmontel , en vous donnant les premiers rôles de toutes ses pièces , Marmontel , qui vous a été si cher , Marmontel , dont vous ne prononcez pas le nom dans vos mémoires , craignant sans doute d'avouer votre foible pour un *bourgeois* (n) , vous a donné fort long-tems de très-bons conseils.

Pourquoi dites-vous donc que vous n'avez jamais eu ni guide ni conseil ? Vous écrivez dans ce même article *des réflexions générales* , que l'*acteur tragique doit s'approprier dans sa vie habituelle le ton , le maintien , dont il a le plus besoin au théâtre*. N'avez-vous pas dit auparavant , que *le Kain est ce qu'on a jamais vu de plus approchant de la perfection* ? Eh bien , il ne s'est jamais approprié dans sa *vie habituelle le ton , le maintien , dont il a eu besoin au théâtre*. Pourquoi donc établissez-vous en précepte cette

contrainte éternelle que les rigueurs de la nature vous avoit rendu nécessaire ?

« Si l'on ne trouve en moi qu'une bourgeoise, continuez-vous, pendant vingt heures de la journée, *quelques efforts que je fasse*, je ne serai qu'une bourgeoise dans Agrippine. Des tons, des gestes familiers m'échapperont à chaque instant. Mon ame affaissée par l'habitude d'une tournure craintive et subordonnée, n'aura point ou n'aura que momentanément ces élans de grandeur qu'il faut au rôle que je représente.

Je n'ignore pas les ridicules que cette manière d'être m'a valu parmi mes camarades, et parmi le trop grand nombre de ceux qui ne se rendent compte de rien. On prétendoit que j'avois toujours l'air de la reine de Carthage. On croyoit m'affliger ; on m'obligeoit ; c'étoit me prouver que j'avois réussi dans mon entreprise : j'en acquis plus de confiance, et je sentis alors que le travail que je m'é-

tois imposé dans le monde et dans ma chambre , me dispensoit de cette tension d'esprit continuelle qui me fatiguoit tant autrefois au théâtre.

Que les comédiens songent que la perfection de leur talent a besoin de l'habitude que je leur prescris.

C'est en s'écartant de ces principes ,
que M.^{lle} Dumesnil s'est perdue.

Le public qui n'a jamais su la cause de la dégradation de son talent , me pardonnera peut - être de lui rendre compte des questions que j'osai lui faire sur son changement , et de ce que je pensois moi - même de cette actrice ».

Il se peut que si on *ne trouve en vous qu'une bourgeoise pendant vingt heures de la journée , quelques efforts que vous fassiez , vous ne serez qu'une bourgeoise dans Agrippine* ; mais cela ne veut pas dire qu'une autre , à votre place , seroit aussi bourgeoise que vous ; et c'est ce que vous allez nous démon-

trer vous-même. Le lecteur vous jugera sur votre aveu.

M.^{lle} Desenne , alors retirée depuis dix ans du théâtre , avoit suivi les débuts de M.^{lle} Clairon , et l'applaudit fort dans le rôle d'Electre , qui avoit été le triomphe de la première.

« Je remuai ciel et terre pour la connoître , raconte la citoyenne Hypolite , et pour m'obtenir qu'elle voulût bien me dire des vers. Un ami commun me procura l'un et l'autre. Lorsqu'elle entra dans la chambre où j'étois , je ne vis qu'une femme déjà sur le retour , *n'annonçant rien de l'imposant que je craignois de trouver* ; mal coëffée , mesquinement mise , sans autre maintien que celui de l'insouciance. Le son de sa voix et les petits riens qu'elle prononça , m'auroient permis de croire , en ne la regardant pas , que je n'entendois qu'un enfant volontaire et dédaigneux. Je triomphois. Ses refus de dire des vers devant moi , me parurent autant d'aveux de son

insuffisance et de ma supériorité. Enfin elle consentit à répéter la scène d'Electre au troisième acte, et j'arrangeai dans ma tête le petit compliment bien tourné, bien honnête et bien faux, que je ne pouvois me dispenser de lui faire : *mais l'air de dignité qu'elle prit en se levant, en arrangeant des chaises pour se faire un théâtre et des coulisses, le changement que je vis dans tout son être à mesure que le moment de parler approchoit, changèrent aussi toutes mes idées. Je sentis que quelques larmes me rouloient déjà dans les yeux ; et lorsqu'elle parla, les accens de son désespoir, la profonde douleur de son visage, l'abandon noble et vrai de tout son être, vinrent se réunir dans mon ame, pour la pénétrer, m'éclairer et m'entraîner à ses pieds (*) ».*

(*) Ce tableau est assurément de main de maître. Il est bien flatteur pour moi que la citoyenne Hyppolite vienne embellir mon opinion de tout le charme de son pinceau.

Nature , nature ! voilà de tes triomphes ! Desenne n'a été qu'une *bourgeoise sans maintien* pendant vingt heures de la journée. Elle se montre tout-à-coup , et sans le moindre effort , la fille d'Agamemnon.

Après ce qui s'est passé devant vous , et que vous nous apprenez vous-même , après la leçon que la célèbre Desenne vous avoit donnée , comment n'avez-vous pas balancé , citoyenne Hyppolite , à établir en principe , qu'à défaut de *s'approprier dans sa vie habituelle le ton et le maintien dont on a le plus besoin au théâtre* , on s'expose à confondre *Sémiramis avec la femme de Sganarelle* ? Cette épigramme contre Dumesnil , car c'est contre elle que le trait est lancé , vous a paru si piquante , que vous n'avez pas voulu la sacrifier à la vérité. Nous vous avons répondu par l'exemple de cette même Dumesnil et de le Kain. Nous vous avons représenté que , si la nature , d'ailleurs si prodigue envers vous , vous avoit re-

fusé le don de vous métamorphoser
 tout-à-coup en impératrice ou en reine,
 il ne s'en suivoit pas que ces transitions
 subites du génie ne fussent familières
 aux acteurs doués du feu sacré de la
 nature ; et lorsque nous agitions cette
 controverse , voilà que vous nous ap-
 prenez que vous avez été témoin d'une
 de ces transitions subites , d'une
 de ces métamorphoses au-dessus de
 vos facultés. C'est une bonne fortune.
 Notre immortelle Dumesnil se seroit
 présentée chez vous comme Desenne ,
 et se seroit élevée , en un clin-d'œil ,
 comme elle , à la hauteur et à la ter-
 reur du rôle d'Electre. Aujourd'hui
 même , lorsque sous son bonnet de
 nuit , à l'âge de quatre-vingt-six ans ,
 elle enflamme subitement ses yeux
 d'aigle , et plaçant sa tête dans l'atti-
 tude la plus imposante , elle récite à
 ses amis , avec une mémoire encore
 fraîche , les vers de quelque couplet
 amené par le sujet de la conversation ,
 elle vous rappelleroit la fameuse De-

senne , et peut-être vous feroit-elle revenir de votre erreur , si vous aviez le courage d'avouer que la nature vous avoit refusé ce qu'elle lui avoit accordé avec tant de prodigalité.

Pourquoi le Kain , lorsqu'il avoit une fois dépouillé son laticlave , son paludement ou son turban , redevenoit-il bourgeois de Paris ? Pourquoi Dumesnil , après avoir déposé son diadème , rentroit-elle dans sa simplicité ? C'est qu'ils étoient toujours sûrs , l'un et l'autre , de retrouver la nature , sans solliciter l'art ; c'est qu'ils ne travailloient point sur la scène à représenter *Gengis* , *Néron* , *Sémiramis* , *Agrippine* ; c'est qu'ils croyoient être ces personnages , et que nous les prenions pour tels quand nous les entendions ; c'est qu'ils étoient tout-à-coup enlevés , exaltés , embrasés par le génie de la nature ; c'est en un mot , parce que ces métamorphoses ne leur coûtoient rien.

Le travail que vous vous étiez im-

posé dans le monde et dans votre chambre , vous dispensoit , ajoutez-vous , de cette contention d'esprit qui vous fatiguoit tant autrefois sur la scène. Mais cette contention de deux heures , étoit bien moins pénible et moins longue que celle qu'il vous falloit supporter chez vous devant vos amis et vos domestiques , pour être sans cesse reine ou impératrice. Il vous restoit vingt-deux heures : j'en donne dix au lit et au boudoir ; reste douze heures de contrainte , si toutefois vous daigniez abdiquer au boudoir. Comment parveniez-vous à concilier cette continuelle *répétition* avec le commerce de vos amis et de vos amans , avec tant de détails domestiques sur lesquels vous jetiez sûrement une autre dignité que la princesse *Nausica* , enfin avec les discours indispensables entre vous et vos domestiques ; malgré tant d'obstacles , c'étoit bien le comble de l'art , de ne jamais sortir chez vous de l'élévation dramatique : car , après

tout, au théâtre, tous les détails sont nobles, fiers, majestueux, terribles ou pathétiques, dignes en un mot du cothurne.

La preuve la plus complète de la supériorité de la simple et sublime nature sur tant de pénibles efforts, Sarazin, votre contemporain, nous la fournit. Sans aucune dignité, quoiqu'il eût l'extérieur et la figure d'un *notable*, sans *autre* geste que d'élever une main qu'il agitoit avec rapidité par un tremblement expressif, il faisoit fondre en larmes tous les spectateurs. Cet acteur-là, qui étoit néanmoins très-instruit, n'avoit point fait vos profondes études sur le maintien, la démarche, les attitudes, les airs de tête; jamais il n'avoit disséqué des vertèbres supérieures, pour connoître les ressources de leurs ressorts et de leurs mouvemens.

Dumesnil ne demandoit ni son éventail ni son carrosse, du ton d'*Agrip-pine*. Le Kain adressoit la parole avec

beaucoup de bonhommie , à sa cuisinière et à son *laqueton* : il ne les appeloit pas comme il eût appelé ses gardes : et vous , citoyenne Hyppolite , après avoir supérieurement joué la tragédie au théâtre , vous avez passé votre vie à jouer des farces bien comiques dans votre intérieur (o) , où votre démarche , votre ton , vos gestes excitoient le rire , non-seulement de ceux qui vous fréquentoient , mais même de tous vos camarades. Le Kain , surtout , et c'est une autorité , en rioit à gorge déployée , et vous contrefaisoit à merveille. Plusieurs dames ont cherché à vous approcher à la ville et à la campagne , uniquement pour jouir d'un spectacle si rare. Vous avez donc employé votre tems à faire applaudir votre beau talent , depuis environ six heures du soir jusqu'à huit , et à vous faire moquer de vous toute la journée. C'est une destinée bien extraordinaire ! Mademoiselle *le Maure* et vous , êtes les deux seuls personnages célèbres à

qui le sort l'ait jamais réservée ; il est étonnant que vous ne vous soyiez jamais aperçue que ce soin laborieux d'être toujours en scène , annonçoit que vous craigniez de n'y pas remonter avec facilité , si vous en descendiez quelques minutes.

Vous vous plaignez *de ce que l'injustice vous a fait abandonner la carrière* : Aucune actrice n'a eu plus de faveur que vous. Les ministres , que vous tourmentiez quelquefois pour des demandes ridicules , et même pour des demandes injustes , lorsqu'il s'agissoit de vos vengeances , comme nous le verrons dans la suite ; les ministres vous recevoient toujours avec distinction ; ils connoissoient votre foible. Les gentilshommes de la chambre avoient pour vous des ménagemens qu'ils n'avoient pas pour vos camarades. Combien de fois ceux-ci ne vous ont-ils point passé vos caprices et vos hauteurs ? Tant d'indulgence , tant de bontés , n'ont jamais pu vous empêcher d'intriguer ,

de troubler , de persécuter , d'envier , de vouloir tout commander , tout soumettre. Qui le croiroit en lisant vos mémoires ? Au reste , je ne suis ici que l'écho de la Comédie française. Il se peut qu'on vous y ait calomnié ; mais l'opinion m'y paroissoit unanime. L'immortelle *d'Angeville* , qui étoit si douce , s'écria , en quittant , par rapport à vous , le théâtre dont elle auroit pu faire encore dix ans les délices , *il n'y a plus moyen de vivre avec cette créature-là (*)*.

(*) On aura de la peine à s'imaginer , dit Saint-Foix , dans une lettre qu'il écrivit au peintre de mademoiselle d'Angeville , que la même personne ait pu jouer avec la même supériorité , l'Indiscrete dans l'Ambitieux , Martine dans les Femmes Savantes , la Comtesse dans les Mœurs du tems , Colette dans les trois Cousines , Madame Orgon dans le Complaisant , la Baronne d'Olban dans Nanine , l'Amour dans les Grâces , et tant d'autres rôles si différens. (*Il auroit pu ajouter qu'elle avoit joué la tragédie avec beaucoup de succès.*)

Ce qui achève de caractériser la personne de génie dans mademoiselle d'Angeville , c'est qu'elle

Malgré l'autorité de la citoyenne Hyppolite , qui est sans doute d'un grand poids , nous n'hésitons pas de conseiller aux jeunes élèves tragiques , d'abandonner cette carrière , s'ils sont réduits à *s'approprier , dans la vie habituelle , le ton et le maintien dont ils ont le plus de besoin au théâtre*. Car , quel autre que la citoyenne Clairon , seroit capable de supporter un aussi long supplice ? Mais s'ils entendent retentir dans le cœur le cri impérieux de la nature , s'ils en éprouvent les sublimes élans ; qu'ils poursuivent leur route , et qu'ils soient bien assurés , qu'en quittant leurs foyers pour monter au théâtre , ils deviendront tout-à-coup des héros et des héroïnes. Qu'ils apprennent sur-tout que ce grand asservissement aux études conduit à la

est simple , vraie , modeste , timide même ; n'ayant jamais le ton orgueilleux du talent , mais toujours celui d'une fille bien élevée ; ignorant d'ailleurs toute cabale , et , dans le centre de la tracasserie , n'en ayant jamais fait aucune.

monotonie. La citoyenne Clairon en est elle-même la preuve. Lorsqu'une fois , ce qui étoit sur-tout frappant dans les pièces nouvelles , elle avoit *arrêté* son rôle , l'exécution sans doute en étoit admirable : mais jamais , l'eût-elle joué vingt fois de suite , on n'y apercevoit aucune amélioration , aucune nuance nouvelle , aucune de ces sensations , qu'on peint aujourd'hui autrement qu'hier , suivant les diverses dispositions de l'ame. Je suis bien éloigné de désapprouver les études ; mais le danger de la monotonie doit y faire apporter beaucoup de modération ; et lorsqu'un élève a pris , dans ses études , le nécessaire absolu , qu'il s'abandonne à la nature s'il a le bonheur d'en être inspiré , s'il a le génie de son art.

Vous conviendrez , citoyenne Hypolite , qu'un danseur , qui *s'approprieroit , dans sa vie habituelle , le maintien dont il a le plus de besoin au théâtre* , qui adopteroit votre système pour ne point perdre l'habitude de ses

à-plombs, du moëlleux arrondi de ses bras, et de la grâce de ses jambes, seroit un personnage bien récréatif dans la société, sur-tout si, dans vos beaux jours, vous vous étiez trouvés tous deux du même cercle. Maintenant que les théâtres sont si multipliés, quel spectacle que celui de nous voir entourés dans nos maisons, d'empereurs, de rois, de princes et d'impératrices, *qui se seroient appropriés, dans leur vie habituelle, le ton, le maintien dont ils ont le plus besoin au théâtre !* Ce seroit le sujet d'une charmante estampe. On graveroit au bas :

Dea nobis hæc otia fecit.

« C'est en s'écartant de ces principes, poursuit la citoyenne Hypolite, que mademoiselle Dumesnil s'est perdue. Le public, qui n'a jamais su la cause de la *dégradation* de son talent, me pardonnera peut-être de lui rendre compte des ques-

« tions que j'osai lui faire sur son
« *changement* , et de ce que je pensois
« *moi-même* de cette actrice ».

Comme la citoyenne Hyppolite *fait patte de velours* ! Comme le poison est préparé ! Mais l'antidote est tout prêt ; et c'est encore elle qui a la générosité de nous le fournir. Avant d'entrer dans des détails plus étendus à cet égard , nous allons prouver , par les propres paroles de la citoyenne Clairon , que jamais la citoyenne Dumesnil ne s'est perdue.

Deux ou trois ans avant sa retraite absolue, M.^{lle} Clairon , indignée de je ne sais quel désagrément qu'elle prétendoit avoir éprouvé , et transportée d'une noble fureur , quitte brusquement le théâtre comme Achille quitte le camp des Grecs : elle se retire , non pas dans sa tente , mais dans son boudoir , espérant la ruine entière du théâtre français , par sa superbe oisiveté. Malgré toute sa philosophie , son ressentiment étoit si profond , qu'il ne

lui vint pas dans la tête de soupçonner qu'elle seroit oubliée en aussi peu de tems qu'un héros qui vient de sauver sa patrie. Comme elle mouroit d'impatience de reparoître, elle fit manœuvrer à la Comédie française. On y proposa de la ramener par une députation : la chambre haute frémit, et rejette cette démarche. La chambre basse l'approuve. M.^{lle} Dumesnil, toujours pour les partis conciliateurs, a la générosité d'offrir de se mettre à la tête des députés. La légation se rend chez la reine de Carthage ; elle déclare à sa majesté, Dumesnil portant la parole, le sujet de l'ambassade. On n'imagineroit jamais ce que M.^{lle} Clairon a le courage de répondre à cet excès de complaisance ! Après quelques remerciemens très-*dignes* et très-pénibles, comme ces inconcevables applaudissemens que recevoit M.^{lle} Dumesnil, retentissoient nuit et jour aux oreilles de la citoyenne Hyppolite, celle-ci, émue par la présence d'une rivale heu-

reuse, interrompt le discours pour lui dire : ce que je ne comprendrai jamais , mademoiselle , *c'est que vous soyiez plus applaudie que moi.* Et moi , mademoiselle , lui dit la bonne Dumesnil , je conçois à merveille pourquoi vous l'êtes si fort. Au reste , je ne suis jamais si contente que lorsque je vois applaudir ma camarade , même à côté de moi. Il étoit aisé d'expliquer à M.^{lle} Clairon la cause de cette différence , c'est qu'elle n'avoit jamais excité que des applaudissemens d'admiration ; c'est qu'elle étoit à Dumesnil , ce que Lucain , quelquefois si sublime , est au tendre Virgile.

Ceci se passoit deux ans avant la retraite de M.^{lle} Clairon. Il y avoit 30 ans que le public applaudissoit Dumesnil avec les mêmes transports ; le fait est si vrai , que voilà M.^{lle} Clairon indignée qu'elle le soit encore plus qu'elle : le talent de Dumesnil n'étoit donc pas *dégradé* ; elle ne s'étoit donc *pas perdue*. C'est la citoyenne Hyppolite qui

a la bonté de nous l'apprendre elle-même.

On voit , avec douleur , que la jalousie du talent produit quelquefois , sur un grand artiste , les mêmes effets que le délire (*p*).

Je citerai encore , à l'appui de l'aveu que vient de nous faire la citoyenne Hyppolite , une autorité bien prépondérante en faveur de la citoyenne Dumesnil ; c'est celle de la Harpe. Son opinion sur cette grande actrice , est consacrée dans une épître qu'il lui adressa en 1763 (vieux style). Cette épître prouve , qu'après une carrière déjà très-longue au théâtre , puisque Dumesnil a débuté en 1737 , il s'en falloit bien que son talent fût *dégradé* et qu'elle se fût *perdue*. Elle faisoit toujours l'admiration de la Harpe , comme celle de tous les gens de lettres.

ÉPÎTRE de LA HARPE ,

Adressée à M^{lle} DUMESNIL en 1763.

Eh bien , de tes talens le triomphe est *durable* ,

Et le tems n'a point effacé
 Ce caractère inaltérable ,
 Qu'en toi la nature a placé.
 L'art ne t'a point prêté son secours et ses charmes ,
 Souvent il satisfait l'esprit ;
 Mais avec toi l'on pleure , avec toi l'on frémit.
 Ton désordre effrayant , tes fureurs , tes alarmes ,
 Et tes yeux répandant de véritables larmes ,
 Ces yeux qui de ton ame expriment les combats ,
 L'involontaire oubli de l'art et de toi-même :
 Voilà la science suprême ,
 Que tu n'as point acquise et qu'on n'imité pas.
 D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse ,
 Avec précision des gestes mesurés ,
 D'un débit cadencé la pompe harmonieuse ,
 Des silences frappans , des repos préparés ,
 Sans doute avec raison peuvent être admirés.
 J'estime une adroite imposture ,
 J'en vois avec plaisir le charme ingénieux ,
 Et j'admets après la nature
 L'art qui la remplace le mieux.
Mais je ne vois qu'en toi disparaître l'actrice ;
Je te crois Clytemnestre et je déteste Ulysse.
 Tu me fais partager ta profonde douleur ;
 Tu fais gémir mon ame et palpiter mon cœur.
 Poursuis et règne encor sur la scène annoblie.
 Elle assure à ton nom un éclat éternel.
 Il n'est rien de sublime , il n'est rien d'immortel
 Que la nature et le génie.

*De l'article intitulé , Portrait
de M^{lle} Dumesnil.*

« M^{lle} DUMESNIL n'étoit ni belle , ni jolie ; sa physionomie , sa taille , son ensemble , quoique sans aucune défec-
tuosité de la nature , n'offroient aux yeux qu'une bourgeoise sans grâce , sans élégance , et souvent au niveau de la dernière classe du peuple. (Quand cela seroit vrai , rien n'étoit plus indif-
férent pour le public , dès qu'elle lui paroissoit toute autre sur la scène). Ce-
pendant sa tête étoit bien placée , son œil étoit expressif , imposant et terrible même quand elle le vouloit ».

C'est ainsi que la citoyenne Hyppo-
lite , pour commencer la diffamation
de Dumesnil , imagine de persuader
aux jeunes gens , que la figure et la
personne de cette grande actrice n'a-
voient point de noblesse ; ce qui est une
imposture d'autant plus mal - adroite ,
que la citoyenne Hyppolite se trouve

en contradiction avec tous les gens de lettres contemporains , qui ont fait l'éloge de Dumesnil , soit en vers , soit en prose.

Une physionomie et des yeux d'aigle , le plus grand caractère dans l'ensemble des traits , la plus grande noblesse dans sa démarche au théâtre et dans tous ses airs de tête , la taille élevée ; telle étoit l'inimitable Dumesnil. Elle est parvenue à l'âge de quatre-vingt-six ans , sans porter aucune marque prononcée du ravage des années ; tandis que la citoyenne Clairon est l'emblème ambulant de l'éternité , qu'elle est de la décrépitude la plus pittoresque , et qu'il semble que les griffes incisives du tems aient ciselé son visage : cette superbe reine n'est plus , en un mot , qu'une caricature de Teniers. D'où peut venir cet énorme contraste , quoiqu'Hyppolite soit moins âgée ? Je suis forcé de répondre : d'abord de la différence de mœurs , ensuite de la tranquillité d'ame de Du-

mesnil, de ses affections douces et paisibles qui n'ont jamais tourmenté son physique, de ce qu'elle n'a jamais été agitée de l'esprit d'ambition, d'envie, de domination, de cabales, de tracasseries, maladies morales très-destructives de la machine humaine. Elle avoit d'ailleurs des traits numismatiques.

La figure de la célèbre Clairon, dans ses beaux jours, étoit celle d'une très-jolie grisette; mais elle savoit l'annoblir et lui donner une grande dignité: ce qui étoit d'autant plus difficile, que loin d'avoir des formes augustes, comme Dumesnil, le charme principal de sa figure étoit dans des traits et des yeux où respiroit le tempérament le plus délicieusement prononcé; un mouvement de bouche le plus lascif rendoit encore plus piquante cette expression de sa physionomie; il appeloit le baiser. Ces jolis petits dons de la nature étoient un inconvénient au théâtre, où son amour avoit presque toujours l'air du

desir , quoiqu'elle employât toutes les ressources de son art à cacher ce charme importun sous le voile de la plus noble décence. Tous nos contemporains conviendront de l'impartialité de ces deux médaillons.

Selon la citoyenne Hyppolite , la voix de Dumesnil, *sans flexibilité, n'étoit jamais touchante*. Qu'étoit-elle donc dans ses adieux avec Iphygénie , et dans les scènes de Mérope , où son emportement n'éclatoit pas (*) ?

En avez - vous jamais entendu de plus déchirante ? La vôtre , quoique superbe , étoit rarement touchante , jamais elle n'étoit déchirante.

Le sentiment de la nature la rendoit presque toujours sublime. C'est un effet que ce sentiment ne produisoit jamais sur vous. L'aveu que vous venez de

(*) Qu'étoit-elle lorsqu'elle jouoit *la Gouvernante* dans la comédie de ce nom ? et lorsqu'elle disoit dans Esope à la cour : *J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave* , ses accens pénétoient le cœur.

faire , citoyenne Hyppolite , contient la plus forte preuve de la supériorité que lui donnoit le pathétique, lequel est la source de toutes les beautés tragiques.

L'amour , la politique , le simple intérêt de grandeur , ne trouvoient en elle qu'une intelligence médiocre. C'est pour cela , que d'après tous les vrais connoisseurs , elle jouoit Athalie , Agrippine dans Britannicus , Cléopâtre dans Rodogune , avec une perfection à laquelle vous n'avez jamais pu parvenir.

Mais jeune encore , jalouse , ambitieuse. — Dumesnil jalouse ! Dumesnil ambitieuse ! Elle étoit si peu jalouse , qu'elle vous donnoit ses rôles quand vous les lui demandiez ; et il vous est arrivé quelquefois de les lui rendre sans oser les jouer. Vous êtes la seule qui lui ait fait un pareil reproche ; et tous vos camarades , la voix publique , presque tous les gens de lettres , vous ont accusée d'être dévorée d'envie (*q*). Citez-moi donc un seul écrivain qui

n'ait parlé d'elle comme nous en parlons , et quant à ses talens , et quant à ses qualités morales. Voltaire ne l'appeloit que *ma bonne Dumesnil*. Elle étoit la première à donner le signal , à vous applaudir avec transport dans vos beaux momens ; nous en avons été cent fois témoins.

Avec un aussi beau talent que le vôtre , devriez-vous être réduite , par vos petites passions , à des moyens aussi blâmables (car il est certain que vous ne pensez pas la plus grande partie de ce que vous écrivez contre Dumesnil), pour diffamer une camarade de quatre-vingt-six ans ? Quoi ! malgré les glaces de l'âge , votre jalousie fermente encore ? Ne vous souviendrez-vous pas enfin qu'elle vous a mise au théâtre , qu'elle vous a donné les premières leçons , et que sa réputation colossale est restée inébranlable , quoique vous ayiez fait , toute votre vie , les plus grands efforts pour la renverser. Voyez avec quelle douceur elle se plaint ,

dans une lettre que les journaux viennent d'imprimer, des persécutions que vous lui avez fait souffrir pendant cinquante ans. Dumesnil, ambitieuse et jalouse ! Elle jouoit la tragédie comme Lafontaine faisoit des fables.

Revenons à votre dialogue ; avec quel ton de bonhommie vous le préparez !

Le public me pardonnera peut-être de lui rendre compte des questions que j'osai lui faire sur son changement, et de ce que je pensois moi-même de cette actrice.

Le public aura sans doute la même indulgence pour moi. Il *me pardonnera* de lui apprendre, que votre prétendue conversation avec Dumesnil est un dialogue fabriqué dans votre cabinet, pour amener une satire véhémence de ses talens. Voilà pourquoi elle dit, dans sa lettre à un ami, que vos mémoires sont *remplis de mensonges*. Elle assure d'ailleurs, à tous ceux qui la fréquentent, qu'elle n'a jamais eu avec

vous un pareil entretien ; et ce qui doit le persuader , c'est qu'elle a toujours passé pour la candeur même ; c'est que les discours que vous lui faites tenir , sont précisément le contraire de ses principes sur l'art théâtral , et le parfait contraste de son caractère , entièrement opposé à ces combinaisons de charlatan ; le génie est si fort au-dessus de ces petits calculs ! enfin , c'est que dans votre dialogue et dans votre récit , vous êtes évidemment en contradiction avec vous-même.

« Vous vous étiez applanie de si belles routes , c'est la citoyenne Hypolite qui parle à Dumesnil , que je ne puis concevoir comment vous vous en écarterez. *Sûre du public et de vous-même* , que veulent dire les folies que vous faites ? Le rire que vous excitez aujourd'hui , vous paroît-il donc plus flatteur que l'admiration qu'on vous témoignoit autrefois ? Est-ce à vous qu'il convient de confondre Sémiramis avec la femme de Sganarelle ? »

A qui persuaderez-vous , citoyenne Hyppolite , que si les *folies* de Dumesnil eussent été l'effet de ses calculs , si elles eussent excité le *rire* au lieu de l'*admiration* , *sûre du public et d'elle-même* , elle n'eût pas changé de route ; au lieu de persister dans un égarement qui la rendoit la risée publique , elle n'eût pas sur-le-champ eu recours aux moyens par lesquels il ne tenoit qu'à elle , selon vous-même , d'exciter encore l'admiration. A quel imbécille lecteur espérez-vous d'en imposer avec d'aussi foibles ressources ?

J'aurai l'honneur de vous faire observer qu'environ vingt-ans après vos reproches *d'exciter le rire et de confondre Sémiramis avec la femme de Sganarelle* , vous lui avez dit à elle-même , que vous *ne conceviez pas comment elle étoit plus applaudie que vous*. C'est à-peu-après à la même époque que la Harpe lui écrit , dans son épître :

Le temps n'a point effacé
Ce caractère inaltérable
Qu'en toi la nature a placé.

C'est aussi vingt ans après , que Dorat lui décerne la palme dans son poëme sur *la déclamation* , et que les gens de lettres les plus célèbres lui rendent tant d'hommages réitérés. Toutes ces autorités , la vôtre même , ne vous empêchent point de parler de *la dégradation* de son talent , *dont le public n'a jamais su la cause* , et qu'il ne sait pas davantage après vous avoir lue ; car , vous n'expliquez pas cette *cause* , parce qu'il vous étoit impossible de le faire. Vous vous contentez d'assurer *la dégradation* , et que Dumesnil *s'est perdue* peu de tems après ses succès : vous vous contentez d'en parler comme de la dernière des actrices. Mais puisque vous avez jugé à propos de nous dérober l'explication de cette *cause* , après nous l'avoir promise , expliquez - nous du moins l'énigme que je vais vous proposer.

Vous reprochez à Dumesnil *d'exciter le rire* : vous en avez été témoin , sans doute. Elle vous représente qu'il

ne faut pas chercher le vrai (que personne n'a jamais trouvé comme elle), parce que le nombre des vrais-connoisseurs d'une salle comble , *en supposant qu'il y en ait, est d'un ou deux* (de pareilles absurdités ne sauroient lui être échappées), le reste juge sans examen, sur parole, sur la réputation. La volubilité, les éclats, la singularité l'étonnent, l'entraînent ; *il applaudit avec fureur*. Dumesnil n'excitoit donc pas le rire, puisqu'elle vous dit , sans que vous vous avisiez de le nier, *qu'on l'applaudit avec fureur* ; ou on ne l'applaudissoit pas avec fureur, puisqu'elle *excitoit le rire*. Y a-t-il rien d'intelligible, sinon que cette petite observation seule me paroît prouver que le dialogue est un faux assez mal-adroit. En voici une qui achevera, je pense, d'en convaincre le lecteur.

La majeure partie du public, dit la citoyenne Hyppolite, *ne réfléchit point ; elle se laisse entraîner par l'habitude, par les chefs de meutes, censés savans,*

parce qu'ils sont aussi bruyans qu'audacieux. On est toujours sûr de plaire à la multitude par de grands éclats de voix, beaucoup de gestes, de transitions folles, et le familier le plus bas.

Voilà le public de la page 226 des mémoires, à l'article intitulé: *Anecdote sur Rodogune*. Voici le public de la page 88, où elle réfute Dumesnil pour avoir avancé, dans le prétendu dialogue, précisément ce que la citoyenne Hyppolite vient de dire.

Le public, représente-t-elle à Dumesnil, n'est pas si sot que vous le faites. Vous oubliez combien son tact est juste et pur, sur les ouvrages qu'on lui soumet: il saisit les pensées les plus fines, les sentimens les plus délicats.

..... Il ne souffre aucune faute contre l'histoire, les mœurs, la versification, la convenance même des personnages; et ailleurs, c'est un juge éclairé, sévère, et propre à former des acteurs.

Dans ce passage du prétendu dia-

logue , la citoyenne Hyppolite avoit besoin de ce système pour déprécier Dumesnil ; et dans le portrait du public de la page 226 , elle avoit besoin de l'opinion contraire pour déprécier M.^{lle} Gaussin. En bonne foi , quel cas peut-on faire d'un pareil tissu de contradictions , dictées par l'envie , l'amertume , le ressentiment , et par la plus excessive de toutes les vanités ?

« Depuis ce moment , je redoublai mes recherches , et M.^{lle} Dumesnil n'a plus connu de frein. Cette actrice , qui pouvoit être une des meilleures qu'on ait vue ! *La plume me tombe des mains* ».

C'est ainsi que la citoyenne Hyppolite termine sa diatribe.

On voit que le seul souvenir de la *dégradation* du talent de Dumesnil , lui fait *tomber la plume des mains*. C'est pourtant depuis l'époque de cette *dégradation* , que Dorat a dit dans son poëme de *la déclamation* :

Déjà la parque avide , au milieu de leur cours ,

Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours.
 Un poignard sur le sein , la pâle tragédie ,
 Dans le même tombeau se crut ensevelie ;
 Et foulant à ses pieds les immortels cyprès ,
 D'un crêpe environna ses funèbres attraits.
 Une actrice parut : Melpomène elle-même ,
 Ceignit son front altier d'un sanglant diadème.
 Dumesnil est son nom. L'amour et la fureur ,
 Toutes les passions fermentent dans son cœur.
 Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre ,
 Son geste est un éclair , ses yeux lancent la foudre.
 Quelle autre l'accompagne , et parmi cent clameurs
 Perce les flots bruyans de ses adorateurs ?
 Ses pas sont mesurés , ses yeux remplis d'audace ;
 Et tous ses mouvemens déployés avec grace.
 Accens , geste , silence , elle a tout combiné :
 « Le spectateur admire et n'est point entraîné ;
 « De sa sublime émule elle n'a point la flâme ; »
 Mais à force d'esprit elle en impose à l'ame.

Le poète finit ainsi , après avoir fait
 la description du temple de Melpo-
 mène , et l'apothéose de nos grands tra-
 giques et des actrices célèbres.

Vous , de ces demi-dieux modernes interprètes ,
 La gloire vous attend , et vos palmes sont prêtes.
 Chef-d'œuvres du pinceau , dans ces pompeux réduits ,
 Déjà vos traits brillans sont par-tout reproduits.
 Ici pleure Gaussin , toujours sensible et tendre ;
 Là , c'est toi Dumesnil , toi que l'on croit entendre.
 La nature enrichit ton simple médaillon ,
 ET L'ART couvre de fleurs le buste de Clairon.

C'est depuis l'époque de cette dégradation et de vos progrès, que le Kain a toujours décerné la palme à Dumesnil, et qu'il a dit cent fois que vous ne lui aviez jamais fait verser une larme ;

Que Voltaire répondit à un de vos admirateurs, qui faisoit un éloge pompeux de vos qualités théâtrales : *j'aime mieux ma bonne Dumesnil.*

C'est par un excès de politesse que le citoyen Demoncy a dit dans l'article du journal où il vient de rapporter une lettre de Dumesnil, que Voltaire balançoit entre elle et Clairon. Jamais ce modèle de pathétique, cette ame inflammable n'a balancé. Il donnoit la palme à Dumesnil, mais il avoit la bonté de craindre les tracasseries de la citoyenne Hyppolite. Personne ne le savoit mieux que le Kain. S'il vivoit, avec quel plaisir il rendroit témoignage à la vérité en faveur de sa *chère reine* ; c'étoit ainsi qu'il appeloit Dumesnil.

Long-tems après l'époque de la *dé-*

gradation, une actrice de province demandant à Voltaire, qui elle pouvoit consulter pour apprendre le rôle d'Irène; il répondit, en élevant la voix : *Allez de ma part chez ma bonne Dumesnil. Mademoiselle Clairon mettroit dans ce rôle une dignité tudesque, qui ne convient point du tout à mon Irène;*

Un de vos panégyristes, C^{ne} Hyppolite, écrit dans un éloge de vous qu'il fit imprimer : *De tous les tems, lorsqu'elles se sont trouvées ensemble sur la scène, la supériorité de mademoiselle Dumesnil a éclaté; elle a fixé tous les regards, et les efforts de mademoiselle Clairon, n'ont pu percer ce nuage de gloire qui environnoit sa rivale;*

En un mot, et c'est de quoi l'on peut s'assurer en lisant les journaux du tems, dans tous les parallèles qui ont été faits en vers ou en prose entre Dumesnil et vous : la préférence a toujours été donnée à cette actrice, qu'on

ne remplacera pas davantage que Voltaire et le Kain.

Tout le monde sait que Voltaire a écrit : *Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer trois actes de suite ?*

Dumesnil a donc mérité , pendant plus de trente ans , ces transports que les spectateurs éprouvoient , qu'ils ne pouvoient contenir et qu'ils laissoient éclater , ces torrens de larmes que nous voyions répandre , ces sanglots que nous entendions retentir , et ces applaudissemens inouis dont il est impossible de se faire une idée , quand on n'en a pas été témoin , et qui ont beaucoup contribué , disent les méchans , à vieillir la citoyenne Hyppolite avant le terme.

Si vous vous étiez contentée de dire , citoyenne Clairon , que quelques années avant sa retraite en 1776 , le jeu de Dumesnil étoit affoibli , que ses moyens ne servoient plus les élans de son ame brûlante , nous en serions convenus avec vous. Elle en convenoit elle-même , et ne prolongeoit sa car-

rière théâtrale , qu'à cause de la modicité de sa fortune. Si elle avoit joui de la vôtre , j'entends de celle que vous aviez alors , elle se seroit retirée beaucoup plutôt.

Epuisons la matière sur vos reproches , pour n'y plus revenir. Vous prétendez que Dumesnil avoit l'air *bourgeois*. Il nous semble la voir dans Clytemnestre.

Jamais rien de si grand ne parut sur la scène.

Il nous semble vous entendre aussi dans le rôle d'Eryphile , que vous avez , pour ainsi dire , mis au théâtre , où vous avez poussé l'art jusqu'à ses bornes. Nous n'avons pas oublié avec quelle perfection vous avez nuancé , dans ce rôle si difficile , la dissimulation , la perfidie , le faux intérêt pour Iphigénie , l'amour , la jalousie ; comment vous déployiez le plus grand caractère , lorsque vous vous abusiez vous-même , au point de croire que votre dessein de tout dévoiler , ne vous

étoit inspiré que par l'amour de la patrie, et qu'en la sauvant, vous alliez vous combler de gloire; tandis que vous laissiez échapper dans cette belle scène l'amour qui vous inspiroit seuls ces sanguinaires projets. Il faudroit vous avoir entendue. Les moyens nous échappent pour indiquer aux élèves comment il seroit possible d'approcher de vous en disant, d'après toutes ces intentions :

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux ,
 Que par un prompt avis de tout ce qui se passe ,
 Je ne coure des Dieux divulguer la menace ,
 Et publier par-tout les complots criminels
 Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

.

Ah , Doris , quelle joie !
 Que d'encens brûleroit dans les temples de Troie ,
 Si , troublant tous les Grecs et vengeant ma prison ,
 Je pouvois contre Achille armer Agamemnon ;
 Si leur haine , de Troie oubliant la querelle ,
 Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle ,
 Et si de tout ce camp mes avis dangereux
 Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux.

Nous nous souvenons , avec autant
 d'admiration , combien vous étiez éton-

nante , quand vous appreniez à Doris
que vous aimâtes Achille au moment
même où il vous fit sa prisonnière à
Lesbos. Qui dira jamais comme vous
ces beaux vers ?

.

Et me sentant pressé d'un bras ensanglanté ,
Je frémissais , Doris , et d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur ,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis. son aspect n'avoit rien de farouche ,
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ,
Je sentis contre moi , mon cœur se déclarer ;
J'oubliai ma colère et ne sus que pleurer.

On ne sauroit perdre le souvenir de
tant de beautés (*) ; mais , sans parler

(*) Vous méritez sans doute , citoyenne Hyp-
polite , les éloges que nous venons de vous don-
ner : mais pour continuer d'être justes , nous vous
dirons avec la même franchise , que vous avez eu
grand tort de retrancher dans la même pièce , ces
vers qui terminent le quatrième acte :

Doris croit qu'Eryphile va suivre Agamemnon
et sa suite.

Suis moi ; ce n'est pas là , Doris , notre chemin.

D O R I S.

Vous ne les suivez pas ?

de ces superbes scènes , où les transports de l'amour maternel élevoient Dumesnil au-dessus d'elle-même , où elle arrachoit aux spectateurs des mouvemens convulsifs , rappelez-vous

I P H Y G É N I E.

Ah ! je succombe enfin.
 Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille,
 Je n'emporterai point une rage inutile.
 Plus de raison ; il faut ou la perdre ou périr :
 Viens , te dis-je , à Calchas , je vais tout découvrir.

Vous êtes d'autant plus blâmable de ce retranchement , que vous avez fait autorité , et qu'aucune actrice n'a rétabli ces vers. Néanmoins , par cette suppression , il n'y a plus de liaison entre le quatrième acte et le cinquième. Agamemnon ayant pris toutes ses précautions pour dérober Iphigénie à Calchas , et pour persuader que Clytemnestre part toute seule , le spectateur doit regarder la pièce comme finie en voyant Iphigénie sauvée : on ne tremble plus pour elle , au lieu que les vers que vous retranchez la remettent dans le même danger où elle étoit. Vous supprimez un moyen très-adroit de Racine , pour entretenir les mêmes craintes et le même intérêt en faveur de cette princesse : c'est une des plus belles transitions.

Ces vers d'ailleurs rendent Eryphile , à laquelle

aussi le moment où la *bourgeoise* Clytemnestre vous disoit :

Je ne vous presse point , madame , de nous suivre ,
En de plus chères mains ma retraite vous livre ;
De vos desseins secrets on est trop éclairci ,
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

Souvenez-vous de quel air et de quel ton elle vous adressoit ce quatrième vers , avec une sorte de menace du doigt qu'elle savoit si bien annoblir ; comme elle étoit grande , et comme vous étiez belle , malgré la nuance de supériorité qui perçoit en sa faveur , même dans des morceaux qui n'étoient on n'a pu s'empêcher de prendre quelque intérêt , assez odieuse pour mériter le châtiment qu'elle éprouve.

Avec les connoissances que vous avez , citoyenne Hyppolite , il est impossible que vous ne sentiez pas que cette suppression est une faute énorme. C'est à la petite vanité de ne pas jouer un personnage que le dernier vers rend sur-tout odieux , que vous sacrifiez ce passage indispensable à la contexture et à l'intérêt de la pièce. Racine , je crois , a su ce qu'il faisoit.

pas des *scènes d'entrailles*. Il faut désespérer de voir jamais autant de perfections réunies.

Vous conviendrez, je pense, qu'elle n'avoit pas l'air plus *bourgeois* dans la scène de Britannicus, où Agrippine maltraite Burrhus; dans celle de Sémiramis, où elle assemble les grands; dans Athalie, etc. etc.

Nous n'avons pas oublié l'anecdote par laquelle je finirai cet article. Vous prépariez les débuts de votre cher la Rive, et vous mettiez beaucoup d'appareil dans les répétitions. Plusieurs grandes dames, plusieurs personnes de la cour y assistoient. On n'entroit que par billets. Il s'agissoit de répéter le comte d'Essex; vous aviez redoublé de parure. Dumesnil arrive en déshabillé (en casaquin); quelqu'un lui en fit un reproche: elle répondit qu'elle n'avoit pas cru devoir se parer pour faire répéter un de ses camarades. Vous commençâtes à ricaner de son accoutrement; ce qui invita d'autres femmes à

ricaner aussi. Dumesnil, qui disoit le rôle d'Elisabeth, monte sur le théâtre, avec le costume du *casquin*, qui n'est rien moins que majestueux : elle finit bientôt par faire frémir les spectateurs et les rieuses, qui la couvrirent d'applaudissemens.

Des articles intitulés : Rôle de Monime. — Hermione.

LES observations sur le rôle de Monime, et sur celui d'Hermione, que personne n'a jamais joué et ne jouera peut-être jamais comme la citoyenne Clairon, sont si satisfaisantes, si pleines de goût et de perspicacité, qu'elles font regretter l'extrême brièveté de l'auteur. On ne conçoit pas pourquoi la citoyenne Hyppolite devient si économe de détails, lorsqu'elle traite un rôle. Il n'y a cependant point de matière qu'on soit plus obligé d'épuiser jusques dans ses moindres nuances. Ces deux examens entraînent l'opinion

du lecteur. Une seule assertion nous a paru susceptible d'être discutée.

« *Le couplet du quatrième acte (de*
 « *la tragédie d'Andromaque) , que le*
 « *public , les gens de lettres et les*
 « *comédiens appellent le couplet d'i-*
 « *ronie , ne peut , selon moi , porter ce*
 « *nom. L'ironie demande une légèreté*
 « *d'esprit , une tranquillité d'ame ,*
 « *que certainement Hermione n'a*
 « *pas ».*

N'y a-t-il donc qu'une espèce d'ironie ? N'emploie-t-on cette figure que dans le genre léger et plaisant ? Ne distingue-t-on pas , d'avec celle - ci , l'ironie d'amertume , l'ironie de ressentiment , l'ironie qu'on peut nommer *sardonique* ? Il est évident que l'ironie qu'Hermione emploie dans la scène de l'explication avec Pyrrhus , tient du ressentiment et du mépris. Elle est indignée contre Pyrrhus ; elle méprise Andromaque en sa qualité de captive. On ne peut nier que la manière dont **Hermione** se sert pour exprimer cette

indignation et ce mépris , ne soit très-ironique. On ne peut nier qu'il ne faille ni légèreté d'esprit , ni *tranquillité d'ame* , pour témoigner ironiquement le mépris et l'indignation , puisqu'elles sont la source de l'ironie d'Hermione. L'ironie peut provenir sans doute de la *légèreté d'esprit* et de la *tranquillité d'ame* ; mais elle en est absolument indépendante , lorsqu'elle est employée dans d'autres genres que celui de la plaisanterie et de la dérision , et elle n'a nullement besoin d'elles pour être appelée ironie. C'est à l'acteur à donner à chaque espèce d'ironie , le ton et les nuances qui lui conviennent ; et qui a jamais mieux connu que la citoyenne Hyppolite , le secret de ces nuances ? Il s'en suivroit autrement , que l'ironie ne sauroit être employée dans le genre tragique , tandis que nous avons beaucoup d'exemples du contraire.

Dumesnil , dans la scène III du troisième acte de Britannicus , où elle mal-

traite Burrhus , qu'elle soupçonne d'aggraver Néron contre elle , mettoit une nuance admirable d'ironie dans ces vers :

.....
Que dis-je ! à son épouse on donne une rivale ;
On affranchit Néron de la foi conjugale.

« Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs ,
« Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs ».

.....
On verra d'un côté le fils d'un empereur (Britannicus),
Redemandant la foi jurée à sa famille ,
Et de Germanicus , on entendra la fille.

« De l'autre , l'on verra le fils d'Enobarbus (Néron) ,
« Appuyé de Séneque et du tribun Burrhus ,
Qui tous deux , de l'exil rappelés par moi-même ,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

Cette ironie n'a rien de commun avec la *légèreté d'esprit* et la *tranquillité d'ame*. Elle n'est pas moins une ironie.

Nous nous souvenons encore avec quelle noble ironie , avec quelle finesse de nuance Grandval , qui jouoit supérieurement le rôle de Nicomède , disoit , en adressant la parole à Attale , dans la scène II du premier acte , le

couplet qui commence par ce vers :

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute.

Y a-t-il rien de plus ironique que ce couplet ? L'ironie de cette scène est encore d'un genre particulier. Elle est entre le sentiment du mépris et celui de la supériorité qu'un homme croit avoir sur un autre, nuance que Grandval *prononçoit* avec toute l'intelligence, tout l'esprit et toute la dignité dont la nature l'avoit doué. Rien de plus intéressant, de plus attachant, de plus noble et *de plus ironique* que cette superbe scène. Voltaire observe que les termes ironiques dont Corneille hasarde de faire usage, n'ôtent rien à la noble fermeté du discours de Nicomède.

Pour donner aux lecteurs l'intelligence des vers les plus ironiques de cette scène, nous sommes forcés de nous permettre une courte explication.

Le prince Attale, ami des Romains, élevé à Rome, citoyen Romain, veut

épouser Laodice , reine d'Arménie. Le prince Nicomède , frère aîné d'Attale , mais qui lui est inconnu , est amoureux et aimé de cette princesse , à laquelle Attale parle de mariage devant son frère : celui-ci, ennemi mortel des Romains , prend le ton de la plus noble raillerie , dont ce couplet est un parfait modèle ; et dit , en s'adressant à son frère :

• • • • •
 Songez qu'il faut du moins , pour toucher votre cœur,
 La fille d'un tribun ou celle d'un préteur ;
 Que Rome vous permet cette haute alliance,
 Dont vous auroit exclu le défaut de naissance ,
 Si l'honneur souverain de son adoption
 Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
 Forcez , rompez , brisez de si honteuses chaînes ;
 Aux rois qu'elle méprise , abandonnez les reines ,
 Et concevez enfin des vœux plus élevés
 Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

Ces deux exemples me dispensent d'en accumuler d'autres ; ils prouvent que *la légèreté d'esprit et la tranquillité d'ame* ne sont rien moins qu'indispensables pour permettre d'em-

ployer l'ironie; d'où il suit que les gens de lettres et les comédiens ont raison d'appeler la tirade d'Hermione, *le couplet d'ironie*.

De l'article intitulé, École.

PERMETTEZ-NOUS de vous faire observer, citoyenne Hyppolite, que votre sortie contre l'existence des écoles théâtrales, paroît plutôt de l'humeur qu'un système. Croire, dites-vous, que *Préville peut former des Orosmane et des Sémiramis* (ce n'est pas entre ses mains qu'on auroit mis les acteurs destinés à les représenter); que *Molé peut créer des acteurs dans tous les genres : c'est une erreur dont sûrement eux-mêmes rioient sous cape*.

Jamais Préville n'a prétendu former des Orosmane ni des Sémiramis : Molé a trop d'esprit pour se croire capable de *créer* des acteurs dans tous les genres, ni même dans aucun genre : il sait que c'est à la nature à *créer* : mais

il a certainement tous les talens requis pour enseigner à un sujet à tirer parti des dons de la nature ; et quoi que vous en disiez , ces deux comédiens n'ont jamais eu d'autres prétentions quand on les a nommés professeurs.

Se donner de l'importance , continuer - vous , se composer un sérail , amasser de l'argent , et faire trembler tous ses autres camarades , est tout ce que ces messieurs veulent et peuvent faire. Vous leur faites bien de l'honneur de croire qu'ils avoient besoin d'un sérail : l'idée de faire payer leurs plaisirs par le souverain , est assez gaie ; mais qu'un de leurs motifs pour être professeurs , fut de faire trembler tous leurs camarades , cette inculpation n'a aucun fondement. On ne voit pas que ce fut un privilège de leur place , ni quel passe-tems ils pouvoient trouver à épouvanter leurs collègues. Citoyenne Hyppolite , ce ne sont pas là des instructions , quoiqu'il s'agisse d'écoles : c'est plutôt de la malignité et même une nuance d'envie.

Vous ne voulez donc point d'école ? vous desirez qu'on secoure isolément un sujet qu'on croira capable de parvenir. Le Kain ne pensoit pas comme vous, et c'est encore une grande autorité. Je voudrois bien avoir sous les yeux un plan motivé d'école qu'il avoit fait, et qui me parut excellent lorsqu'il me le communiqua. Il nous en reste quelques lambeaux dont nous ferons mention. Je me souviens qu'il désapprouvoit formellement le moyen que vous proposez, d'envoyer les élèves se former dans des troupes de province : il prétendoit qu'on y contractoit nécessairement de mauvaises habitudes, presque toujours incorrigibles.

L'opinion la plus reçue, est qu'il faut une école pour ce bel art. Je conviens que le succès de cette école doit dépendre de son organisation. Un enseignement isolé ne produit pas les mêmes effets : l'élève, qui n'a point d'émule, perd bientôt toute son ardeur. On n'a peut-être jamais vu, dans

aucun genre , un grand sujet devoir son talent à une instruction privée. C'est la nature sans doute qui crée les grands acteurs , comme tous les hommes célèbres : mais l'enseignement public et régulier sur toutes les parties de l'art théâtral , est le meilleur moyen de favoriser la nature. Nous ne prétendons pas cependant qu'on doive faire disséquer des têtes aux élèves , pour leur apprendre ce qu'ils peuvent exiger de la contexture de cette partie du corps. Il faut être possédé du démon de son art , pour s'armer du scalpel. Si une femme a eu le courage de ces trop célèbres dames romaines , qui faisoient *jou-jou* à table avec les têtes de leurs ennemis qu'on leur apportoit toute sanglantes , peu d'élèves , et sur-tout parmi les femmes , soutiendroient cette abominable épreuve.

C'est en faveur de la nécessité des écoles que le Kain écrivoit.

« Je désirerois donc qu'il fût établi une espèce d'académie , dans laquelle

il seroit lu , à des jours prescrits , des mémoires instructifs , non-seulement sur les vices généraux de la représentation théâtrale , mais même sur les défauts d'ensemble , sur les contre-sens , sur les fautes de langue , sur les vices de la prononciation , et sur la manière d'entendre bien ou mal tel ou tel rôle , *dont la tradition seroit malheureusement perdue* , et qu'on ne peut retrouver que par des réflexions profondes et un tact fin et délicat. »

Un tel établissement pourroit être composé des plus célèbres acteurs et actrices , comme membres , et de leurs autres camarades , comme assesseurs. Il seroit présidé tour-à-tour par deux commissaires du gouvernement , choisis dans la classe des auteurs dramatiques ; et ce seroit dans ces assemblées qu'on feroit répéter les élèves. Il n'est pas douteux que cette institution ne rendît toute sa gloire au théâtre français.

Ce que vous dites , citoyenne , de mesdemoiselles Dubois et Raucourt ,

prouveroit contre votre système de l'instruction privée.

« Il n'y a point de peine que je ne me sois donnée pour former mesdemoiselles Dubois et Raucourt. J'en appelle à tous ceux qui les ont vues. Mes charmantes écolières ont-elles été de grands sujets ? Hélas ! malgré mes soins , et tout ce qu'elles tenoient de la nature, je n'en ai jamais pu faire que mes singes ».

Dans l'académie de le Kain , les élèves ne couroient pas le risque de *devenir singes*, en s'habituant à une imitation servile. J'observe ici quelorsque M.^{lle} Dubois est morte , elle commençoit à secouer le joug de l'imitation. Elle auroit été loin en travaillant. Quant à la citoyenne Raucourt , il y a long-tems qu'elle a un genre à elle , et ce genre a souvent de grandes beautés.

Nous pensons comme vous , citoyenne Hyppolite , que tant qu'on laissera subsister tous ces petits théâtres, corrupteurs du goût et des mœurs , on

ne reverra point ce superbe ensemble de talens qu'on admiroit autrefois sur le théâtre de la nation : mais nous ne croyons pas , quoique ce soit là votre sentiment , qu'il soit nécessaire de *parcourir les fastes du monde*, pour s'assurer qu'on ne peut ni *commencer*, ni *apprendre* le génie à un comédien.

L'opéra-comique et la danse , continuez-vous , absorbent tout. *Les talens suffisans à ces deux genres , sont presque à la portée de tout le monde et de toutes les éducations.*

Nous sommes encore forcés de n'être pas de votre avis. Rien n'est plus rare qu'un grand danseur. Il n'y a point d'art qui exige une étude plus continue. Rien n'est plus rare qu'une bonne cantatrice. Ce ne sont plus des *pont-neufs* que nous chantons.

Vous désapprouvez , au sujet de la danse , qu'on donnât jusqu'à deux mille écus de pension à un grand danseur et à une grande danseuse , tandis que vos pensions de retraite n'étoient que de

cent pistoles ou de quinze cent francs. Les gens de lettres que vous avez tant outragés dans vos mémoires , se sont toujours soulevés contre cette injustice. Ils n'ont jamais laissé échapper une occasion d'embrasser votre cause.

Vous venez de voir que la tradition paroissoit à le Kain un moyen quelquefois si nécessaire , qu'il en regardoit la perte comme un *malheur*. La désapprouveriez - vous donc dans un tems où elle est plus indispensable que jamais ? Sous le régime monarchique , les comédiens avoient des modèles. Il y a plus de trente ans qu'après la pièce , le foyer de la Comédie française offroit l'aspect d'un des plus beaux salons de compagnie de Paris. On n'y paroissoit point vêtu en palfrenier. On ne s'y montroit que paré. Magnificence , grâces , manières , élégance , politesse , galanterie , esprit , conversations piquantes , tout y étoit réuni pour l'instruction d'un jeune acteur qui savoit observer. Les actrices

y avoient le maintien du plus grand monde, et la plus aimable décence. Ce charmant tableau perdit bientôt de son prix. L'épidémie anglaise s'empara tout-à-coup de nos jeunes seigneurs et de nos petits-mâîtres. Les *fraks*, les chapeaux ronds, les bottes et les houssines succédèrent à la brillante élégance de nos talons rouges. Ils devinrent tous des *jokeys* (ce qui a contribué plus qu'on ne peut croire à leur chute) ; et quoiqu'ils sussent donner encore quelque grâce à cet accoutrement britannique, les comédiens commencèrent à se plaindre de la dégradation de leurs originaux. Mais aujourd'hui que les acteurs n'ont sous les yeux d'autres modèles que des caricatures dignes du pinceau de Calot, des *incroyables*, dont l'esprit, les manières et l'éducation sont entièrement conformes à leur *costume* ; que deviendroient, sans le secours de la tradition, tous ces rôles de petit-mâîtres de bonne compagnie, tous ces

rôles du haut comique, indispensables pour jouer presque tout le théâtre français, dont la gloire mérite, je pense, d'être maintenue, et qu'il faudroit donc remplacer par les drames dégoûtans de nos énergumènes et par le genre *des Pointus et de Madame Angot*.

Mais que dirai-je de nos modèles en femmes ? Enharnachées comme des folles, elles ont, en général, les manières, l'air et le ton beaucoup plus scandaleux que n'avoient autrefois nos *filles* du premier ordre. Voyez-les affecter dans les promenades publiques l'audace d'un hussard qui fait la petite guerre. Fourniront-elles à une nouvelle Grandval le modèle d'une *coquette noble*, intéressante, bienséante, et du maintien le plus réservé ? Nos parvenues ont-elles jamais entendu dire à leur bonhomme de père, qui ne savoit que sa *croix de par dieu*, que la pudeur est le plus bel ornement d'une femme ? Ont-elles jamais lu dans les

conseils de madame de Lambert à sa fille, ces délicieuses paroles : *Conservez votre pudeur , ma chère fille , même dans les momens destinés à la perdre ?* Non , sans doute ; et elles ont perdu ce qu'elles pouvoient avoir d'intéressant sous le régime monarchique , sans avoir rien acquis de ce qui pouvoit les rendre recommandables sous le régime républicain. Elles se croient républicaines , parce qu'elles aiment la licence inséparable de la liberté naissante , parce que l'égalité flatte leur amour-propre , et parce que les rapines de leurs maris les font vivre dans l'abondance et dans le luxe. Quant aux devoirs des républicains , si elles en connoissoient l'austérité , *elles fuïroient ce régime comme un fardeau prêt à les écraser , pour me servir des expressions de Jean-Jacques*. Les femmes qui ont eu le bon esprit de se préserver de tant d'égaremens , ont acquis sans doute de nouveaux droits à nos hommages. Il est aisé de les re-

connoître. Ce sont celles qui savent concilier ce qu'on appelle la mode , avec ce qu'elles doivent à leur sexe , dont elles font encore l'honneur.

De l'article intitulé Orosmane.

« J'ai toujours été étonnée , dit la citoyenne Hyppolite , que le Kain , si supérieur dans le rôle d'Orosmane , me laissât quelque chose à désirer dans le premier couplet du premier acte. Il disoit bien : cependant , je ne voyois , je n'entendois rien de cette amabilité , de cette passion si vivement dépeinte par Zaïre. Orosmane , entouré des différens ordres d'esclaves de son sérail , et ne revoyant sa maîtresse que pour lui débiter un discours *préparé* , ne m'offroit qu'un maître imposant (il ne cesse de répéter à Zaïre qu'il ne veut pas l'être) , à la place de l'amant tendre que j'attendois. *J'ai lu et relu ce couplet avec la plus scrupuleuse attention.* J'ai cherché dans les vers

de sentiment , de passion qui s'y trouvent , et dans tout ce que les regards et les inflexions peuvent avoir de plus touchant , à faire oublier l'espèce de déclamation des trente-deux premiers vers (il me semble que vous étudiez mal votre rôle , permettez - moi ce blasphème , vous ne songiez qu'à l'amant) ; je n'ai rien trouvé qui ne fût un contre-sens avec le discours ; (je le crois bien , si vous exigiez , malgré l'indication de Voltaire et en dépit de la nature , que toutes les syllabes de ce couplet respirassent l'amour. Vous deviez être bien difficile à contenter , citoyenne Hyppolite , dans ces sortes de circonstances) et je n'ai fait que m'impatiser d'entendre parler d'affaires (mais qui n'ont que Zaïre pour objet), *où je voulois qu'on me parlât d'amour*. A force de chercher , j'ai trouvé une scène muette qui pourra être intéressante.

Orosmane entre entouré de toute la suite que sa grandeur et la pompe

théâtrale exigent. (C'est une question de savoir si un amant délicat , qui veut cesser d'être sultan en faveur de Zaïre , doit entrer dans cet appareil , ou renvoyer son escorte qu'on découvreroit hors du théâtre). Je desire apercevoir en lui tout ce que sa jeunesse et sa sensibilité permettent de tendre à sa dignité ; que ses yeux *cherchent* Zaïre , et qu'on connoisse à la douce volupté de son visage , à la fréquence de sa respiration , qu'il voit l'objet dont il est épris ; qu'un mouvement noble et doux éloigne sa suite ; qu'il s'approche de sa maîtresse , la prenne par la main , et qu'avec les regards de l'amour et l'émotion d'un sentiment profond que l'on contient , il commence à l'instruire des moyens qui peuvent le rendre complètement heureux. (Il fait mieux , il est plus amoureux et plus délicat , car il commence par l'instruire des moyens qui peuvent la rendre complètement heureuse ; et voilà le véritable amour.)

Cette petite scène , jouée avec noblesse et avec rapidité , ne changeroit sûrement rien aux idées de l'auteur , à la dignité des personnages , et mettroit à l'aise les ames tendres et impatientes. (Elle changeroit au contraire tout aux idées de l'auteur ; car Voltaire n'a jamais pu entendre qu'un empereur amoureux n'auroit point une pensée , un sentiment , ne feroit pas une réflexion , une seule action , ne prononceroit pas une parole qui ne fût de l'amour).

J'ose dire plus : la pantomime que vous proposez rendroit encore la scène plus froide après cette sorte d'extase d'Orosmane , tant que le couplet ne seroit pas joué comme le Kain le jouoit , et comme il doit l'être.

Citoyenne Hyppolite , vous nous confondez. La pantomime est théâtrale ; mais , permettez-moi de vous le dire , elle n'est pas nécessaire , elle est déplacée. Vous qui avez étudié toute votre vie , certainement avec un

succès prodigieux, les intentions de chaque scène, de chaque vers, et la décomposition de toutes les nuances, vous oubliez ici l'indispensable, *qui suis-je sous tous les rapports ?* Vous n'envisagez Orosmane que sous celui d'amant. Encore un coup, ce n'est pas là étudier le rôle. Certes, plus je l'approfondis, et plus j'admire l'art de Voltaire, votre maître et le mien, dans les quatre premiers vers de ce couplet. Il a répondu d'avance à toutes les objections qui, selon vous, nécessiteroient cette manœuvre de l'art. Il a dicté la scène à l'acteur. Ah ! le Kain, dont la nature étoit le guide, ne se seroit pas laissé séduire par l'attrait de cette pantomime.

En ne songeant qu'à l'amant, vous oubliez l'empereur, le musulman, l'homme qui va devenir l'époux de Zaïre ce jour-là même. Voltaire a cependant fait toutes ces distinctions dans les quatre vers par lesquels Orosmane ouvre la scène :

Vertueuse Zaïre, avant que l'HYMÉNÉE

Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée ,
 J'ai cru sur mes PROJETS, sur VOUS, sur mon AMOUR,
 Devoir, en musulman, vous parler sans détour.

Qui suis-je dans ce couplet, et *que vais-je faire*, s'étoit dit le Kain ? Je suis un amant passionné sans doute, mais je vais épouser ma maîtresse : je suis un empereur musulman, dont une épouse que j'estime et que je respecte doit redouter l'insultante jalousie. Que dois-je faire ? la rassurer d'abord, calmer ses inquiétudes, lui faire part de *mes projets*, et finir par lui renouveler les assurances de mon amour et ne plus en contraindre les transports. Les détails de ce couplet, qui sont tous dans l'ouverture de la scène, deviennent alors d'une nécessité absolue. Qu'est-ce autre chose que la marche dictée par les vers ? Il faut donc jouer ici, je le répète, le rôle implexe de trois personnages à-la-fois. Comme empereur, je vais apprendre à Zaïre que je renonce pour elle aux lois tyranniques du sérail,

aux mœurs de mes aïeux , et à leur mollesse incompatible avec ma situation politique ; je calmerai les alarmes qu'elle auroit pu concevoir : comme époux , je lui parlerai raison un moment ; comme amant , je ferai éclater mes transports avec d'autant plus d'énergie que j'aurai été obligé de les contraindre. Les diverses nuances de ce couplet si difficile , le Kain les *prononçoit* toutes avec une distribution de teintes qui étoit le comble de la perfection. J'en appelle à ceux qui l'ont entendu (*). Il se pourroit que , depuis sa mort , cette pantomime produisît quelque illusion , si , comme je l'ai déjà

(*) C'est pourtant cet acteur que la citoyenne Clairon reconnoît pour le plus parfait qui ait jamais joué sur le théâtre français , dont , à force d'intrigues , elle empêcha deux fois la réception. Le Kain , découragé par tous les obstacles qu'elle lui suscitoit , alloit partir pour Berlin ; la France alloit le perdre , lorsque le comédien Ribou tua son camarade Roseli. Ribou prit la fuite , et on fut obligé de retenir le Kain,

observé , elle ne refroidissoit pas ensuite la scène.

Que les yeux d'Orosmane cherchent Zaïre , continue l'auteur. Ah ! ils l'ont trouvée avec la rapidité de l'éclair. Voilà la nature , dont il faut bien se garder de suspendre les mouvemens par une ruse de l'art. L'amant doit voler à sa maîtresse , mais se contenir avec peine à son approche , effet admirable dans le jeu de le Kain , pour lui parler un instant d'autre chose que de son amour , sans cesser néanmoins de rapporter tout à son bonheur.

Voilà , citoyenne Hyppolite , ce qu'il est inconcevable qu'une actrice aussi célèbre par son esprit et ses connoissances que par son talent , n'ait point aperçu dans ce couplet dont Voltaire a *noté* le débit au commencement de la scène : s'il s'étoit agi d'une déclaration d'amour , tenez pour certain qu'il n'en auroit pas tempéré les expressions par les détails dans lesquels il entre ; mais il s'agit d'une déclaration de mariage ;

c'est son mariage qu'il vient lui déclarer, et alors ces détails deviennent naturels et nécessaires.

De l'article intitulé, Etude de Pauline dans Polyeucte.

Votre méprise, citoyenne Clairon, sur le couplet d'Orosmane, est d'autant plus frappante, qu'il ne manque rien aux nuances que vous indiquez immédiatement après cet article, pour étudier le rôle de Pauline dans Polyeucte. (Voilà ce que c'est que d'avoir voulu prendre le haut-de-chausses !)

Nous avons cependant quelques difficultés majeures à résoudre au sujet du très-savant croquis du rôle de Pauline. Il faut d'abord vous entendre.

« Pauline est un des personnages dont il n'existe aucun modèle dans la nature ; je l'ai du moins vainement cherché et dans le monde et dans l'histoire.

Des passions, des goûts se succèdent, se rencontrent par-tout et tous

les jours ; mais deux amours réels existant ensemble (*), avoués à chacun des deux hommes qui les inspirent , et justifiés par le respect , l'estime et la confiance de l'un et de l'autre , est une chose inouïe dans la nature , et très-difficile à rendre décente et vraisemblable aux yeux de la multitude.

Après avoir profondément étudié le caractère de ce rôle , convaincue que le spectateur , aidé par son premier coup-d'œil , suit et se prête avec plus de facilité au développement que chaque mot amène , je me promis de réunir , autant qu'il me seroit possible , la noblesse , la douceur , la franchise et la fermeté du personnage.

Je fis tout ce que je pus pour donner à mes inflexions et mes mouvemens la touchante simplicité qui caractérise une ame pure et sensible. (Il n'est pas possible de préparer avec plus de vérité , de finesse et d'intelligence , ce rôle si extraordinaire).

(*) Ceci pourroit être discuté.

Maîtresse de ma physionomie , de mes accens , cette étude ne fut pas la plus difficile : mais comment m'y prendre pour éviter la monotonie dans la façon d'exprimer ces deux amours ? Comment les nuancer sans altérer la candeur du personnage ? Comment éviter jusqu'à la plus légère idée de fausseté d'une part , et d'indécence de l'autre ? Le point juste me paroissoit impossible à saisir.

La première passion , née des seuls besoins du cœur , accrue par le charme d'une volonté libre , nourrie par l'estime , la crainte et le regret , devoit nécessairement avoir une teinte de délicatesse , de sensibilité , différente de l'autre. L'ordre d'un père , la résignation la plus absolue à toute action vertueuse , l'illusion des sens même , ne peuvent marcher d'un pas égal avec un sentiment profond. On le contraire ; on le force de céder ses droits au devoir ; mais tant qu'il existe , il est certainement le plus tendre et le plus

fort. (Toute cette décomposition est de génie.) J'imaginai que la différence que je mettrois dans mes larmes , pourroit me donner la nuance que je cherchois. Celles que je répandois pour Sévère , prenoient leur source dans le fond de mon ame , et couloient avec abondance sur mon visage. Celles que je donnois à Polyeucte , sautoient de mes yeux , poussées tantôt par l'humanité , tantôt par l'impatience.

On sent assez la différence que ces deux sources de larmes apportent indispensablement aux accens de la voix , à l'impuissance ou la facilité des mouvemens ; mais pour atteindre le but et ne le point passer , il faut continuellement se ressouvenir de ces quatre vers :

Je donnai par devoir à son affection ,
 Tout ce que l'autre avait par inclination ;

 Et quoique le dehors soit sans émotion ,
 Le dedans n'est que trouble et que sédition ».

Cet établissement du rôle est sans

doute admirable. Personne , je crois , ne peut mieux faire. Il est triste que le moyen d'exécution soit incompréhensible. On est sur-tout embarrassé de savoir , citoyenne Hyppolite , comment le spectateur, qui doit se souvenir que Pauline aime deux hommes à la fois (son ancien amant et son mari), pouvoit distinguer la différence de ces larmes, *qui couloient sur votre visage , et qui prenoient leur source dans le fond de votre ame , d'avec celles que vous faisiez sauter de vos yeux par humanité et par impatience.* En admettant ensuite qu'il eût la vue assez bonne pour faire cette distinction si transcendante , comment pouvoit-elle lui servir d'indicateur , pour apprendre que le premier de ces deux mécanismes lacrymatoires regardoit l'amant , et que le second regardoit l'époux. Ceci passe les bornes de l'entendement du vulgaire. N'auriez-vous pas donné la dose un peu trop forte , citoyenne Clairon ? On se demande

aussi , en lisant cet article , pourquoi vous nous dérobez le secret du moyen matériel par lequel vous disposiez assez arbitrairement de votre *sac lacrymal* (*), pour faire déborder , rentrer , couler ou sauter vos pleurs. Il est assurément de votre honneur de ne pas laisser périr avec vous une aussi belle découverte.

Prenez-garde , citoyenne Hyppolite, qu'entraînée par le plus véhément enthousiasme, vous n'ayiez été la dupe de votre imagination. J'ai bien peur que ce ne soit ici *des papillons noirs* ; et j'aime mieux croire que la sybille du théâtre français étoit sur le trépied en écrivant ces paroles (*nec mortale sonans*), que de soupçonner la citoyenne Clairon de charlatanisme. Si toutefois je m'abusois moi-même , et qu'elle ait réellement opéré , comme elle l'assure , j'ai recours aux plus instantes prières

(*) C'est ainsi qu'on nomme le réservoir qui renferme les larmes.

pour l'engager à nous dévoiler cet étrange secret, avant de descendre aux champs élyzéens ; car , nous aurons beau dire aux élèves : *ici vous répandrez des larmes en abondance , qui prendront leur source dans le fond de votre ame : là , vous donnerez à Polyeucte des pleurs que vous ferez sauter de vos yeux , par humanité et par impatience.*

Les jeunes sœurs croiront qu'on parle grec.

On aura beau leur répéter : c'étoit ainsi qu'Hyppolite Clairon jouoit ces divers couplets , à ce qu'elle dit dans ses mémoires ; mais elle n'a jamais voulu donner son procédé. Tâchez de le découvrir.

De l'article intitulé : Aperçu de Roxane dans Bajazet.

JE le répète ; pourquoi la citoyenne Hyppolite ne nous donne-t-elle que des aperçus dans un ouvrage qu'elle ose

intituler : *Réflexions sur l'art dramatique* ? Il lui appartenait de donner des leçons complètes. Elle le devoit. Est-ce avec cette légèreté qu'on professe un art aussi difficile que l'art théâtral ? Il devient de plus en plus évident qu'elle n'a publié ses mémoires que par les raisons que j'ai déduites dans mon avant-propos. Toujours des croquis , qui , pour être utiles , exigeroient un corollaire ! Il auroit été difficile de deviner que l'art théâtral ne seroit que l'accessoire de cet écrit. Si au lieu de rassembler uniquement pour sa plus grande gloire , quelques matériaux incohérens qui ne peuvent être d'aucune sorte d'intérêt , la citoyenne Clairon avoit eu le courage de se confesser comme *Jean-Jacques* , et le bon esprit de traiter son art à fond , elle eût fait un ouvrage que l'utile et l'agréable auroient rendu très-précieux.

Cet aperçu sur le rôle de Roxane , nous a paru sans tache. C'est un de ces rôles que la citoyenne Hyppolite ap-

pelle *forts*. Il ne s'agit ici que de ces passions qui n'ont de commun avec le véritable amour, que l'irritation des sens. J'ose les nommer *hystériques*. Nul besoin d'expression touchante. L'orgueil, l'ambition, le desir, la jalousie, la rage, sont les seuls ressorts de ce beau rôle. La citoyenne Clairon y étoit de la plus grande supériorité, et il est impossible de se ressouvenir, sans frissonner, de la perfection avec laquelle elle jouoit le monologue, scène IV du quatrième acte ; comment, dans la scène IV du cinquième, *elle écoutoit* le dernier couplet de Bajazet (c'étoit bien le comble de l'art!), et comment elle répondoit à ce couplet, par ce terrible mot.

. Sortez.

*Des Tragédies de Manlius et
et de Venise sauvée.*

Ce n'est qu'un avis aux acteurs, en quatre lignes. La citoyenne Clairon

leur recommande de se bien garder de jouer ces deux tragédies avec les mêmes teintes , de leur donner la même couleur, quoiqu'elles ne soient qu'une par l'action, les personnages, l'intérêt. Elle motive son conseil , sur ce que les Vénitiens du dix-septième siècle ne ressemblent pas aux Romains du quatrième siècle de leur ère ; ce que personne ne lui contestera.

De Phèdre.

Nous voici à l'un des plus beaux et des plus difficiles rôles du théâtre français. Il faut le dire sans déguisement, quelque étonnante que fût la citoyenne Clairon dans ce rôle si pénible pour l'art , le travail de l'actrice perçoit ; mais ce travail étoit véritablement digne d'admiration , quoiqu'elle ne parvînt pas à intéresser , pour l'égarement de Phèdre, comme Dumesnil. La citoyenne Clairon épuisoit en vain toutes ses ressources avec une finesse et

une intelligence qu'il est impossible de décrire ; le but de son amour incestueux pour Hyppolite , éclatoit plus ou moins dans tous ses regards. Dumesnil excitoit la plus tendre pitié , en exprimant ce malheureux amour : dans sa scène de la déclaration , on ne peut rien imaginer de plus attendrissant , que le combat entre l'amour et la vertu. Elle en faisoit partager les angoisses à tous les spectateurs. On frissonnoit , on éprouvoit la suspension de tous ses sens , lorsque la citoyenne Clairon jouoit la même scène ; mais elle n'excitoit pas cet intérêt déchirant. Quelque attrait douloureux qu'elle sût donner à son visage , la nature la déservoit quelquefois dans ce rôle , au moment où il étoit nécessaire de voiler l'expression voluptueuse de sa physionomie. Aussi la différence de son jeu étoit-elle frappante , quant à la vérité , lorsqu'elle pouvoit se permettre moins de contrainte : dans la belle scène de la confidence , par exemple , où elle disoit

d'une manière inimitable , ces deux vers :

Ce n'est plus une ardeur en mes veines cachée ,
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée ;

Elle arrachoit des cris. Elle étoit sans doute enlevante dans presque tout le rôle ; mais je conseillerois à une jeune actrice , née avec le don du pathétique , de prendre Dumesnil pour modèle.

Au moment où le son de voix d'Hypolite frappoit mon oreille , dit la citoyenne Clairon , on voyoit sur toute ma personne ce doux frémissement que la réminiscence procure quelquefois aux âmes vraiment sensibles.

Vous vous abusez , citoyenne ; ce n'étoit pas ce doux frémissement du cœur qu'on apercevoit , mais le frémissement involontaire des sens irrités par la présence de l'objet. Vous étiez néanmoins si belle , qu'il étoit impossible de ne pas vous absoudre de cette charmante erreur.

« Le couplet qui termine cette scène *m'a toujours fort embarrassée*, continue la citoyenne Clairon. . . . soit, tout admirables que sont ces vers, que le combat soit en effet trop long, soit enfin qu'il fût au-dessus de mon intelligence de donner à ce tableau de l'amour et du remords, la teinte juste qui les présentât à leur comble tous deux en même-tems.

Rien n'étoit au-dessus de votre intelligence : mais vous aimez mieux croire à ce motif, que de vous avouer qu'il est des occasions où les secours de l'art sont insuffisans, où de trop grandes difficultés lui présentent des obstacles insurmontables. Il n'en coûtoit rien à l'ame de la bonne Dumesnil pour donner à ce tableau *la teinte juste* qu'il exige. Les ressources de la nature sont bien plus promptes et bien plus multipliées. Nous concevons à merveille, nous qui vous avons tant applaudie, pourquoi vous trouviez embarrassant de dire ce morceau,

dans lequel vous faisiez cependant le plus grand effet , avec une supériorité digne de vous. Dumesnil l'auroit répété plusieurs fois avec le même intérêt et la même vérité , jusqu'à ce que son organe se fût refusé aux expressions de son cœur. Il lui eût été impossible de ne pas le dire comme vous concevez qu'il faut qu'il le soit. C'est ce couplet et celui de l'aveu de son amour à Hyppolite qui nous a toujours paru le sceau de la supériorité de Dumesnil dans le rôle de Phèdre , à quelques égards.

*Du rôle de Blanche , dans
Blanche et Guiscard.*

« Je ne connois point de rôle qui m'ait été plus agréable à jouer que celui de Blanche : il ne nécessitoit aucune recherche de tems , de lieu , de dignité. Un amour né dans la sécurité de l'enfance , accru par le besoin de l'ame et la confiance de l'habitude ;

le sentiment du respect et de l'obéissance qu'on doit à l'auteur de ses jours , ramènent l'ame sensible à la pureté de la nature , d'une façon si douce , si facile , que pour peu que l'actrice ait de principes et d'intelligence , il est impossible de ne pas bien jouer ce rôle.

Tous les grands personnages de l'antiquité nous imposent le devoir de nous oublier nous-mêmes ; *ce n'est qu'avec les plus grands efforts* , les études les plus profondes, que nous pouvons parvenir à peindre ces passions diverses qui , partant toutes d'un même point , y revenant sans cesse , demandent une variété continuelle dans les inflexions , le visage, le maintien , sans permettre jamais que le fond du caractère en soit altéré.

En jouant Blanche , je me croyois toujours dans ma chambre : ma physionomie , mes inflexions se réunissoient sans art , sans étude , à toute la sensibilité de mon ame. Née tendre ,

confiante , je devois connoître les craintes , les soupçons , les chagrins de l'amour. *En jouant Blanche , je restois toujours moi.* C'est le seul rôle qui ne m'ait point coûté de travaux destructeurs : mais si celle qui le joue ne se rappelle pas la pureté du premier âge , si l'amour n'est point le premier besoin de son cœur , elle aura beaucoup de travail à faire. . .

.
Avec de l'art on peut atteindre à tous les sentimens exagérés ; mais l'art ne simplifie pas. C'est à la nature seule qu'il faut demander les nuances de la candeur , les teintes fraîches des premières sensations d'une jeunesse pure , la touchante et noble simplicité qui n'émane que de l'ame.

Voilà précisément tous les avantages qu'auroit eus M.^{lle} Gaussin , dans ses beaux jours , pour jouer le rôle de Blanche.

L'art ne sait peindre qu'en grand ; si l'on arrête l'audace de ses touches ,

si l'on affoiblit ses couleurs , on n'obtient plus que des tableaux maniérés.

Vous étiez sans doute un trop grand peintre , pour qu'on pût dire absolument que vos tableaux étoient *maniérés* : il n'en est pas moins vrai que jouer avec succès le rôle de Blanche , étoit en vous le comble de l'art. Nous n'avons point vu de connoisseur qui ne fût du même avis. L'illusion que vous saviez faire dans ce personnage , approchoit d'autant plus de la nature , que la teinte si intéressante du rôle même faisoit aisément confondre le pinceau de l'actrice avec celui de l'auteur : mais malgré votre grand talent , on ne laissoit pas d'apercevoir que vous étiez déplacée dans le rôle de Blanche , au lieu qu'on eût dit qu'il n'étoit possible qu'à vous de jouer Hermione ou Roxane.

L'art au théâtre et ailleurs peut peindre des objets d'un genre où il ne faille nullement employer l'*audace des touches*. Vous entendez, je crois,

par ces mots, *l'art ne peut peindre qu'en grand*, qu'il ne peut peindre que les grands objets où cette *audace des touches* est indispensable, des sentimens qui par leur exagération paroissent hors de la nature, quoiqu'ils n'y soient point, des sentimens tels qu'on en voit éclater dans Hermione, Roxane, Cléopâtre; tandis que c'est à la nature seule à faire agir et parler Iphygénie, Bérénice, Zaïre et Blanche, puisqu'il est ici question de cette dernière; et vous voudriez qu'il résultât de cette opinion, que c'est de la nature seule que vous aviez reçu les nuances, la candeur, le charme et la naïveté du rôle dont nous parlons. Vous seriez dans l'erreur de le penser. La nature ne vous avoit fait aucun des dons nécessaires pour jouer les rôles que j'appellerai *doux*, pas même celui de la physionomie, qui leur est de première nécessité : quelque jolie que fût la vôtre, on ne pouvoit en avoir une dont le caractère

fût moins propre à ces sortes de rôles, pour lesquels la beauté virginale de Gaussin et de Guéan étoit si précieuse.

En jouant Blanche, nous apprenez-vous, citoyenne Hyppolite, *je restois toujours moi*. Que vous êtes modeste ! vous restiez toujours vous ! c'est-à-dire, la créature la plus douce, la plus naïve, la plus candide, la plus intéressante, la plus accomplie qu'un poète ait jamais peinte, et que le bon, l'honnête, le sensible, le vertueux Saurin avoit tracée d'après son cœur. Il faut avouer que vous ne choisissiez pas mal vos ressemblances. C'est comme si vous disiez : citoyens, voulez-vous me connoître ? lisez le rôle de Blanche, et vous aurez une idée juste de ma sensibilité, de mon extrême douceur, de mon excellent naturel, de ma belle ame et de toutes les perfections de mon moral. *Luther* et vous, citoyenne Hyppolite, êtes les seuls écrivains qui aient jamais osé se louer avec autant de cynisme.

*De Guimond de la Touche , et
de la Tragédie d'Iphygénie en
Tauride.*

L'OPINION publique sur le mérite de Guimond de la Touche, fut d'accord avec celle de la citoyenne Clairon. Iphygénie en Tauride fit concevoir les plus grandes espérances du talent de son auteur, enlevé sitôt au théâtre français, où il auroit occupé un rang très-distingué.

« Nous trouvâmes, dit la citoyenne, tant de défauts dans le cinquième acte, à la répétition, que nous prîmes sur nous de demander à l'auteur le changement de la catastrophe et de cent et quelques vers, lui promettant de ne pas nous séparer et d'apprendre tout ce qu'il voudroit faire. Il étoit près d'une heure. Cet acte fut refait en entier, appris, répété, on leva la toile à cinq heures et demie, et la pièce eut le plus grand succès. Cet effort deman-

doit sans doute le zèle , la mémoire et l'intelligence des comédiens de ce tems là ». Qu'ils n'eussent eu ni mémoire , ni zèle , ni intelligence , l'auteur n'auroit pas moins fait cet effort surnaturel ; mais la citoyenne Clairon ne sauroit s'empêcher de faire la part des comédiens la première , de leur donner d'abord une portion du mérite auquel ils n'avoient aucun droit. Je ne doute point que la certitude où étoit Guimond de la Touche , qu'il trouveroit le prix d'un travail aussi étonnant dans le *zèle , la mémoire et l'intelligence* des comédiens , ne fût un puissant aiguillon pour lui. C'est à quoi se borne le concours des acteurs à cette sorte de prodige.

« Mais quel devoit être le mérite d'un homme faisant un plan et deux cents vers nouveaux en deux heures de tems , entouré de vingt personnes écrivant sous sa dictée , et n'ayant alors aucune connoissance du théâtre et du public qui l'alloit juger ! »

Nous vous prions maintenant, citoyenne Hyppolite, de comparer ces miracles du génie à votre art théâtral, de nous dire si, *dans le fond*, la Touche n'étoit *rien* sans la société des comédiens, et si un tel enfantement n'étoit pas plus laborieux que de jouer le rôle d'Iphygénie.

Les deux Electres.

LA citoyenne Hyppolite donne avec raison la préférence à l'Electre de Voltaire ; et c'est sur le rôle d'Electre dans cette tragédie, que portent ses Réflexions et ses savantes leçons : inspirées et dictées par l'enthousiasme que lui donne ce beau rôle, elles n'en sont pas moins d'une profondeur, d'une finesse, d'une vérité bien utiles pour les jeunes actrices. Jamais étude ne lui a été si pénible que celle d'Electre ; mais elle a pour ce rôle une telle prédilection, qu'après s'être plainte des moyens destructifs qu'il

faut employer pour le jouer, elle s'écrie:
*Dans quelque état que ce puisse être ,
 de quel prix peut être la vie , s'il
 faut qu'elle s'écoule sans gloire !* et
 elle est si pénétrée de son sujet, son
 exclamation porte un tel caractère
 de vérité , qu'on se rappelle, malgré
 la disproportion des objets, ce beau
 mouvement d'Achille dans Iphigénie :

Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau ,
 Voudrais - je de la terre inutile fardeau ,
 Trop avare d'un sang reçu d'une déesse ,
 Attendre chez mon père une obscure vieillesse ,
 Et toujours de la gloire évitant le sentier ,
 Ne laisser aucun nom et mourir tout entier ?

DES RÉFLEXIONS

*de M^{lle} C. sur elle-même
et sur l'art dramatique.**

NOTE DE L'ÉDITEUR.

« Pour donner des éclaircissemens sur ces Réflexions, je crois devoir dire mot pour mot ce que M.^{lle} C. me confia avant de m'en faire la lecture.

Vous savez, mon ami, que j'avois dix-huit mille livres de rente lorsque j'ai quitté la comédie. M. l'abbé Terrai vient de m'en ôter quatre. Je suis forcée de renoncer à mes jolis petits soupers et même à ma maison. (Pourquoi donc ? quatre mille francs de moins peuvent exiger des économies ; mais avec quatorze mille liv. de rente,

(*) Il ne s'agit point du tout de l'art dramatique dans ces Réflexions.

on se logeoit fort bien et on soupoit de même).

Le comte de V. . . m'avoit prié de laisser en mourant mon cabinet à l'un de ses neveux ; et vous savez que j'ai toujours fait tout ce qu'il a voulu : *quoiqu'il me doive tout* (la délicatesse d'une héroïne de roman ne devoit pas lui permettre d'imprimer ces paroles en parlant de son bien - aimé), et qu'il jouisse aujourd'hui de plus de cent mille livres de rente , l'idée de lui demander un secours ne m'a pas passé par la tête. Vous me connoissez , ainsi vous le croyez sans peine. J'ai mandé *mon malheur* à mon ami , pour lui prouver la nécessité de retirer ma parole (parce qu'il ne lui restoit plus que quatorze mille livres de rente) et de vendre mon cabinet. (Pourquoi vendre votre cabinet , puisque vous jouissiez de quatorze bonnes mille liv. de rente ? Un savant qui auroit eu ce cabinet et cette rente , se seroit cru bien riche en le gardant). Voici sa réponse :

..... Riche comme je suis , la vente de votre cabinet me *déshonorer*a. (Où l'honneur va-t-il se nicher !) Je vous demande en grace de chercher un autre moyen de vous tirer d'affaire... Je n'ai jamais connu *l'horreur* du désordre que dans ce moment. (La manie de l'hyperbole avoit aussi gagné monsieur le comte ; quelle expression auroit-il employée s'il s'étoit agi d'empêcher la mort de son père ?) J'ai plus de cent mille livres de rente, et je n'ai pas vingt-cinq louis à offrir à mon amie. L'amie répond :

Vous êtes dans une position si fâcheuse , mon pauvre comte , que j'en ai réellement pitié. Je ne vous ai rien demandé ; je n'attends rien de vous ; je trouverai toujours les moyens de vivre *dignement* avec ce que le sort me laissera. Soyez tranquille sur ce point : je vous offre même de vous envoyer cinquante louis , si vous en avez besoin ; je les ai , et si je ne les avois pas , je ferois comme autrefois,

je vendrois ce que j'ai pour vous l'offrir. (Comme il est délicat de mettre le public dans ces sortes de confidences !)

Je n'ai pas besoin de vous dire, continue-t-elle en parlant à son éditeur, que mon ame étoit blessée : vous le voyez bien ; cette petite vengeance soutint mon courage quelques momens ; mais toutes les réflexions que j'étois forcée de faire, me plongèrent bientôt dans une douleur sombre , dont j'avois tout à craindre pour ma vie , et qui me fit un peu murmurer contre la providence. (Quoi ! vous voilà attaquée d'une douleur sombre et mortelle comme une héroïne de Richardson ; vous murmurez contre la providence, parce que le comte de Valbelle vous prie de ne pas vendre votre cabinet, qu'il vous confie son désordre , et que peut-être sa lettre aura rouvert quelque plaie de votre cœur).

Je ne suis point dévote, vous le savez ; mais je n'en respecte pas moins tout ce que je dois respecter. Les

principes que je me suis faits *me rendent scrupuleusement juste* : mon ame tendre me ramène aisément à mes devoirs. J'osai me demander ce que j'avois à prétendre, et de quoi je me plaignois. Cette question fit passer tant d'idées différentes dans ma tête ; elles se succédoient avec tant de rapidité, qu'il me parut impossible d'en retirer aucun fruit. Je jugeai convenable de les écrire : au courant de la plume, je traçai *mes* onze premières questions ou Réflexions, comme il vous plaira les appeler ; et ce n'est qu'après plusieurs années d'intervalle que j'ai complété ce que je vais vous lire (*). Mes différentes études sur moi-même ont réussi ; mon ame a repris son équilibre ; et je n'y trouve plus que la résignation que je dois au grand moteur de tout. Ecoutez donc maintenant ce que je nomme mon *Agenda*. »

(*) On n'annonceroit pas avec plus d'emphase l'Esprit des lois. *La montagne en travail enfante un souris.*

De l'Agenda , et des douze Réflexions de la C.^{nne} Clairon.

CE titre annonce de la philosophie: on a vu dans le préambule de ces Réflexions que la citoyenne Hyppolite, nourrie de la lecture d'Epictète, en nous apprenant qu'elle avoit dix-huit mille livres de rente, déplore *le malheur* d'en avoir perdu quatre mille par une soustraction du gouvernement, et d'être réduite à quatorze; on a vu que dans son désespoir elle veut vendre son cabinet, qu'elle renonce à sa maison et à ses soupers, et que la douleur de n'avoir plus que quatorze mille livres de rente l'agite au point, qu'elle retire la parole qu'elle avoit donnée au comte de Valbelle de laisser en mourant (*) ce cabinet à l'un des neveux de son bien-aimé.

(*) Lorsque le comte vous prioit, citoyenne Hyppolite, d'en garder la jouissance viagère au lieu de le vendre, il ne savoit pas de quoi vous étiez capable en fait de longévité.

Le comte , à qui *elle* *mande son malheur* , déplore aussi celui de ne pouvoir envoyer vingt-cinq louis à son amie , laquelle n'a nullement besoin de secours avec quatorze mille livres de rente : l'héroïne lui en offre cinquante ; et de tout cela , il résulte une *douleur sombre* dont la citoyenne Hyppolite *avoit tout à craindre pour sa vie, et qui la fit un peu murmurer contre la providence*. Voilà bien du *tapage* pour quatre mille francs , lorsqu'il en reste quatorze mille ! Epictète , qui paroît être le directeur de la citoyenne Hyppolite , auroit pris la chose avec plus de résignation.

Elle s'étoit retirée avec dix-huit mille livres de rente , après avoir fait une grande dépense pour le théâtre et tenu une fort bonne maison. Pourquoi ne nous donne-t-elle pas la satisfaction de nous apprendre , comment au milieu des *injustices atroces* dont elle se plaint si amèrement dans ses mémoires , elle avoit opéré pour se

retirer avec un aussi joli revenu.

Citoyenne Hyppolite, n'est-ce pas étrangement abuser de la presse, que de publier de semblables détails ? N'est-ce pas attacher à soi une bien grande importance, que d'entretenir le public de pareilles sornettes ; tandis que vous auriez pu l'éclairer en lui donnant un ouvrage complet sur l'art théâtral.

La citoyenne Hyppolite nous apprend dans sa première Réflexion, que son état habituel est la souffrance : il faut néanmoins qu'elle ait reçu de la nature une excellente constitution, pour être parvenue jusqu'à l'âge de 80 ans, au milieu de tant de douleurs physiques et morales qu'elle nous assure avoir éprouvées : il faut aussi que ses souffrances lui aient laissé de fréquens relâches, puisqu'elle a pu les concilier avec une très-joyeuse vie.

La nécessité de ses études et de ses travaux, la misère qu'elle a souvent éprouvée, les contrariétés, la sensibilité de son âme, un amour vio-

lent et continuellement malheureux par les infidélités ou l'absence ; tout cela n'a pu permettre qu'elle se trouvât dans le petit nombre des êtres privilégiés que l'infortune ou la douleur respectent. (Comme si de tels êtres existoient, comme si tel être qu'on croit très-heureux n'étoit pas un des plus infortunés !)

Depuis le début de la citoyenne Hypolite, on ne l'a jamais vue que dans l'aisance. Il se peut qu'elle ait éprouvé quelque misère dans son enfance ou dans son extrême jeunesse ; mais à cette dernière époque, les compensations avoient tant de charmes, qu'il ne nous est pas possible de la plaindre.

A l'entendre parler de la violence d'un amour continuellement malheureux par des infidélités ou l'absence, ne diroit-on pas qu'il s'agit d'une passion unique qui a fait le tourment de sa vie entière ? Le moyen que les railleurs se taisent sur cette affectation opiniâtre de ne jamais nommer que le

comte de Valbelle , de ne parler que de cette belle flamme qui a consumé le cœur sensible de l'héroïne de ces mémoires ! Savez-vous, citoyenne Hyppolite , ce que produit un pareil excès de réserve ? De vous prêter encore plus d'aventures que vous n'en avez eues , de faire dire aux esprits malins :

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu ,
De grands mots sur le cœur ; qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms , elle a peu de mémoire ;
Mais tout Paris pourrait en retrouver l'histoire.

La deuxième Réflexion de la citoyenne Hyppolite mérite d'être remarquée, en ce qu'elle nous prouve que cette ame si tendre ne croit point à l'amitié ; système incompatible avec la sensibilité extrême, eût-on acquis plusieurs fois la cruelle conviction d'être dupe. On y observera encore que, de son propre aveu, elle met de l'artifice par-tout, dans sa conduite, dans ses liaisons, dans ses manières ; elle calcule, elle combine tout.

« Autant qu'il me sera possible, dit-elle, *je dois dérober à toutes* les personnes que je vois, la connoissance de mes infirmités et sur-tout de mes chagrins. (Il falloit donc pour votre bonheur ou pour l'exécution de votre plan, qu'on ne vous crût pas susceptible de maux physiques et sur-tout moraux, comme les autres individus de l'espèce humaine !) Tout est égal aux indifférens ; les sots font des commentaires ; les méchans triomphent. (Que vous importe ? Avec toute votre philosophie, vous en étiez encore là ?) L'amitié s'afflige ; *eh, chez ces derniers même, l'ennui, le dégoût, suivent de près la compassion.* Je n'ai presque jamais retiré de mes plaintes que des avis inutiles ou des convictions déchirantes. »

Il faut donc tâcher d'acquérir assez de grandeur, de courage, pour suffire seule à mes peines (vous n'aviez pas, je pense, de grands efforts à faire ; mais ne preniez-vous point pour de la

grandeur et du courage ce qui n'étoit que le produit de la vanité et de l'égoïsme ?) et pour ne montrer chez les autres et chez moi que les agrémens qui peuvent me faire desirer. »

Voilà, sans contredit, un plan bien artificieux !

Un être (et sur-tout une femme) qui cherche à s'isoler en soi , à se suffire à lui-même , qui se détermine à supporter le vide absolu du cœur , image affreuse du néant , qui renonce à l'amitié , puisqu'il ne lui reste plus aucune sorte de confiance en qui que ce soit , et que la confiance en est la base , qui peut se passer d'y croire , dont le cœur n'en éprouve plus le besoin ; car , s'il l'éprouvoit , il en embrasseroit même le fantôme avec avidité , par la raison qu'il faut un aliment à un cœur sensible ; un être qui n'aime pas mieux courir le risque de pardonner à des ingrats , que de renoncer à l'espoir d'attacher son cœur à celui d'un autre , qui , par sys-

tême , ne veut plus avoir que des connoissances dont il ne conserve les attentions qu'à force d'art (*) ; un tel être a certainement le cœur sec , aride , peu capable de sentiment. On peut être très-sensible , il est vrai , et renoncer ou se persuader qu'on renonce à l'amitié , parce qu'on en aura reçu quelque outrage ; mais alors on repousse les connoissances au lieu de les amorcer par des artifices : on vit seul , en conservant dans un cœur ulcéré une sensibilité profonde : on est devenu misantrope.

Le dépit d'avoir éprouvé quelques abandons , a pu réduire la citoyenne Hyppolite à ces combinaisons glaciales ; mais si son cœur eût été aussi aimant , aussi tendre , aussi inflammable , qu'elle a soin de nous l'assurer dans presque tous les articles de ses mémoires , l'abandon de quelques

(*) Je suis persuadé que notre bonne Dumesnil auroit mieux aimé la mort qu'une pareille existence.

connoissances au moins indifférentes, si elles ne sont pas importunes , n'auroit eu aucune influence sur le besoin d'aimer , de former de ces liaisons intimes qui consolent de la vie , de l'inconstance , de la fausseté et de la perversité des hommes.

Au surplus , citoyenne Hyppolite , si vous aviez suivi le plan de ne montrer chez les autres et chez vous , que *les agrémens qui pouvoient vous faire desirer*, vous n'auriez peut-être pas eu à craindre , en vous permettant moins de réserve , l'indifférence des uns , les commentaires des autres , la noirceur des méchans et les dégoûts *de l'amitié*. Mais plusieurs personnes qui vous ont fréquentée , vous reprochent d'étouffer vous-même tant de qualités aimables dont vous êtes douée. Elles disent que vous avez dans le ton , dans le geste , dans le maintien , dans la manière d'articuler , dans toute l'habitude du corps , une morgue qu'il est impossible de supporter long-tems , et qui repousse

cette familiarité douce et honnête , sans laquelle l'union sociale n'a plus de lien ni de charme. Je connois des hommes et des femmes qui vous seroient restés fidèlement attachés , si vous ne les aviez pas , disent-ils , dégoûtés , ennuyés , fatigués , excédés par cette morgue , d'autant plus incorrigible , selon eux , que vous avez réussi , à force de travail , à vous en faire une sorte d'attribut naturel.

— La quatrième Réflexion ne nous paroîtroit pas mériter plus d'attention que la troisième, si l'on n'y retrouvoit la citoyenne Hyppolite Clairon parlant sans cesse de *la fierté de son ame*, qu'elle confond presque toujours avec la vanité. Nous tromperions-nous de croire que les trois quarts du tems qu'elle a employé à l'étude de la philosophie sont à pure perte : la lecture de ses mémoires ne nous en laisse du moins apercevoir que la prétention : elle y est encore bien femme , et ce mérite là vaudroit mieux que de

la philosophie , si l'auteur n'avoit que vingt ans.

De la cinquième Réflexion.

« VICTIME de la calomnie la plus injuste et la plus atroce, je serois excusable de croire avec légèreté. Tout ce que j'ai souffert doit être ma règle pour juger les autres, et quand mes yeux me convaincront que ce qu'on dit de tel ou tel est vrai, il faut descendre dans mon cœur pour excuser ce qui n'est que foiblesse, et m'interdire de prononcer sur quoi que ce puisse être. »

Il n'est pas possible de pousser plus loin le scrupule et l'austérité en fait de jugemens. On verra dans l'anecdote du siège de Calais, comment la citoyenne Clairon a mis en pratique cette morale aussi touchante que sévère, dont les expressions pourroient servir de précepte dans un traité sur la charité chrétienne.

De la sixième Réflexion.

« QUELQUE *médiocre* que soit ma fortune, il faut, pour m'en contenter, me rappeler d'où je suis partie, *oser* m'avouer à moi-même que des talens utiles seulement à des plaisirs momentanés, sont assez payés par une aisance *honnête* ; rendre grace au sort de n'avoir fait nulle démarche honteuse pour l'accroître ; borner mes desirs et *mes besoins* à ce que je puis sans le secours de personne, et de tourner mes regrets sur le peu de possibilité d'être utile aux malheureux. »

Cette Réflexion seroit vraiment philosophique dans la bouche d'un personnage considérable ou d'un homme fort riche déchu de son ancienne splendeur. Sa résignation sur la médiocrité de sa fortune seroit touchante : mais dans votre bouche, citoyenne Hyppolite, il n'en est pas de même. Prenez garde sur-tout que quelques censeurs

ne soient infiniment choqués de ces expressions : *quelque médiocre* que soit ma fortune , *il faut pour m'en contenter* , etc. Ils vous diront , qu'après avoir passé vingt ans dans l'abondance , dans le luxe , c'étoit une très-grande fortune de vous retirer avec près de vingt mille livres de rente et un beau mobilier , pour avoir récité des vers alexandrins ; que cet état devoit vous paroître un état d'opulence et non d'honnête médiocrité , en le comparant aux moyens avec lesquels vous étiez née , à la détresse qu'éprouva si souvent Corneille lui-même , à l'indigence de plusieurs gens de lettres du premier mérite et de tant d'artistes célèbres , et à la retraite de six cents francs de pension accordée à un vieux militaire criblé de coups , après trente ans de service. Jugez maintenant du mérite que le lecteur peut attacher à l'effort philosophique par lequel vous êtes parvenue à vous *contenter* de près de vingt mille livres

de rente , et à prendre courageusement votre parti sur l'impossibilité d'avoir le train d'une princesse ou d'une fermière-générale. Et voilà ce que vous avez cru devoir faire imprimer pour l'instruction publique !

*De la septième et de la neuvième
Réflexion.*

D'APRÈS le prix que vous paroissez attacher à votre *Agenda* dans le préambule de vos *Réflexions*, et l'appareil dont vous et votre éditeur l'avez environné avant d'en orner vos mémoires, nous nous attendions, citoyenne Hypolite, à lire un petit chef-d'œuvre de morale en abrégé. Le lecteur vient de voir à quoi se réduisent nos espérances jusqu'à présent. La septième Réflexion sur votre amour pour la bienfaisance et sur l'ingratitude dont il a été payé, et la neuvième depuis ces mots : *Je voudrais combler tout le monde de bien, et n'en recevoir jamais*

de personne ; est-ce grandeur d'ame, ou , sans m'en douter, excès d'orgueil ? ces deux Réflexions ne remplissent pas davantage notre espoir, et sont , comme les autres, sans aucun intérêt général. Qu'importe, je vous prie, au public, citoyenne, que vous veuillez faire du bien à tout le monde et n'en recevoir de personne ; que vous soyiez en peine de découvrir si c'est grandeur d'ame ou excès d'orgueil ; qu'il vous prenne quelquefois des mouvemens de hauteur dont vous n'êtes pas la maîtresse ; que vous les entreteniez avec trop de complaisance pour vos idées ; qu'on ait oublié vos services , et qu'on s'en soit fait des armes pour vous nuire et pour dégrader votre cœur ; que vous ayiez voulu quelque tems renoncer à faire du bien, etc. ? Ces observations seroient à peine supportables dans la bouche d'une grande reine, assez bonne pour rendre compte de son moral, et très-intéressante par cette action même ;

mais que vous vous croyiez obligée d'instruire vos contemporains et la postérité de ces menus détails, qui vous sont exclusivement personnels ; c'est peut-être avoir, pardonnez ma franchise, une opinion bien démesurée de l'importance du rôle que vous jouez sur la terre. Je ne doute pas que vous ne vous soyiez modestement justifiée à vos propres yeux, en vous rappelant que Montagne parle aussi beaucoup de lui-même dans ses Essais : mais vous me permettrez de vous faire observer que, tout en parlant de lui, ce philosophe a trouvé le secret de nous instruire, et de moraliser pour tout le monde ; au lieu que la citoyenne Hyppolite, en parlant toujours d'elle, n'a qu'elle pour objet, et qu'elle est le principe et la fin de toute philosophie. On diroit, en la lisant, que la morale n'a été donnée aux hommes que pour le bonheur et la gloire de la citoyenne Clairon.

Cette septième et neuvième Réflexion

ne sont pas néanmoins sans une sorte d'utilité : elles nous apprennent qu'il a existé parmi les actrices de la comédie française une héroïne , dont l'ame étoit un composé de celles de Socrate , de Platon et des plus grands philosophes qui aient jamais illustré leurs siècles ; que cette femme prodigieuse s'est dérobée plus de soixante ans à notre admiration , et que tant de perfections nous seroient encore inconnues , si elle n'avoit pris le parti de les divulguer elle-même dans *des mémoires*, sur le bord de sa tombe , pour l'honneur de l'espèce humaine.

La beauté de la huitième Réflexion fait encore ressortir davantage ce qu'il peut y avoir d'emphatique et de ridicule dans la septième et la neuvième. La citoyenne Hyppolite y témoigne son aversion pour ce système affreux et désespérant qui veut isoler l'homme de la divinité , qui l'abandonne à ses forces , qui lui ôte tout espoir , qui le livre à l'état d'incertitude , d'igno-

rance et de misère , qui arrache au malheureux cette consolation si tendre, si douce, qu'un être tout-puissant veille sur lui, s'intéresse à son existence et réparera ses infortunes. On ne peut sans doute fonder que sur un tel appui des espérances dignes d'un si grand protecteur. La citoyenne Hyppolite est, à cet égard, peut-être sans s'en douter, de l'avis du philosophe le plus consolant, du divin Boëce, si cher à toutes les ames sensibles :

Tu requies tranquilla piis , te cernere finis ,
Principium , vector , dux , semita , terminus idem.

Peut-être cette belle *Réflexion* de la citoyenne Hyppolite auroit-elle eu un mérite de plus, si elle avoit été capable de la faire dans ses beaux jours; mais l'Être des êtres , si justement appelé le *bon Dieu*, est le seul maître avec lequel on soit toujours à tems de venir à résipiscence.

De la dixième Réflexion.

« A v o n s - nous le droit d'exiger , dit la citoyenne Hyppolite , que les hommes soient aussi attentifs , aussi tendres , aussi *constans* que nous ? Tout ce qui se présente à mon imagination m'en démontre l'impossibilité. »

Après une aussi longue expérience , cette matière promettoit beaucoup sous la plume de la citoyenne : le sujet étoit de son ressort. On en est d'autant plus étonné de ne trouver dans cette dixième *Réflexion* , que des lieux communs.

Nous croyons la citoyenne dans l'erreur de penser que c'est la douce prévention et la fausseté de ceux qui cherchent à plaire à une femme , la délicatesse de ses amis , l'aveuglement de sa vanité , qui l'empêchent d'apercevoir chaque jour le ravage que chaque jour amène : il nous semble qu'on doit attribuer la lenteur de cette dé-

couverte dans une femme, à ce qu'elle n'est jamais plus âgée devant son miroir que de vingt-quatre heures. Voilà pourquoi tant de vieilles folles qui se croient encore de petits prodiges d'amabilité !

De la onzième Réflexion.

Nous sommes forcés de convenir que cette Réflexion onzième n'est que le fastidieux assemblage de tout ce que la citoyenne Clairon a disséminé dans ses mémoires pour la confection de son apothéose : toujours les plus grandes vertus réunies au plus grand talent. La citoyenne a même beaucoup de prétentions à la chasteté. Nous sommes bien disposés à croire, puisqu'elle le desire, qu'elle n'a jamais cédé à l'or, et que l'anecdote *du pâtre de Louis*, si répandue dans la capitale, est une fable ; mais il nous reste le *droit* de lui demander, si c'est avec sa part entière à la comédie, qu'elle a

pu subvenir à de si grosses dépenses , et se retirer avec dix-huit mille livres de rente. Nous croirons même sur sa parole qu'elle n'a jamais cédé au tempérament, en nous réservant d'observer qu'elle a donc été horriblement calomniée , et qu'elle avoit la physionomie bien trompeuse. Nous tâcherons encore de nous persuader que toutes ses défaites ont été annoblies par les passions les plus héroïques , par l'amour le plus tendre , le plus pur , le plus délicat , le plus dramatique : mais quelque foi que nous ayons en vos paroles, citoyenne Hyppolite, comment nous persuaderons-nous qu'on n'a jamais pu vous imputer avec justice le moindre grief social , que jamais vous n'avez cessé de rendre service à tous vos camarades , qu'ils vous ont toujours connue de l'humeur la plus égale et la plus douce , pour une personne qui n'aimoit que la paix , et qui avoit en horreur l'esprit d'intrigue , de cabale , de jalousie. Quand ces éloges

vous sont échappés , n'auriez-vous pas voulu peindre notre bonne Dumesnil , adorée effectivement de tous ses camarades ; tandis qu'ils vous accusoient avec presque tous les gens de lettres , d'avoir mis pendant trente ans le trouble à la comédie française , d'être entrée dans toutes les tracasseries , de les avoir presque toutes suscitées , d'avoir abusé de la reconnoissance de plusieurs grands pour commettre des injustices et des vexations ? Aussi nous souvenons-nous parfaitement que malgré votre esprit , votre figure , vos grâces , vos talens , vous n'étiez point aimée ; et voilà qu'il faut que nous croyions tout-à-coup , nous qui avons été témoins de toutes ces plaintes , que vous étiez le modèle des perfections sociales. Quelque respect , citoyenne , que nous ayons pour votre célébrité , pour votre mérite , il ne nous est pas possible d'*obtempérer* , comme disoient *Messieurs*.

Peut-être trouvera-t-on que les pages

164 et 165, contenant votre Réflexion onzième, depuis ces mots : *retirée du théâtre*, jusqu'à ceux-ci, à *peu de chose près il ne me reste plus que moi, et comme la Médée de Corneille*, j'oserai dire, *c'est assez*; que ces deux pages, dis-je, franchissent toutes les bornes de l'amour-propre, en ce que depuis qu'il y a des presses, personne n'a jamais osé se caresser avec tant de sang-froid : mais, à ces petites taches près, la partie de l'invention, lorsqu'il s'agit de vous, citoyenne, n'est point du tout sans mérite. Le paragraphe qui finit par ces mots : *je m'y tiendrai*, renferme des résolutions dignes du seul Socrate; les autres philosophes n'y feroient œuvre : mais les railleurs ne laissent pas de demander quel intérêt le public peut prendre au caquetage d'une femme qui prétend lui faire oublier ses anciennes espiégleries, pour ne l'occuper que de ses perfections. Ils s'écrient tous :

César n'a point de place où sa cendre repose ;
Et la pauvre Clairon veut être quelque chose.

*De l'histoire de la vie de la
citoyenne Hyppolite.*

APRÈS ces Réflexions annoncées avec tant de faste , la citoyenne Clairon nous donne un très - léger précis de l'histoire de ses premières années , sur lesquelles elle passe rapidement. Il ne lui échappe pas un mot dans ce précis, qui ne soit à son avantage. Sa jeunesse est irréprochable : les fautes mêmes qu'elle a commises pendant cette saison orageuse sont de telle nature, qu'elles peuvent servir de titres à sa gloire et à la pureté de sa réputation. C'est le contraire des confessions de J. Jacques : ah ! si la maladie de ce philosophe avoit pu prendre à notre héroïne , le libraire Buisson s'en seroit bien mieux trouvé.

La providence, dit-elle, m'a déposée dans le sein d'une bourgeoise libre, faible et bornée. (Nous sommes étonnés que l'auteur n'ait pas écrit ce début en vers alexandrins.) Sa naissance est un

évènement trop célèbre , une époque trop *marquante* , et elle est même si fort au-dessus du vulgaire , qu'elle ne sauroit se permettre de dire comme tout le monde : *je suis née d'une pauvre bourgeoise* , etc. Il me semble entendre cet avocat plaidant pour la succession d'un porteur d'eau , *qui venoit de rendre à la terre sa dépouille mortelle*. Ne pourroit-on pas attribuer cette aversion de la citoyenne pour le naturel , à ce qu'elle est née à sept mois ?

On ne sauroit être d'un autre avis que la citoyenne Hyppolite sur *l'histoire de Frétillon*. Ce libelle dégoûtant est peut-être l'origine de ses fureurs contre les gens de lettres. Nous ne croyons donc pas à cette rapsodie ; mais nous ne croyons pas non plus que la citoyenne Hyppolite eût osé publier ses mémoires il y a vingt ans , et peut-être a-t-elle imprudemment fait de ne pas en laisser écouler encore une dizaine : du train dont elle y va ,

ce n'étoit pas trop présumer de sa destinée ; il me semble qu'elle pouvoit sans indiscretion , compter sur la patience des trois parques pour une couple de lustres. Elle eût donné le tems à presque tous les témoins de se glisser dans l'éternité , et elle seroit restée seule , distribuant fièrement son panégyrique aux amateurs , sur les débris des dépouilles mortelles de ses antiques contemporains.

Mais avec son écrit , si son mal m'allait prendre !

L'enfance de la citoyenne Hyppolite est , à-peu-près , celle de *Cendrillon* : mais elle y développe déjà un grand caractère , une fermeté héroïque , et l'impulsion du génie qui l'appelle au théâtre : elle donne des preuves de la plus étonnante mémoire , et débute avec succès à la comédie italienne à l'âge de douze ans. Peu de tems après , elle s'engage dans la troupe de Rouen et part pour cette ville. *Jusque-là ,*

elle n'a *sûrement rien à se reprocher*. C'est elle qui en fait la remarque ; et nous le croyons fermement, malgré les contes diffamatoires de l'auteur de *Frétillon*, et quoiqu'elle fût déjà assez de sensation pour devenir incessamment l'objet d'un libelle érotique. Arrivée à Rouen, la citoyenne plut beaucoup ; c'est ce qu'il est très-facile de croire. Elle y est protégée par des dames : elle ne nomme point de protecteurs ; il est cependant certain qu'elle en avoit. *Ma mère*, dit-elle, *substitua des plaisirs à sa rigidité : on en parloit ; elle s'en moqua*. Vous auriez bien pu vous dispenser, citoyenne Hypolite, de faire ainsi les honneurs de madame votre mère, de lui donner cette petite marque d'attention. Il valoit mieux, pour l'intérêt du roman et pour votre propre gloire, la laisser mourir en odeur de sainteté. *On pût, on dût croire*, continue-t-elle, *que j'avois ma part au gâteau*. (*) C'est

(*) Elle auroit tout aussi bien fait de s'expli-

l'expression du genre ; mais ce n'auroit pas dû être celle de la reine de Carthage.

Un jeune homme plus assidu que les autres , et *qui ne lui déplaisoit pas*, passoit pour être son amant. La citoyenne convient *qu'elle ignore ce qui l'empêcha de l'être*, et *qu'il ne tint*

quer en argot ; car , à cette époque , les comédiens en avoient encore un comme les voleurs. J'avois appris , en fréquentant par-tout avec beaucoup d'assiduité la comédie , quelques mots de ce jargon. Pour demander : combien paye-t-on pour entrer à la comédie , on disoit : *combien rafle-t-on de logagne pour allumer la boulevétade* ? La troupe s'appeloit *la banque*. Pour demander : celui qui est à côté de vous est-il un comédien ? on faisoit ainsi la question : *Le gonze qui est à votre ordre , est-il de la banque* ? Si l'interrogé vouloit répondre négativement , il disoit : *Non , il est lof comme le roboin* ; ce qui signifioit , *il est profane comme le diable*. Cette dialecte , si je puis m'exprimer ainsi , étoit très-abondante ; elle comprenoit à-peu-près tout ce qui peut se dire en français. Préville la jargonnoit encore à merveille.

qu'à lui de faire d'elle tout ce qu'il auroit voulu : mais l'heure du destin n'avoit pas sonné, et la petite citoyenne part pour le Hâvre avec sa fleur. Avant son départ, un pauvre diable assez plaisant, faisant des vers et cherchant par-tout à souper, obtint de ces dames de venir les amuser quelque-fois. Ne diriez-vous pas qu'il s'agit ici de quelques femmes de qualité qui veulent rire aux dépens d'un misérable chansonnier, et qui ont l'extrême bonté de lui donner à souper ? Point du tout : il est question de trois ou quatre pauvres diablesses en chambre garnie, qui font ordinaire ensemble, et qui courent le monde, récitant des vers et se procurant quelque casuel pour avoir elles-mêmes de quoi manger. Le chansonnier devient amoureux de la citoyenne Clairon, et au lieu de s'amuser à composer des madrigaux, il gagne une vieille servante qui le fait pénétrer dans la chambre de la citoyenne, au moment où excédée de chaud, elle

étoit encore au lit, couverte seulement de ses cheveux, de sa chemise et de sa pudeur. Il veut la violer; mais moins impétueux et moins robuste que l'aumônier de la pucelle, il manque son coup. La victime se dérobe à la lubricité de Gaillard (c'étoit le nom du chansonnier); la citoyenne jette les hauts cris, mon vilain est éconduit à coups de manches de tous les balais de la maison, comme notre aumônier lorsqu'il vient de violer Agnès; et dans le premier accès de son délire, dans la rage d'avoir laissé échapper sa proie, il compose et publie l'abominable histoire de *Frétillon*, dont la citoyenne Hyppolite n'ose encore en écrivant prononcer le nom.

Elle étoit au Havre, lorsque l'ouvrage fut mis en lumière. Les magistrats ne prirent pas la chose aussi sérieusement qu'elle l'avoit espéré, et ce qui la touche le plus, ils parurent sur-tout insensibles à *ce que la pudeur n'osoit avouer la lecture du pam-*

phlet (c'est un des principaux motifs de l'amertume de la citoyenne Clairon), et à ce que l'auteur s'étoit impunément nommé. Cette espèce de déni de la protection publique refusée à une vierge , inspire à la citoyenne une vigoureuse sortie contre la justice et ses formalités.

Après la distribution du fatal libelle, la citoyenne Hyppolite ne revient à Rouen qu'en tremblant.

« J'imaginois, dit-elle, qu'on m'alloit fermer toutes les portes, je n'osois lever les yeux sur personne, et je ne reparus sur le théâtre qu'en frémissant; mais j'y retrouvai le même public et les mêmes amis. Cette dame respectable qui m'aimoit tant, m'ouvrit les yeux sur la cause de mon malheur. *Je vis que je le devois tout entier à l'inconduite de ma mère, et cette lumière me la fit prendre en une si grande aversion, il m'en a tant coûté pour rester avec elle jusqu'au dernier soupir, j'ai si bien surmonté l'impé-*

tuosité de mon caractère , que je puis peut-être tirer quelque vanité de mes efforts , du silence que j'ai gardé et du bonheur dont elle a constamment joui.

Fi ! fi ! citoyenne Clairon , au lieu de couvrir la nudité de votre mère , vous aimez mieux publier son déshonneur que de laisser échapper cette étrange occasion de vous louer , de faire valoir pour votre panégyrique jusqu'à l'*aversion* que vous aviez pour elle. Il n'y a peut-être que vous dans l'univers capable de ces tours de force. Ah ! si elle vivoit , cette mère que vous diffamez avec tant d'orgueil , je ne doute pas qu'elle ne nous fournît des matériaux très-précieux pour sa défense. Le joli pôt aux roses qu'elle nous découvriroit ! Ce qu'il y a de rare , c'est que vous vous faites un mérite d'avoir *gardé le silence* sur les désordres de celle qui vous a portée dans ses flancs , pour leur donner aujourd'hui beaucoup plus de publicité par la voie de

la presse. C'est précisément être discrète comme un coup de canon. Seriez-vous encore capable d'exiger que nous missions ce traité au nombre de vos perfections ? Il est abominable, auguste Hyppolite, ce traité là ! Jamais vous n'avez joué sur le théâtre, où vous déclamiez tous les jours des vers en l'honneur de la piété filiale, un rôle plus révoltant. La nature en frémit. Seroit-ce une jouissance pour vous ?

A la même époque, cette mère dont sa fille vient de consacrer la honte, veut marier la citoyenne Hyppolite à un comédien qu'elle détestoit : *elle met le pistolet à la main* pour l'y forcer. Une telle violence fit sentir à la citoyenne qu'elle avoit besoin d'un protecteur, qui sans armer les lois, pût contenir ses entours et la défendre.

« *Conduite, dit-elle, par le seul désespoir, sans idée d'aucun vil intérêt, sans amour, sans desirs, je fus m'offrir et me livrer moi-même, sous*

la condition qu'on me sauveroit du mariage, et de la mort dont j'étois également menacée. Ce moment, qui ne présente au premier aspect que l'idée du libertinage, est peut-être le *plus noble*, le *plus intéressant*, le plus frappant de ma vie ». (Que n'avez-vous dit tout d'un coup qu'il étoit le plus chaste ?) Quoi ! vous veniez de prendre votre mère *en horreur* à cause de son inconduite, vous aviez la pudeur en grande recommandation, vous étiez vierge, et vous ne trouvez rien de *plus noble*, de *plus intéressant* que de vous aller prostituer ; et parce que c'est vous qui êtes la prostituée, il faut que nous regardions cette sale aventure comme un des traits de votre vie qui vous fait le plus d'honneur ? On n'a jamais rien lu de plus extravagant. Ces mémoires ne seroient-ils pas un essai que vous auriez voulu faire sur la crédulité humaine ? *Et ce moment est un de ceux que vous vous rappelez avec le plus de plaisir, et dont*

vous entretenez le plus volontiers vos amis ? L'allure philosophique que vous donnez sans vergogne à cette frédaine , ne sied-elle pas bien à une femme qui aspire à la considération ? Il faut qu'ils aient des estomacs robustes , vos amis, pour entendre ces vilainies -là de la bouche d'une fille de quatre-vingts ans.

Comment penser ensuite que vous eussiez pris effrontement un semblable parti , si c'eût été là votre début ? Comment ne pas croire , d'après une telle audace , que la calomnieuse histoire de Frétillon n'étoit pas au moins fondée sur quelque peccadille ? Quelque cinique que fût l'auteur , est-il vraisemblable qu'il eût été choisir pour l'héroïne d'un libelle licencieux , une jeune fille , modèle de pureté ? *Cette belle action* , que vous avez la maladresse de publier ou plutôt que vous ne vous permettez d'écrire que parce que vous comptez sur l'ascendant de votre ton auguste et prétendu philosophique , doit sans doute justifier le

penchant qu'on pourroit avoir à ne pas rejeter dans son intégrité l'histoire de la célèbre Frétillon. On peut au moins soupçonner sans être téméraire, qu'il existe, à cet égard, quelque tradition peu glorieuse dont vous craignez la découverte, puisque vous jetez un voile si épais sur votre premier exploit.

« Quoique j'eusse alors plus de dix-sept ans, que les livres et les confidences m'eussent appris beaucoup de choses (après votre leçon expérimentale, vous n'aviez plus besoin d'avoir recours aux souvenirs des livres et des confidences), *le calme de mes sens* me défendit des sollicitations de mes soupirans. Cela étoit d'autant plus beau, que la citoyenne étoit exposée à plus de dangers au milieu d'une des plus fortes garnisons de France, entourée de la plus brillante jeunesse, et après avoir *tâté du gâteau*, pour me servir de ses expressions ; *credat judeus Appella !*

Il faut donc croire que vous êtes

partie pure de Rouen pour le Hâvre, que vous êtes revenue pure à Rouen, où vous vous êtes conservée pure, que de là vous êtes partie pour Lille, où vous n'avez d'autre reproche à vous faire, que d'être allée vous prostituer de la manière *la plus noble, la plus intéressante* et la plus glorieuse; qu'à Gand, où vous allez au sortir de Lille, votre conduite n'a d'autre rapport à la galanterie, que celui d'avoir refusé *la fortune immense que vous proposa milord Ma. . . .* que vous repoussâtes patriotiquement, parce que *les Anglais étoient ennemis des Français*; que malgré vos surveillans, vous vous échappez de Gand intacte, pour vous rendre à Dunkerque, et que de cette ville, un ordre du roi vous rappelle à Paris, où vous arrivez presque aussi vierge que vous en étiez partie. Voyez quelle contention d'esprit ! voyez comme il faut donner la torture à toutes les probabilités, comme vous êtes souvent obligée d'être en contra-

diction avec vous-même , sans pouvoir jamais parvenir à la moindre vraisemblance. Vous n'aviez qu'un parti à prendre , celui de jouer franchement et loyalement dans vos mémoires le rôle d'une femme galante revenue de ses erreurs, et dont la vie est une leçon pour les jeunes filles de son ordre ; personne ne pouvoit jeter plus de décence et d'agrémens que vous sur ce petit ouvrage , si vous aviez voulu vous dépouiller de votre morgue théâtrale. Vous avez mieux aimé vous obstiner à ne nommer qu'un de vos vainqueurs, dont vous ne parlez encore que par vanité , et dont vous n'auriez pas fait mention , si de toutes vos intrigues ce n'eût pas été celle qui prêtoit le plus au tableau d'une flamme romanesque et héroïque. Vous avez mieux aimé jouer le personnage le plus ridicule pour la fameuse Clairon, celui de prude. Ninon n'auroit pas fait cette faute ; elle auroit profité sans doute , comme actrice , d'une célébrité

telle que la vôtre, mais elle n'auroit pas perdu son tems à faire les plus grands et *les plus vains* efforts pour aspirer à la considération d'une honnête femme : elle n'auroit pas tourmenté son imagination et la langue française, pour se louer perpétuellement en tous les sens les plus contraires : mais Ninon n'avoit pas votre vanité, et sa philosophie étoit dans le cœur, au lieu que la vôtre n'est que dans l'esprit.

La citoyenne Hyppolite débute à l'opéra : elle vit qu'il falloit si peu de talent à ce spectacle pour paroître en avoir beaucoup ; elle trouva si peu de mérite à ne suivre que les modulations du musicien, le ton des coulisses lui déplut si fort, la médiocrité des appointemens rendoit la nécessité de s'avilir si absolue, qu'au bout de quatre mois elle fait signifier son congé.

Nous remarquerons ici qu'il faut au contraire beaucoup de talent pour

trouver, comme notre charmante Arnoult et Saint-Huberty, le secret de déclamer, de jouer un rôle, et de lui donner l'expression convenable sans pouvoir sortir du cercle de la modulation prescrite par le musicien. C'est assurément une très-grande difficulté vaincue.

A la sortie de l'opéra, la citoyenne obtient un ordre de début à la comédie française, où, malgré la résistance des comédiens, elle débute par le rôle de Phèdre. Elle a soin d'observer, pour donner plus d'éclat à son succès, que c'étoit un des rôles *triomphans* de M.^{lle} Dumesnil; mais elle n'a garde de dire que cette actrice l'éclaira très-assidument de ses conseils. Quoi qu'il en soit, la citoyenne joua le rôle avec beaucoup de succès.

« Je me suis permis, continue-t-elle, de rendre compte de mes pénibles recherches; on les trouvera *détaillées* dans les Réflexions que j'ai faites sur l'art dramatique (lisez théâtral). Il ne

me reste plus qu'à *justifier ma retraite*. Je vais donc rendre compte des *iniquités* qui m'en ont fait un devoir. Christine de Suède abdiquant, ne se seroit pas exprimée avec plus de pompe.

Naturellement et malheureusement violente et fière, j'ai souvent manifesté mon impatience sur les cabales, les tracasseries, les injustices, dont l'envie et la jalousie m'accabloient sans relâche. (C'est précisément ce que faisoient aussi vos camarades : *ils manifestoient toute l'année leur impatience sur les cabales, les tracasseries, les injustices, dont l'envie, la jalousie et vos hauteurs les tourmentoient sans cesse. Tel étoit l'état du procès*).

J'ose affirmer qu'aucune parole malhonnête, aucun reproche embarrassant, aucune réclamation de justice auprès de nos supérieurs, aucune rancune envers eux n'a pu m'aliéner le cœur d'un seul de mes camarades. Il

n'en étoit pas un que je n'eusse obligé plus ou moins. Il n'en étoit *pas un* qui plus ou moins ne m'eût *manqué*. (C'est une chose sans exemple que tous les individus d'une société se liguent pour vexer une si bonne camarade, une femme irréprochable, une bienfaitrice si douce et si digne de toute leur tendresse !) Plus j'acquérois de célébrité, plus je faisais d'efforts pour bonifier les recettes ; plus j'obtenois de graces, et pour la comédie, et pour ses individus, et plus on cherchoit à me donner des dégoûts. J'en vais citer deux exemples qui prouveront pour tout le reste. Voilà encore un phénomène inexplicable ; car il falloit que vingt-quatre ou vingt-six camarades fussent tous de grands monstres, pour conspirer contre la vertu, la bienfaisance et la bonté même.

*Première cause de la retraite
de la citoyenne Hyppolite.*

LES comédiens ne recevoient point

leurs pensions. Les semainiers en sollicitoient en vain le paiement auprès de M. de Boulogne, contrôleur-général. La citoyenne Clairon est nommée pour la nouvelle députation qu'on résolut de faire à cet égard. Elle se présente à l'audience de M. de Boulogne avec sept de ses camarades, parmi lesquels il y avoit deux autres femmes. Le contrôleur aperçoit M.^{lle} Clairon : il écarte la foule qui l'environnoit ; il vole à elle ; il lui demande ce qui l'amène ; elle répond, avec beaucoup de dignité : le désespoir, Monseigneur, où nous réduisent nos besoins et vos refus. Vous serez payés demain, repliqua le visir des finances. Cette réception distinguée, cette grace accordée sur-le-champ, mirent toute la députation en rumeur. Préville, *bouffi de colère*, à ce que prétend la citoyenne Hyppolite, essayoit de persuader à ses camarades que le contrôleur leur avoit manqué, et dans ses refus faits à la comédie, et dans la grace particulière accordée à

la seule demoiselle Clairon. Il protesta qu'il ne s'aviliroit point jusqu'à accepter cet argent. Les comédiens furent payés le lendemain; Préville ne fut pas le dernier à recevoir sa part. *Et d'une,* s'écrie la citoyenne Hyppolite, qui descend de dessus son trépied, *passons à l'autre.*

Préville avoit sans doute raison de trouver très-mauvais que le Boulogne eût l'air d'accorder à votre seule représentation le paiement des pensions de ses camarades. C'étoit à-la-fois une grossièreté et une injustice, et Préville qui étoit un sujet tout autrement prodigieux que vous, citoyenne Hyppolite, pouvoit se flatter d'avoir au moins autant de prépondérance : mais il avoit trop d'esprit pour être bouffi de colère; il ne pouvoit *écumer de rage*, comme vous le dites : il savoit à merveilles que le visir sembloit ne se rendre qu'à vos sollicitations, par galanterie, *parce que vous étiez à la mode*, peut-être dans l'espoir de mé-

riter de la reconnoissance, et nullement par la haute considération qu'il avoit pour la personne d'Hyppolite de la Tude-Clairon. La préférence qu'il vous donnoit étoit presque insultante pour vous. Vous étiez déjà philosophe, et ces sortes de succès vous montoient au cerveau? C'étoit s'enivrer avec de la piquette.

*Seconde cause de la retraite de
la citoyenne Hyppolite.*

« M. de la Mothe (non pas avocat, mais *de l'ordre des avocats*), que je n'avois jamais vu, vint me prier de lui rendre un service. Entre autres choses, nous parlâmes de l'excommunication (dont tous les comédiens, excepté vous, avoient pris le sage parti de rire.) Je vis aisément qu'il n'avoit pas ce qu'il falloit pour en faire relever ; mais il parloit en homme instruit, et je voulois essayer, par une légère tentative, d'apercevoir ce que je pouvois entre-

prendre un jour. (La citoyenne avoit toujours eu fort à cœur de pouvoir faire ses pâques à la paroisse , sans cesser d'être comédienne.) Il m'offrit ses services , je les acceptai ; mais au lieu de *s'instruire avec moi* , de me consulter *sur la forme* , l'étendue et la teneur de l'ouvrage que je desirois , pressé , je crois , par le besoin d'argent , il fit imprimer son pauvre mémoire , et je le lus alors pour la première fois. »

Ce mémoire eut , comme on va le voir , le sort auquel l'auteur devoit s'attendre. Il étoit sans doute aussi souverainement ridicule qu'inconséquent , que les comédiens français fussent excommuniés , tandis que dans la même ville , les comédiens italiens , dont le théâtre étoit beaucoup moins châtié , ne l'étoient pas. C'est une de ces disparates qu'on ne peut voir que chez la nation la plus insouciant et la plus légère de l'Europe : mais il étoit de la plus grande conséquence

pour le succès , puisqu'il s'agissoit de la puissance ecclésiastique, d'observer scrupuleusement les formes (ce qu'il étoit très - permis à la citoyenne Hyppolite d'ignorer), de commencer par une requête au parlement non imprimée , pour sonder ses dispositions, la matière n'étant point de sa compétence sous presque tous les rapports , et l'imprudent mémoire de M. de la Mothe *de l'ordre des avocats*, tendant au conflit des pouvoirs contre lequel le parlement s'étoit toujours élevé avec la plus grande vigueur.

« Un M. Co. . . . de Chau. . . avocat aussi, ami particulier de la maison Prévile, allant dîner et souper chez tous les comédiens , *homme assez bas pour être le censeur de Fré. . . .* (la citoyenne veut parler de Fréron.) Et vous aussi , citoyenne Hyppolite, vous vous jetez dans la mêlée contre Fréron ? Vous voudriez être la guenon de Voltaire , sans vous apercevoir que l'acharnement de ce grand homme étoit l'éloge

le plus complet du talent de Fréron? Quoi que vous puissiez en dire, il est resté sans successeur ce journaliste-là. S'il étoit *bas* d'être son censeur, le gouvernement étoit encore plus *bas* que Co. de Chau. . . . Cependant quand vous seriez capable, non-seulement de comparer votre talent avec celui d'un homme tel que Fréron (*), mais encore de prétendre à la primauté, nous ne laisserions pas d'avoir quelque indulgence pour votre mauvaise humeur contre ce très-célèbre critique. Il faut mettre le public dans la confiance. Fréron étoit peut-être de tous les gens de lettres celui qui connoissoit le plus parfaitement le théâtre : il a toujours donné la palme à M.^{lle} Dumesnil, en motivant cette préférence par les observations les plus délicates et les plus instructives, comme on peut le voir dans ses écrits. Fréron ne trou-

(*) On verra bien une autre guerre dans les notes, entre la citoyenne Hyppolite et Fréron.

voit pas bonnes les tragédies de Marmontel (*), que vous honoriez alors de vos bonnes grâces ; et les articles de ce journaliste sur ces mêmes tragédies , sont des modèles de goût , de raison , de connoissances dramatiques , des leçons précieuses , en un mot , pour les jeunes gens qui se jettent dans la carrière épineuse du théâtre . Le moyen que vous vous refusassiez à égratigner Fréron en passant ! Que ne parliez-vous quand il étoit encore en vie ? vous nous auriez valu un charmant petit article.

Malgré toutes les peines et toutes les menées de la citoyenne Hyppolite , le mémoire de M. de la Mothe , *de l'ordre des avocats* , fut brûlé au pied du grand escalier du palais : l'auteur ne le fut point ; mais on le raya du tableau . Quelques - uns disent que les *gens du roi* mirent en question s'il

(*) Ce ne sont pas effectivement ses tragédies qui le rendent si recommandable dans la littérature.

seroit inhibé à la citoyenne Hyppolite de porter désormais la main à l'encensoir , et de prétendre présenter au ciboire une langue profane ; car, comme nous l'apprend M. Loyal , on décrète aussi contre les femmes. Quoi qu'il en soit , elle estime que ce jugement n'intervint que sur la dénonciation de Co... de Chau... Mais il n'étoit nullement besoin de le provoquer ; et sans la prétendue dénonciation , le susdit mémoire n'auroit pas moins été incendié , ce qui valut beaucoup d'argent à l'auteur , et celui-ci n'eût pas été moins biffé de *l'ordre des avocats*. La citoyenne se plaint , qu'au lieu de reconnoître ses soins , ses camarades trouvèrent très-mauvais qu'elle voulût s'attribuer la gloire *de les tirer de leur fange* , en les traînant à la sainte table. La vérité est que la citoyenne étoit la seule de ses camarades qui fût atteinte de la boulimie eucharistique , et que personne ne partageant son goût , et n'étant disposé à

sacrifier un louis pour la levée de l'excommunication, on se contentoit de rire de sa sollicitude sacramentale, mais avec d'autant plus de ménagement, qu'on ne tarda pas à s'apercevoir que cette manie dégénéroit en une sorte d'infirmité ; et alors, au lieu de lui faire des reproches qui auroient pu redoubler ses accès, les comédiens affectèrent très-honnêtement de trouver mauvais qu'elle n'eût pas mis ses camarades dans la confidence.

L'incendie du mémoire et la deconvenue de M. de la Mothe, *de l'ordre des avocats*, rendit à la citoyenne Hypolite son métier si pénible ; elle étoit tellement révoltée du ton des assemblées et des foyers, et si scandalisée de voir les gentilshommes de la chambre payer leurs plaisirs par les emplois et les parts de la comédie, qu'elle résolut (car l'impossibilité d'approcher de la sainte table la faisoit déjà s'occuper sérieusement de sa conversion), qu'elle résolut, dis-je, sans égard *pour l'ex-*

trême modicité de sa fortune, de se retirer pour ne plus songer qu'à son salut (*r*). Mais M. le duc de Choiseul et M. de la Borde, qui n'avoient point le zèle eucharistique de la citoyenne Clairon, et qui étoient fort aises de conserver cette grande actrice aux plaisirs de la capitale, eurent bientôt calmé sa pieuse effervescence, en lui donnant quarante mille francs pour la faire rester. Elle leur fit *le sacrifice de ses dégoûts*. Ce sacrifice ne fut pas néanmoins de longue durée. Quelque tems après qu'elle eut disposé de ces quarante mille francs, les menées de Prévile, dit-elle, amenèrent ce moment (de sa retraite) si désiré par lui (*) et par moi.

« La malheureuse ou plutôt ridicule affaire de Dubois, commencée par le duc de Du. . . . trop étourdi, trop inconséquent pour en prévoir les suites,

(*) Que pouvoit-il y avoir de commun entre Prévile et vous ? Qu'importoit à Prévile que vous vous retirassiez ou non ?

discutée et conduite après par la légèreté despotique du maréchal de Richelieu, amena cette fameuse (lisez risible) catastrophe, qu'on a nommée long-tems *la journée du Siège de Calais*, et qui rendit à Préville l'espoir de voir réaliser ses projets (*). Avant ce moment il avoit su gagner la confiance du lieutenant de police qui ne cachoit point l'envie qu'il avoit *de nous commander*,

(*) Je voudrois bien savoir quel crime auroit commis Préville, en réalisant le projet de soustraire la comédie à la ridicule et révoltante autorité des gentilshommes de la chambre, lesquels forçoient le public, la baïonnette au bout du fusil, à supporter pendant vingt ans l'ennui de leurs protégés et de leurs catins, et qui hâtoient par leur égoïsme et par leur ignorance, la ruine du théâtre français. La citoyenne Hyppolite appelle ce projet *malhonnête*, parce que ce n'est pas elle qui l'a conçu; et si elle vouloit être de bonne foi, elle avoueroit qu'elle ne trouvoit pas un lieutenant de police, un conseiller au parlement, et un intendant des menus, des personnages assez considérables pour avoir l'honneur *de la commander*.

(*vive Dieu , quel escadron !*) de l'intendant des menus qui desiroit diriger nos finances , et d'un conseiller au parlement , blessé *magistralement* de l'autorité des gentilshommes de la chambre. Ces quatre personnes se réunirent pour profiter des circonstances. Comme j'étois un objet de terreur pour tous les auteurs de projets *malhonnêtes* , il fut décidé que , quoique je me fusse ouvertement et seule opposée à l'esclandre qu'on avoit fait (au sujet de Dubois) ; quoique je me fusse présentée à la comédie pour me soumettre à l'ordre *soi-disant* du roi (de jouer avec Dubois , ce que nous allons expliquer) ; quoiqu'on remît devant moi , entre les mains de Prévile , une lettre signée *le Kain* et *Molé* , qui constatoit leur refus (de jouer avec Dubois) , et leur départ ; quoique Brisard et d'Auberval eussent refusé d'obéir , il fut décidé , dis-je , qu'on rejeteroit tout sur mes menées et mes séductions. M.^{lle} Dubois d'une

autre part, oubliant qu'elle me devoit le peu de talent qu'elle avoit, maîtresse de jouer tout ce qu'elle vouloit, avertie par moi de tout ce qui se tramoit contre son père, *bête à l'excès*, à la vérité, *et pour le moins aussi coquine*, seconda merveilleusement bien les intentions du petit conseil ». On ne conçoit pas ici comment la citoyenne Clairon avoit contre elle, dans cette bagarre, tous les partis opposés, les quatre personnages dont nous avons parlé, qu'elle appelle le *petit conseil*, nécessairement ensuite le Kain, Molé, Brisard et d'Auberval, qui refusent de jouer avec Dubois, tandis que mademoiselle Clairon se présente toute prête à jouer, et enfin M^{lle} Dubois elle-même, quoique la citoyenne Hypolite lui rendît le service de l'avertir de tout ce qui se tramoit contre son père ! C'est un sort bien étrange que de ne pouvoir, au milieu d'un chaumailis de cette espèce, se faire supporter par aucun des partis, pas même

par celui que l'on sert , et d'avoir à se plaindre de tous : mais débrouillons ce cahos pour la plupart des lecteurs , à qui les détails de cette journée sont parfaitement inconnus.

Relation véritable () du Siège de Calais.*

LE comédien Dubois , qui n'étoit pas sans talent , qui aimoit la bonne chère et le plaisir , et qui étoit ce qu'on appelle familièrement *un bon diable* , avoit obtenu , pour prix de ses faveurs , peut-être de quelqu'une de ses camarades , peut-être de quelque danseuse de la comédie française , la palme du martyre de Vénus. Force lui fut d'abandonner un moment ses autels , pour se jeter entre les bras d'un chirurgien.

(*) On ne sauroit publier un tel évènement que sous la forme d'un *monstre* : c'étoit ainsi qu'on appeloit *ces relations véritables et remarquables* , que la police permettoit de crier dans les rues de Paris , une ou deux fois la semaine.

Celui-ci le guérit , ou ne le guérit pas ; mais il le traite , et demande un peu tard son salaire. Dubois prétend qu'il l'avoit payé en vin ; et cela parut très-vraisemblable dans le tems. L'esculape fait un esclandre : il va se plaindre à l'assemblée de la comédie , où la discussion sur un compte vénérien auroit dû trouver quelque indulgence. Dubois persiste à soutenir qu'il a payé. Après un mûr examen , les comédiens prononcent qu'il n'a pas payé. Ils conviennent entr'eux de ne plus remonter sur le théâtre avec un homme capable de nier ses dettes ; ils lui signifient cette résolution , et lui déclarent qu'ils croiroient compromettre leur honneur de le regarder désormais comme leur camarade. Voilà la discorde au milieu du bercail. Les ennemis de mademoiselle Clairon répandent qu'elle a fomenté cet incendie. M.^{lle} Dubois , fille du prévenu , étoit alors dans tout l'éclat de sa beauté. Elle avoit beaucoup de talent ; elle commençoit à se livrer au tra-

vail , le public la voyoit avec grand plaisir, on l'accueilloit, on l'encourageoit, on l'applaudissoit : cette jeune et brillante actrice venoit embellir l'horizon de la scène , et l'astre de mademoiselle Clairon déclinoit : on la soupçonna de vouloir faire disparoître mademoiselle Dubois , qui quitteroit sûrement le théâtre, si son père en étoit honteusement chassé.

On représentoit alors la tragédie du *Siège de Calais*. M^{lle}. Clairon jouoit dans cette pièce avec la plus grande distinction. Dubois jouoit aussi. Les supérieurs étoient instruits de la résolution que ses camarades avoient prise de ne plus reparoître avec lui sur le théâtre. En conséquence les comédiens reçurent ordre de jouer. L'heure approche. Le public remplissoit déjà la salle : presque tous les acteurs avoient disparu. Mademoiselle Clairon se montre toute habillée dans les foyers et prête à jouer. Quand elle auroit été coupable , elle n'avoit point d'autre parti à prendre

pour ne point paroître suspecte. Le parterre murmuroit et s'impatientoit. On vient lui annoncer sans lui en expliquer la cause , qu'on ne sauroit jouer *le Siège de Calais* : on le prie de vouloir bien permettre aux comédiens de jouer une autre piece pour laquelle on avoit tout disposé. *Le Siège de Calais*, *Le Siège de Calais* ! crie-t-on de toutes parts. Les comédiens essayent de se montrer ; les cris augmentent. La garde veut s'en mêler , les cris redoublent ; on ne veut que *le Siège de Calais*. On fait proposer de rendre l'argent à la porte. Point d'argent ; *le Siège de Calais* ! Il était déjà neuf heures du soir. Le sergent-major Deschamps , sollicité par les comédiens , veut tâcher d'engager le public à vider la salle. On ne tient compte de ses représentations. La garde fait un mouvement qui menaçoit d'employer la force. Le maréchal de Biron , s'apercevant de la contenance ferme du public , se lève dans sa loge , et commande sagement

au détachement du régiment des gardes de se retirer. Il obéit. Voilà le public maître du champ de bataille. Nouveaux murmures , nouveaux cris , nouveaux trépignemens. Néanmoins , pendant le tumulte beaucoup de spectateurs s'écouloient , et après bien du tapage , on prit enfin le parti d'évacuer la place et d'aller souper.

Le lendemain, tous les comédiens rebelles sont envoyés à l'Abbaye : mademoiselle Clairon , accusée d'être la Bellone de cette guerre , est conduite au Fort-l'Evêque. (Nous l'entendrons tout-à-l'heure.) Le lieutenant de police reçoit l'ordre d'enjoindre aux comédiens de faire leurs excuses au public ; ce magistrat donne à Belcour le discours qu'il doit prononcer le lendemain *à la barre* , sans y changer un seul mot , et paroît dans la loge nommée *de la Reine* , en manteau et en rabat , pour être le témoin des excuses. Belcour, dont on aimoit avec raison la personne , Belcour en habit

noir boutonné, sans épée, vint faire ces excuses au public pour tous ses camarades. Il s'acquitta de cette corvée avec beaucoup de décence et de noblesse. Le parterre le couvrit d'applaudissemens ; le lieutenant de police disparut après avoir opéré la réconciliation, et les jours suivans nos chansonniers mirent fin à cette querelle, par des couplets selon nos us et coutumes.

Les comédiens de l'Abbaye sortoient presque tous les jours sous le prétexte de leur emploi. Le Kain paroissoit sur la scène pour y jouer le rôle d'un garçon de théâtre. Le parterre accueilloit et applaudissoit les prisonniers, qui furent mis en liberté quelques jours après. Toutes les voix s'élevèrent alors contre mademoiselle Clairon ; les comédiens dont on avoit exalté la tête, furent les premiers à rire de s'être mêlés de prononcer sur un compte d'apothicaire. Dubois resta. Sa fille reparut plus jolie que jamais, et mademoiselle Clairon, malgré sa grande

bonté , et l'extrême sensibilité de son ame , demeura chargée de toutes les iniquités d'Israël ; mais elle ne se précipita pas comme le bouc émissaire , en quoi elle fut approuvée de tout le monde.

« Il fut *décidé* , comme vient de nous l'apprendre la citoyenne Hyppolite , qu'on rejetteroit tout sur ses menées et sur ses séductions. (A qui persuaderiez-vous que si vous n'aviez pas contribué à la discorde du camp , tous vos camarades se seroient réunis pour vous en accuser ?) Mademoiselle Dubois , d'une autre part , oubliant qu'elle me devoit le peu de talent qu'elle avoit (elle en avoit beaucoup acquis par d'autres conseils que les vôtres ; ce qui vous causoit les plus vives alarmes ; elle avoit du pathétique , ce qui vous alarmoit encore plus), *bête à l'excès*. (Elle avoit au contraire beaucoup d'intelligence : je l'ai connue avant vous ; il ne lui manquoit que l'amour du travail. Elle n'auroit pas à la vérité

composé de prétendus *mémoires* ; mais il lui restoit une longue carrière à parcourir ; et peut-être auroit-elle fini par en devenir capable. Plusieurs gens de lettres vivans , citoyenne Hyppolyte , se souviennent du tems où vous ne saviez pas l'orthographe ; n'êtes-vous pas devenu auteur ? ils doutent à la vérité que vous ayiez écrit toute seule l'ouvrage qui paroît sous votre nom ; j'aime à croire que leurs soupçons n'ont aucun fondement. *Bête à l'excès ?* Soyez assurée que Dorat , d'une complexion beaucoup trop foible pour que le physique lui tînt lieu de tout , n'auroit point passé sa journée avec une buse. Vous l'accusez d'être pour le moins aussi *coquine* , et d'avoir *l'avantage de rendre tous les gentils-hommes de la chambre heureux (*)*.

(*) Rappelons-nous l'excellente morale de la citoyenne Hyppolyte , dans sa cinquième Réflexion ; c'est le langage d'un ange. Elle parle ici celui de la halle :

« Victime de la calomnie la plus injuste et la

L'avez-vous surprise dans leur bras, vous qui ne voulez pas qu'on croie l'histoire de Frétillon et celle de vos nombreuses galanteries? Votre camarade Dubois, une *coquine qui couche avec tous les gentilshommes de la chambre* ! Reine de Carthage, vous n'y pensez pas ! Où vous emporte un aveugle courroux ? Est-ce à vous d'avilir la majesté du trône par des emportemens dignes, pour le coup, de la femme de Sganarelle ? Vous avez donc jeté le cothurne aux orties, pour vous abandonner aux plus ignobles fureurs ?

plus atroce (nous osons vous défier d'articuler sur quelles actions de votre vie portent ces injustes et atroces calomnies), je serois inexcusable de croire avec légèreté. Tout ce que j'ai souffert doit être ma règle pour juger les autres ; et quand mes yeux me convaincroient que ce qu'on dit de tel ou tel est vrai, il faudroit descendre dans mon cœur, pour excuser ce qui n'est que foiblesse, et m'interdire de prononcer sur quoi que ce puisse être. *Après cela fiez-vous à la douce philosophie, à la théorie si bénigne de la citoyenne Clairon !*

Vos gens doivent être bien étonnés ! Ah, Blanche, qu'est devenu votre douceur, votre décence, votre charmant petit naturel, *qui vous faisoit retrouver toute entière* dans ce rôle si intéressant ? Je puis vous assurer que notre bonne Dumesnil ne se seroit pas portée à un tel excès de rage contre une jeune fille qui auroit voulu l'assassiner. Notre célèbre Arnoult non plus, qui n'a jamais eu vos prétentions, avec toutes sortes de droits d'en avoir davantage dans la société, n'auroit jamais osé prononcer de pareilles invectives. Elle auroit imprimé à sa camarade le cachet du ridicule, par quelque trait bien saillant ; mais jamais elle ne se seroit oubliée au point de l'appeler *coquine*, et de l'accuser d'avoir et de distribuer la maladie de François I.^{er}, comme on va l'apprendre de votre auguste bouche. C'est ainsi que se chamaillent les nymphes errantes dans les carrefours. Encore si vous donniez à cette épithète de *coquine*, la même

acception que nous. Quelle céleste *coquine* ! quels yeux , presque aussi exigeans que les vôtres , mais beaucoup plus beaux. Il faut avoir vu , comme moi , cette rose s'épanouir dans l'atelier de dessin de madame Deschamps , où elle étoit élevée avec beaucoup de sévérité. On la destinoit à la peinture , pour laquelle elle avoit les plus grandes dispositions , selon l'avis de Vanloo et de Cochin , sous les yeux desquels elle dessinoit avec madame Beauvarlet. Quoi qu'il en soit , soyons justes. Le moyen que vous pussiez envisager cet astre naissant sans humeur ! Il ne faisoit que paroître , et vous preniez congé. Epictète a beau prêcher : y a-t-il philosophie féminine à l'épreuve de ces calamités là ?

« Escortée , continue la citoyenne Hyppolite (il s'agit de la jolie *coquine*) , d'un duc de Fronsac , d'un duc de Villequiers , d'un marquis de Fitzjames , (si vous étiez un homme , je m'écrierois avec Mercure : comme avec

irrévérence parle des dieux ce maraud!) elle *vint les cheveux épars* dans les foyers , demander vengeance de mes atrocités , et des malheurs de son respectable père. Ses cris et les coups de poing de ces MM. qui prenoient tout le monde au collet (quel air de vérité dans cette narration !) , le jugement d'un officier du régiment de Fitts-james , *qui dit à haute voix dans le parquet qu'il falloit au moins me pendre* (comme ces détails sont vraisemblables !) , persuadèrent une partie du public de mes torts. (Ce qui le persuada , ce fut la certitude où il étoit à l'exemple de vos camarades , de l'excès de votre jalousie.) De là et sous la même escorte , mademoiselle Dubois fut porter ses larmes aux pieds du maréchal de Richelieu. (Ce ne sont point ces prétendues explosions dramatiques qui vous ont conduite au Fort-l'Evêque. Vos supérieurs , instruits de vos menées , avoient déjà prononcé votre emprisonnement : le lieutenant de police en

avoit reçu l'ordre , Saint-Foix étoit présent quand il le reçut.) Mes talens , mes services , *une conduite irréprochable*. (Si vous voulez parler de celle relative à votre profession , je renvoie le lecteur à la note (h) au sujet de la pièce des grâces. On citoit alors plusieurs autres traits de hauteur , d'emportement et d'insubordination , que vous vous étiez permis. Vous avez trop d'esprit et d'adresse pour donner une autre acception à ces paroles , *une conduite irréprochable*.) Vingt ans d'amitié (de l'amitié avec le maréchal de Richelieu , le plus haut des hommes , le plus jaloux de son rang : il pouvoit avoir des bontés pour vous ; mais *de l'amitié* , citoyenne Hyppolite , cela ne pourroit se croire qu'autant que vous voudriez bien avouer que vous l'aviez achetée) , qu'est-ce que tout cela en comparaison d'une jolie fille ! Elle demanda qu'on me mît en prison , elle l'obtint d'autant plus aisément , que faire des malheureux est un plaisir de grand seigneur.

(Avec quelle apitoyante astuce vous vous donnez ici les airs de l'agneau sans tache ! Si vous n'aviez eu à combattre que la jeune Dubois , vous aviez trop de moyens pour être sa victime. Le fait est , que tous vos camarades et la voix publique vous accusoient d'avoir allumé et fomenté la guerre de *Calais*, et d'avoir joué dans cette guerre le personnage du perfide *Sinon*.) L'ordre fut donné de m'arrêter : on vint m'arracher de mon lit , où j'étois retenue par une inflammation d'entrailles. (On y mit au contraire la plus grande douceur et les plus grands ménagemens.) Madame Sauvigny, intendante de Paris étoit en ce moment chez moi (*). Tout

(*) Femme de l'intendant de Paris, Sauvigny , père du malheureux Berthier , le meilleur des humains. Il vivoit alors avec une charmante cantatrice italienne ; tandis que l'intendante, accusée depuis long-tems du penchant de Sapho , couroit les femmes. Elle conduisit effectivement la citoyenne Clairon au Fort ou au Four-l'Evêque dans ses bras.

ce qu'elle put obtenir de l'exempt , fut de me conduire elle-même au Fort - l'Evêque. On m'y laissa cinq jours , et ensuite on m'ordonna de garder les arrêts chez moi : ces arrêts durèrent vingt - un jours ; et tout cela sans preuves , sans m'entendre , sans qu'aucune menée , aucune démarche antécédente permit de me suspecter.... (La plume tombe des mains..... les larmes suffoquent..... ce récit fend le cœur..... On verra la citoyenne Hyppolite, si profondément touchée de sa mésaventure , et qui voudroit que tout Paris en gémît , employer dans un évènement qui avoit précédé celui-ci , tout ce qu'elle avoit de crédit et de moyens pour faire emprisonner un père de famille , par la seule raison que son amour-propre étoit compromis.) Je reçus dans la prison tous les *hom-mages* qui pouvoient me flatter ; mais j'y reçus des outrages qu'il étoit impossible que mon cœur pardonnât..... je ne soufflai pas , nulle prière *ne m'a-*

vilit ; nulle plainte , nul mouvement d'impatience ne m'échappa : mes amis même ne purent pénétrer ce qui se passoit dans mon ame. (Comme elle est toujours grande , toujours magnanime, la citoyenne Hyppolite !) J'attendis que tout fût rentré dans l'ordre à la comédie. Alors j'annonçai que je la quittois : mon tems étoit fini. La jalousie de mes camarades (de quoi pouvoient être jaloux ces camarades, qui se plaisoient depuis si long-tems à persécuter une femme irréprochable ? Vous leur faisiez faire de grosses recettes les jours que vous jouiez. Est-il donc vraisemblable , pardonnez-nous cette réflexion , que si votre conduite à la comédie eût été pendant vingt ans , comme vous l'assurez , un modèle de douceur , de bienfaisance , de politesse , vos camarades vous eussent témoigné tant de mauvaise volonté ? Je fais aussi cette question aux impartiaux) ; la folle et barbare administration de mes supérieurs (qui ne

vouloient pas vous laisser tyranniser la comédie française), la facilité que trouvent tous les méchans de faire de ce public si *respectable* une bête brute ou féroce à volonté , (quel *respectable* animal qu'une bête brute ou féroce !) *la réprobation de l'église* , le ridicule d'être français sans jouir des droits de citoyen , le silence des lois sur l'esclavage et l'oppression des comédiens , m'avoient trop fait sentir le danger et l'avilissement de mes chaînes , pour que je consentisse à les porter plus long-tems. (Vous ne prenez pas garde , citoyenne Hyppolite , que tant de plaintes , tant de mouvemens d'inquiétude , de vanité , tant de prétentions , d'exigences , sont presque des preuves que vos camarades avoient raison de se plaindre de votre caractère. Ne connoissiez-vous pas les petits inconvéniens de votre métier , quand vous entrâtes à la comédie française ? Pouviez-vous y aspirer à une autre célébrité , à une autre considération , que

celle du talent ? Une grande aisance , des liaisons honorables , et les applaudissemens les plus flatteurs suffisoient à tous vos camarades. C'est une chance assez heureuse dans cette triste loterie de la vie ! n'étoit-ce pas , permettez-moi l'expression , être en une sorte de délire , que de prétendre qu'on opérât pour vous plaire , un miracle comme celui de la destruction subite d'un préjugé ! Est-ce qu'il n'étoit pas très-consolant pour votre amour-propre , que ce préjugé fût sifflé par tous les gens instruits et dont le suffrage est de quelque prix ? Quoi ! il suffisoit que vous eussiez eu envie de communier , pour qu'on dût sur-le-champ mettre le pape , le sacré-collége et la sorbonne à vos genoux ! A peine auroit-on pu dissiper votre inquiétude perpétuelle , en vous comblant de tous les honneurs que vous auriez exigés : vous eussiez fini , je n'exagère point , par demander le tabouret en récompense de tant de services. Il faut convenir qu'Epictète a

bien perdu son tems à vous endoctriner, citoyenne, et que son écolière lui fait très-peu d'honneur. Vos camarades, qui estimoient les choses ce qu'elles valent, plusieurs d'entr'eux nés de familles honorables (*), élevés dans l'aisance, se contentoient pour toute distinction, des applaudissemens du public et de la considération personnelle qu'ils savoient obtenir par leur conduite et leurs qualités sociales. Ils faisoient leur métier, sans courir après des chimères d'autant plus importunes, qu'il vous étoit impossible de les réaliser : ils savoient qu'excepté le peuple, toujours spectateur et victime, il n'y a que des comédiens sur ce globe sublunaire, et sans doute la seule différence qu'il y eût entre les acteurs de

(*) Sarasin, Deschamps, Grandval, Delcourt et plusieurs autres appartenoient à des familles considérées. La Thorilliere étoit gentilhomme. Mlle Lamothe, Mlle la Chassaigne et Mlle Beauménard (madame Delcourt) étoient demoiselles, pour parler comme on parloit alors.

la comédie française et ceux du grand théâtre, étoit que les derniers jouoient toute la journée , et sur la scène et hors la scène , les rôles les plus méprisables , les plus infâmes et les plus odieux ; tandis que les premiers jouoient pendant deux heures seulement les rôles les plus nobles et les plus utiles à l'instruction publique et aux bonnes mœurs. Tel est l'orgueil avec lequel vous auriez dû envisager votre profession. Nommez m'en une seule qui n'ait pas ses désagrémens , sans avoir le charme de la vôtre. Avec une fierté aussi mal entendue , il falloit , puisque vous convenez que vous êtes née dans l'obscurité et dans la misère , il falloit avoir le noble courage d'apprendre un métier ; mais cet héroïsme ne pouvoit se concilier avec l'impulsion du génie théâtral , et sur-tout avec l'amour du plaisir dont vous étiez aussi possédée que de celui de votre talent. Si vous daignez vous en rapporter à moi , citoyenne Hyppolite , quittez la

lecture d'Epictète , et lisez tous les matins la fable de la Fontaine , intitulée : *Rien de trop*. C'est un vrai petit trésor ; elle contient en substance toute la philosophie nécessaire à vos besoins.)

« Je me devois de plus une vengeance. (Ce n'étoit pas le public qui vous avoit fait mettre au Four-l'Évêque : vous l'accablez de remerciemens et de flatteries dans vos mémoires , et vous vous vengez du mal qu'il ne vous a pas fait.) Ma retraite me parut la seule honnête pour moi. Elle satisfaisoit à tout, d'autant mieux que n'ayant pas quarante deux ans , il m'étoit permis de compter sur quelques regrets. (Voilà de la malice , citoyenne Hyppolite ! prenez y garde. Ne craignez-vous pas que les malveillans ne disent , *ce trait là vous peint ?* Si vous aviez tiré quelque fruit de la morale du sublime esclave Epictète , vous vous seriez contentée d'envisager les douceurs du repos philosophique que cette retraite vous préparoit et de l'asile qu'elle vous

offroit contre l'injustice des hommes. Quoi ! votre première jouissance est de désoler vos concitoyens , le plaisir de faire du mal vous console de tout ! Vous connoissiez bien peu les hommes. Il est très-douteux qu'un seul, même parmi les amateurs , capables de sentir la perte que faisoit le théâtre en vous perdant , qu'un seul eût jamais exhalé un regret.)

« Au moment où l'on *me permit de quitter mes arrêts* , je fus remercier M. le duc d'Aumont , qui seul s'étoit *dignement* conduit dans cette ridicule bagarre. (Il étoit le seul qui méritât l'approbation de la citoyenne Hyppolite.) Il ignoroit le pourquoi du tout ; je le lui appris et le lui prouvai : les mesures qu'il prit firent échouer les espérances du conseil des Quatre (c'est le même qu'on a appelé le conseil des Cinq.) Ne vous êtes-vous pas plainte plusieurs fois dans ces mémoires , de la domination despotique des gentilshommes de la chambre ? ne les avez-

vous pas accusés vous-même d'opérer la ruine du théâtre français? Il s'agissoit ici de délivrer les comédiens de ce joug avilissant et destructeur , et vous devenez la championne de ces tyrans , qui , selon vos expressions , *pavoient leurs plaisirs par des emplois et des parts à la comédie*, et vous prétendez anoblir ici le rôle de dénonciatrice ! tout cela n'est pas mal inconséquent !) Et trouvant , je l'avoue , quelque plaisir à désoler ces petits tyrans en sous-ordre , je consentis , à la prière de M. le duc d'Aumont , à ne signifier ma retraite aux comédiens qu'au bout d'un an. (Ici , au lieu d'écouter la voix de votre ame si sensible , si douce , si tendre , si généreuse ; au lieu d'aller vous consoler avec la philosophie dans votre retraite , car après les éloges pompeux que vous avez fait de vous-même , on est en droit d'exiger de vous quelques résultats bien authentiques de tant de perfections ; au lieu de donner un grand exemple de magnanimité et

de noblesse , vous restez encore un an à la comédie pour avoir le plaisir d'y tourmenter vos camarades , et d'y jouer le rôle de délatrice , et d'espione des gentilshommes de la chambre !...)
Que dites - vous , lecteurs , de sainte Hyppolite ?

C'est ainsi qu'en partant elle fait ses adieux.

Telle est la version amphibologique , énigmatique , entortillée , de la C^{ne} Clairon sur l'histoire burlesque *du Siège de Calais*. Il n'y a pas un mot des faits dans cet exposé , qui ne contient d'un bout à l'autre que ses éloges. La citoyenne a jugé de sa prudence de préférer cet *inbroglio* à un récit historique et fidèle , dans lequel il lui auroit été impossible de jouer le beau rôle.

De l'art. intitulé, Récapitulation.

« DANS les vingt années que je viens de passer en revue *devant moi*, je n'ai

suivi que l'ordre de ma carrière dramatique. (lisez toujours théâtrale.) J'ai supprimé beaucoup de faits *intéressans*, dans la crainte de paroître trop minutieuse, et de nuire à la clarté de ma narration : ils auront place ailleurs.

J'ai laissé de côté tout ce qui ne regardoit que mon cœur (c'est de quoi l'on se plaint amèrement), dont je ne dois compte à personne, puisque je compose à moi seule toute ma famille. (Vous ne vous en devez pas moins à *la grande famille*.) Mais sans entrer dans le détail des erreurs, des malheurs et des plaisirs où mon éducation, la sensibilité de mon *ame*, mon libre arbitre et l'exemple ont pu m'entraîner, trop vrai pour me mentir à moi-même (c'est au public qu'il importe de ne point mentir), je ne prétends dissimuler *aucune* de mes fautes, et je conviens que j'en ai fait beaucoup. (Vous les dissimulez néanmoins : pourquoi ? C'est que si vous ne les dissimuliez pas, peut-être repousseriez - vous

l'indulgence ; c'est que si vous ne les dissimuliez pas , peut-être ne pourriez-vous plus vous réfugier dans la foule des femmes galantes , et sur-tout dans la classe de celles que vous aspirez à vous assimiler , de ces femmes ou filles qui se permettoient quelques petites *gaillardises* , si elles avoient un peu plus de liberté : mais se chercher des complices parmi les moins coupables , et prétendre jouer , à 80 ans , le rôle d'une prude à principes après avoir mené la plus joyeuse vie , c'est une injustice d'autant plus ridicule , que toutes ces modifications là ne peuvent rajuster les réputations d'un certain ordre. Lorsqu'on a par son talent même une très-grande célébrité , on a sans doute des droits à l'indulgence publique. Il valoit mieux secouer enfin , avant de mourir , cette morgue auguste dont vous auriez dû rire vous-même , citoyenne Hyppolite , et dire à vos concitoyens : Je voudrois en vain vous cacher que je me suis divertie tant que

je l'ai pu ; vous savez que j'ai joué la tragédie avec la plus grande distinction : je veux laisser au public un témoignage durable de ma reconnoissance pour toutes ses bontés , en enseignant mon art aux jeunes élèves qui pourront contribuer à ses plaisirs et à la gloire du théâtre de la nation. Vous méritiez alors que les plus habiles artistes s'empressassent de pétrir en porcelaine votre charmante figure , d'après vos portraits les plus ressemblans , d'en faire des bustes couronnés de myrthes et de lauriers , ornés sur le pedestal du poignard de Melpomène et du flambeau de l'amour , et d'en embellir les cheminées de tous les amateurs : mais vouloir être jetée en bronze comme Artémise , Pénélope , ou la première Agrippine , c'est inviter Thalie à faire rire aux dépens d'une favorite de son auguste sœur).

« L'envie , la calomnie et l'*impunité* (n'auroit-il pas fallu condamner aux galères celui de vos historiens qui se

seroit trompé de quelques hommes) en ont si fort exagéré le compte (de ses fautes) qu'il me paroît impossible qu'un être réfléchissant le croye. Mes occupations , mes études , ma foible santé (il y a plus de soixante ans que vous vous en plaignez) mon désintéressement , (il s'agira toujours de savoir comment vous avez pu subvenir à une aussi grande dépense , au luxe de votre toilette théâtrale et de votre garde-robe de ville , et vous retirer avec dix-huit mille livres de rente , et beaucoup d'effets de prix) , et je dois me permettre de le dire pour ma défense , l'esprit et la fierté qu'on a dû me trouver dans toutes les grandes occasions de ma vie , sont des garans *certain*s que je ne connus jamais la crapule et la débauche. (On ne vous a jamais accusée d'avoir été crapuleuse ou vilainement débauchée ; mais on peut être excessivement galante sans être ni l'une ni l'autre. Vous nous avez dit d'abord *que vous ne deviez compte de votre*

cœur à personne , puisque vous composez à vous seule toute votre famille. Ce n'est point là une raison : dès que vous vous mettez à raconter votre vie par *époques* , vous contractez l'engagement d'être sincère ; dès que vous voulez qu'on excuse vos erreurs , il faut nous les déduire , il faut les soumettre à l'examen , afin que le public puisse juger si vous êtes coupable de faiblesses ou de dérèglements ; sinon vous aurez beau crier derrière le rideau que votre cœur étoit naturellement si tendre , qu'il n'a pu résister à l'amour. Toutes les fois que vous voudrez rejeter les fautes sur votre cœur , on sera en droit de se rappeler *les cœurs* du chevalier de Boufflers.)

« Mon talent, mon personnel, *la facilité de m'approcher* , m'ont fait voir tant d'hommes à mes pieds (il falloit dire à mes genoux ; c'est l'expression la plus usitée , la plus convenable aux transports d'un amant et la moins emphatique) *qu'il étoit impossible qu'une*

ame naturellement tendre , obligée de se pénétrer sans cesse de ce que les passions ont de plus séducteur , pût se trouver inaccessible à l'amour. Ceci supposeroit que vous ne vous êtes jamais rendue qu'à lui ; mais vous nous avez avoué vous-même le contraire en disant : *sans entrer dans le détail des erreurs , des malheurs et des plaisirs où mon éducation , la sensibilité de mon ame , mon libre arbitre et l'exemple ont pu m'entraîner.* (Ces expressions ne sauroient signifier que vous ne vous êtes jamais rendue qu'à de véritables passions. Les plaisirs où *le libre arbitre et l'exemple entraînent*, ne sont autre chose que du libertinage, l'effet des saillies du tempérament. Toutes ces frédaines avoient précédé quelques-unes de vos intrigues connues , et votre grande passion pour le comte de Valbelle dont vous faites l'aveu avec tant d'orgueil , parce qu'elle prêtoit à la tournure héroïque et romanesque que vous lui donnez dans vos mémoi-

res. Déterminée à de pareils aveux , comment n'avez - vous pas balancé à flétrir la mémoire d'une mère beaucoup moins coupable que vous , et contre laquelle vous vous élevez avec l'empor- tement d'une fille sans tache. Au reste , tout ce préambule où vous entrepre- nez de jeter quelque intérêt sur vos dé- réglemens , ne tend qu'à préparer le lecteur à vous voir sans indignation chercher des complices parmi toutes les femmes , pour atténuer votre honte en faisant de vos vices l'appanage de l'humanité.

« Qu'on cesse *quelques instans* de surveiller *les filles les mieux nées*, qu'on entr'ouvre *seulement la plus petite grille d'un cloître* , je serai pleinement justifiée , s'écrie la citoyenne Hyppo- lite. (Vous avez une étrange idée de votre sexe ; il vous doit des remerci- mens. Seriez - vous persuadée que ces *filles les mieux nées* ou celles échap- pées par la plus petite *grille du cloître* , courroient sur - le - champ , comme

vous l'avez fait , s'offrir et se prostituer de la manière du monde *la plus noble et la plus intéressante.*) *L'amour est un besoin de la nature : je l'ai satisfait* , mais de manière à n'en point rougir. (La plus lascive des femmes peut justifier ses débordemens , en se servant de ce bel adage.) Je défie qu'on me cite un *marché honteux* , un *seul homme qui m'ait payée*. (N'avez-vous pas quelque honte d'entrer à votre âge dans ces sortes de détails qui n'offrent plus que des images dégoûtantes ? Est-ce que ces marchés peuvent jamais se prouver ? Prend-on des témoins pour compter l'argent ?) Je défie qu'on me cite une épouse , un père que j'aie fait gémir. Il n'est pas une femme de ma connoissance qui puisse me reprocher d'avoir écouté son amant ; il n'est pas un être qui puisse m'accuser de l'avoir trompé. Je n'ai *permis* aucun excès , aucune négligence dans les devoirs , aucun désordre dans les affaires.

Grands dieux ! que de vertus vous nous faites hûer !

Conçoit-on qu'une femme prenne ce ton important pour entretenir le public de ses galanteries, et qu'elle prétende mériter des éloges par le mode de ses dérèglements ? Observons que ces mêmes détails supposent une liste chronologique d'amans heureux. Vous verrez que la citoyenne Hyppolite parlera tant pour plaider une mauvaise cause, et qu'elle donnera lieu à un si grand nombre d'observations, que le résultat de ses défenses sera d'achever de nous convaincre de toutes les inculpations dont, en prenant la plume, elle a entrepris de nous désabuser à l'égard de ses mœurs.

« Pour *parvenir* à me plaire, il falloit se montrer aussi *vertueux* qu'aimable (faire à-peu-près les mêmes preuves pour être honoré des bontés de la C^{ne} Hyppolite que pour entrer en religion. Nous demandons au lecteur le plus indulgent, le plus patient, si dans ses rêveries philosophiques, il s'est jamais fait l'idée d'une femme galante, qui osât

un jour tenir ce superbe langage au milieu d'une capitale , théâtre de ses exploits.) *Aucun enfant réprouvé par les mœurs et les lois ne me fait rougir de son existence.* (La voilà qui se vante, ou d'avoir trompé le vœu de la nature , ou d'avoir été stérile ! la voilà qui veut se faire de l'une ou de l'autre de ces deux flétrissures un moyen de gloire , un sujet d'éloges ! Je ne crois pas qu'on ait jamais poussé plus loin l'audace et l'industrie. Je ne me souviens point d'avoir jamais lu qu'une femme ait prétendu mériter des éloges pour n'avoir point fait d'enfans, après avoir travaillé de son mieux à la propagation de l'espèce humaine. La citoyenne Hyppolite est certainement la seule à laquelle il soit venu dans la tête d'aller à la gloire par la stérilité (*). Elle prend d'ailleurs

(*) L'abominable peuple romain , les infâmes Romains (je ne parle point sans doute de ceux des beaux jours de la République) insultoient à la nature et aux mœurs , en permettant aux

fort mal son tems pour se faire un mérite d'avoir été *bréhaine*, c'est-à-dire, inhabile à procréer. Dans le besoin où les circonstances nous jettent, des républicains de sa façon eussent pu jouer un rôle très-utile à la chose publique : il pouvoit naître d'elle quelques petites tragédiennes qui auroient eu les talens et les charmes de leur mère ; c'étoit pour nous une excellente acquisition, et nous serions au contraire en droit de lui faire les reproches les plus graves, si sa réponse n'étoit pas sans réplique. « *J'ai fait ce que j'ai pu.*

Nous ne nous sommes appliqués jusqu'à présent qu'à faire observer les ridicules de ces mémoires en général, et de ces *époques* de la vie de la citoyenne Hyppolite, qu'elle divise avec autant d'appareil que s'il s'agis-

femmes d'épouser des eunuques, pour n'avoir point d'enfans ; mais aucune de ces femmes, l'opprobre de leur sexe, n'a poussé l'impudence jusqu'à vouloir être louée de sa stérilité.

soit des époques de l'histoire d'une grande nation , et auxquelles on accorde les honneurs d'une longue table, où sont indiqués par numéros, et ces *époques* scandaleuses ou puériles , et les autres détails superficiels ou mensongers contenus dans ces mémoires aussi ennuyeux que boursoufflés , qui n'auroient pas fait la moindre sensation , s'ils eussent été publiés sous un nom inconnu. Il n'y a point de vanité comparable à celle de prétendre capter l'attention des lecteurs , en leur offrant par articles l'histoire d'une comédienne très-galante , sans événemens , sans intérêt, sans action, sans utilité , qui n'a d'autre but que de donner à son individu la plus haute et la plus risible importance , et de pénétrer avant de mourir tous ses concitoyens d'admiration pour ses mérites sublimes, d'ériger ses défauts en autant de qualités , au moyen de quelques formules modestes et quelquefois humbles , et de se dispenser les éloges les plus effron-

tés, en même tems qu'elle renferme dans son grand cœur, dans ce cœur magnanime , héroïque , les seuls détails de sa vie qui auroient pu avoir un mérite , celui de nous amuser ; mérite qui lui auroit semblé compromettre sa *superbe*, lorsqu'elle n'aspire qu'à l'admiration de ses contemporains et de la postérité. Tout cela ne peut exciter que le rire ; mais l'indignation lui succède à la lecture des pages profanes , dont nous venons d'extraire la substance.

Que répondroit la citoyenne Clairon, au tribunal d'un censeur qui l'accuseroit d'insulter à la morale publique , en ce qu'elle ne croit pas à la vertu , en ce qu'elle juge tout le sexe d'après elle ; en ce que , pour diminuer la honte de ses dérèglemens , elle semble persuadée que toutes les femmes auroient eu la même conduite ; en ce qu'elle a cherché à faire composer la vertu avec le vice , par des modifications quelquefois insidieuses ; en ce qu'elle croit justifier ses désordres par les tempéra-

mens dont elle se sert pour les rapprocher des bonnes mœurs ; en ce qu'elle veut qu'on lui sache gré de la manière louable et décente dont elle a été débauchée ; en ce qu'elle semble poser en principe que l'amour étant un besoin de la nature , il n'y a point de honte à satisfaire ce besoin ; en ce qu'elle affiche toute l'impudeur du cynisme , lorsqu'elle se fait un mérite de sa stérilité ; en ce que ces détails réveillent nécessairement les idées les plus obscènes ; en ce que le danger de ce code de licence quelquefois captieusement raisonné , est d'autant plus à craindre , que cette sorte de molinisme en action peut égarer les jeunes personnes , et les inviter à s'absoudre de leurs foiblesses en y mêlant les apparences de la vertu ; en ce que l'auteur déclare qu'elle ne rougit point de ses *fautes* , qu'elle n'en éprouve aucuns remords ; et enfin en ce qu'elle ose s'écrier , après avoir tenu un aussi coupable langage : « DE QUELQUE CÔTÉ

QUE JE TOURNE MES REGARDS , JE VOIS ,
JE L'AVOUE (ce , je l'avoue , n'est-il
pas le comble de la folie ?) , PEU DE
FEMMES QUI PUISSENT ALLER LE FRONT
PLUS LEVÉ QUE MOI (*).

Citoyenne Hyppolite , il est permis
de croire , d'après cette accusation ,
que vous subiriez au moins l'animad-
version du magistrat.

*Je ne rougis point ; je n'éprouve
aucun remords* , dit-elle , comme je
l'ai observé : cependant je gémis sur
mes fautes. (On va voir qu'elle n'en
gémît que par un excès de vanité.)
Le coup-d'œil que je jette sur moi me
met mal à mon aise , soit que mes or-
ganes affoiblis par l'âge et les infir-
mités me rendent pusillanime (lui ôtent
l'audace et l'impudeur qu'elle conser-
veroit peut-être sans ces deux causes

(*) Eh ! que parlez-vous *de lever le front* ,
lorsque le poids de l'âge nous courbe vers la terre ,
lorsque cette terre qui demande sa proie , s'en-
trouve déjà pour nous engloutir ?

d'affoiblissement, la privent de l'éner-
gique impudence

. de ces femmes hardies ,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix ,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.)

soit que le calme actuel de mes sens
me trompe sur la possibilité de les
dompter toujours (*Proh pudor!* elle en
doute encore à quatre-vingts ans (*) !
soit que ma vanité m'égare en me di-
sant que j'avois assez de vertus pour
les avoir *toutes*. (C'est la certitude où
elle est qu'elle avoit *toutes* les vertus ,
excepté la chasteté , qui est la seule
cause qui la fasse , non pas rougir ,
mais gémir de n'avoir pas été chaste....
Pour le coup, la plume tombe réelle-
ment des mains. respirons un
moment.

(*) Quels devoient être ses fureurs , grands
dieux ! et s'il arrivoit ce moment terrible où elle
ne pourroit plus dompter l'irritation de ses sens ,
où trouver le héros qui romproit cet enchante-
ment , qui tenteroit cette effroyable aventure ?
C'est cela qui fait dresser les cheveux à la tête !

Mais d'ailleurs , citoyenne Hyppolite , en nous permettant de suspendre le cours de tant de prétentions si exorbitantes , en vous conjurant de vous dépouiller un instant de cette importance sans exemple que vous attachez à votre personne , d'abjurer quelques minutes cet égoïsme qui affadit toutes les pages de vos mémoires , de descendre un moment de votre piédestal pour vous entretenir familièrement avec nous :

Est-ce que le public auroit jamais songé à vous blâmer ou à vous louer d'avoir été plus ou moins chaste ? Quel intérêt , dites-nous , voulez-vous qu'il prenne à vos mœurs ? Il n'a jamais cherché , il n'a jamais observé en vous que l'actrice. Votre moral lui a toujours été indifférent. Il n'a jamais eu rien à vous pardonner , parce que *vos fautes* n'ont pu le scandaliser ni l'offenser. Il vous connoît , il vous admire sous le rapport d'Hermione , d'Electre , de Viriate. Que lui demandez-vous ? que

vous tourmentez-vous ? Prétendez-vous à la célébrité ? Elle vous est acquise , elle vous est due. La postérité auroit même accueilli avec reconnoissance les leçons qu'auroit consacrées aux jeunes élèves la célèbre Clairon. Exigez-vous qu'elle ait du respect pour votre moral ? Est-ce là ce qui vous agite ? Vous êtes bien bonne de perdre ainsi vos peines avec autant d'esprit que vous en avez : repassez encore Epictète , citoyenne, et vous y trouverez , je crois, aussi bien que dans la Fontaine :

Le moins de bruit qu'on puisse faire

En cette affaire ,

Est le plus sûr de la moitié

que si vous aviez été bien conseillée ; vous auriez fait un ouvrage sur votre art, comme vous en étiez si capable , sans faire mention ni de votre philosophie , ni de votre moral , ni de tous les soins que vous vous êtes donnés pour devenir un prodige de perfection , ni de votre passion épique pour le

comte de Valbelle , ni de vos galanteries ; elles sont les inconvéniens de votre profession. Vous l'avez remplie avec tant de gloire , et ces passe-tems sont si doux , que notre indulgence vous étoit toute acquise , si vous n'aviez pas eu l'inconcevable manie de laisser bien loin de vous les sept sages de la Grèce. Tout le monde eût applaudi , et tout le monde rit. Pourquoi réveiller le chat qui dormoit du sommeil d'Epiménide ? Quelle considération , quelle récompense resteroit-il d'ailleurs aux honnêtes femmes , si les femmes sans mœurs prétendoient usurper la considération et le respect que nous devons à cette première , à cette intéressante , à cette inestimable portion de l'espèce humaine ? Une telle injustice seroit d'ailleurs le comble de l'immoralité ; car , s'il suffisoit , pour usurper les hommages qui appartiennent à la vertu , de justifier ses foiblesses par tous les efforts que vous faites pour les anoblir , ce seroit concilier la vertu

avec le vice ; ce seroit accorder au vice la considération qu'on ne doit qu'à la vertu. Il s'ensuivroit le renversement de toute morale. Vous irez à la postérité, citoyenne, sous le rapport d'une très-grande actrice ; mais si, heureusement pour vous, il n'étoit pas impossible que cette équitable postérité s'occupât de votre moral, votre livre, il faut oser vous le dire, votre livre *vous condamneroit à une renommée éternelle*, pour me servir de l'expression anglaise. Celle que vous avez méritée doit suffire à votre ambition. Songez que la renommée de ces femmes si vénérables, dont vous voulez usurper les honneurs, ne vivra que dans la mémoire de leur famille et de leurs amis. Leur envieriez-vous ce prix obscur de leur rare mérite ? Quel hommage ne rendez-vous pas à la vertu par de semblables prétentions ? Rassemblez donc enfin les *bribes* de votre philosophie, pour vous peindre la figure que feront dans la postérité, *les épo-*

ques de la vie morale de la citoyenne Clairon.

Il n'a tenu qu'à moi , poursuit fièrement la citoyenne Hyppolite , de devenir *légitimement une fort grande dame*. (Vous étiez dans l'impossibilité absolue de le devenir d'une autre manière que *légitimement*). De la modération , citoyenne , de la modération. Votre constant amour pour l'hyperbole vous égare encore. Pour être une grande dame , puisqu'il faut parler le jargon de ce tems-là , il falloit s'allier à une maison *titrée* , c'est-à-dire , possédant ou ayant possédé de grandes charges ou de grands honneurs ; et pour être une *fort grande dame* , il falloit entrer dans les familles les plus illustres et les plus illustrées. En épousant le comte , vous seriez devenue *une dame de paroisse* , la femme d'un gentilhomme provençal. Le comte de Valbelle , et le marquis , officier à hausse-col dans les gendarmes de la garde , étoient des gentilshommes provençaux

comme beaucoup d'autres. Ils étoient fort hauts , quoique fort bonnes gens ; madame de Valbelle étoit encore plus haute. Ce mariage ne seroit-il point quelque fiction dramatique ?

Le comte se seroit déshonoré complètement en vous épousant , car on lui auroit fait le double reproche d'avoir épousé une comédienne et la fiancée du roi de Garbe ; et vous , vous auriez perdu toute la considération due à vos talens , et cette perte , vous en auriez éprouvé tous les jours l'amertume sans aucune compensation ; car les désagrémens que vous auriez essuyés , comme madame de Valbelle , n'auroient fait qu'augmenter vos regrets sur la perte de la faveur publique , et de tant d'autres jouissances si multipliées et si flatteuses pour l'amour-propre de mademoiselle Clairon. Toutes les femmes de votre nouvelle caste auroient refusé de vous voir. Elles auroient élevé une barrière impénétrable entre elles et vous : au ton de leurs suisses , vous

vous seriez aperçue de la distance infinie qu'ils mettoient entre vous et leurs maîtresses , malgré la brillante livrée des trois grands estafiers que votre mari vous auroit donnés pour faire vos visites. Il n'y a pas de jour où vous ne fussiez rentrée chez vous avec un nouveau crève-cœur. On n'auroit pas perdu une occasion de vous rappeler que vous étiez mademoiselle Clairon. C'étoit bien des affronts pour tant d'orgueil ! Vous savez avec quelle volupté les femmes se seroient donné de pareils passe-tems , n'eût-ce été que pour vous punir d'être plus jolie et plus aimable qu'elles. Nous les avons vu accabler de leurs hauteurs d'honnêtes femmes , revêtues des plus grands noms , par la seule raison qu'elles n'étoient que *des filles d'argent* (*). Je pourrois vous

(*) C'étoit ainsi que les personnes de grande qualité des deux sexes appeloient les filles sans naissance que les grands seigneurs épousaient pour leur fortune. Une très-grande dame étrangère faisant devant nous à un homme de la cour,

citer plusieurs femmes , entr'autres une que vous connoissiez fort et qui avoit plus d'un titre à la considération et à l'estime publique , que cette sorte d'élevation a rendu très-long-tems beaucoup moins heureuses qu'elles ne l'étoient avant leurs mariages , à cause des humiliations sans nombre qu'elles ont éprouvées. Plus de ressources pour leur amour-propre dans les hommages que leurs talens , leur beauté , leurs qualités aimables leur attiroient autre-

l'éloge de sa femme , qui étoit charmante , remplie de talens , de la conduite la plus irréprochable , aimée et respectée de tout le monde , dit au mari : *Qui est-elle de son nom ?* L'insensé courtisan se penche vers l'oreille de la princesse qui lui faisoit cette question , et lui répond à demi-voix , en parlant de la mère de ses enfans : *C'est une fille d'argent.* La princesse étrangère , femme du plus grand mérite , ne répliqua que par un signe de tête , et affecta toujours depuis de combler d'honnêtetés et de caresses *la fille d'argent* , et d'accueillir le mari avec la dignité la plus froide , malgré le beau nom qu'il portoit.

fois ; il ne leur restoit que la douloureuse impuissance de les obtenir par les distinctions attachées à un rang , qu'elles avilissoient sans en être anoblies. Nous en avons connu une , à laquelle tout Paris prenoit le plus grand intérêt , qui avoit la taille et le port d'une déesse , la fraîcheur d'Hébé , le son de voix et la douceur d'un ange , les grâces les plus séduisantes ; les ministres et les courtisans l'accueilloient avec tant de prédilection , que son mariage ne fit aucun tort à l'avancement de son mari : elle avoit fini par conquérir l'estime et la tendresse de toute la famille de ce dernier : eh bien , n'avons-nous pas vu cette charmante personne essuyer des déboires , même de la part de plusieurs femmes qui ne laissoient pas d'avouer que la nature l'avoit formée , à tous les égards , pour devenir ce qu'elle étoit. A la vérité , elle savoit saisir avec beaucoup d'adresse l'occasion de prendre sa revanche , soit dans les lieux publics , soit

chez les ministres , où elle étoit reçue avec la plus grande distinction : mais son amour - propre étoit toujours souffrant et sur ses gardes. Lorsque sa fille eut atteint l'âge de raison , cette infortunée , d'une sensibilité extrême , devint encore plus malheureuse , par la contrainte qu'elle et son mari s'étoient imposée , par les précautions qu'ils prenoient pour cacher la naissance et l'état de sa mère à cet enfant qui faisoit leurs délices , dont ils étoient adorés , et qui n'a jamais pénétré ce mystère , même après son mariage , parce qu'elle étoit si aimée , si considérée , que personne n'a jamais eu la cruauté de le lui découvrir.

Cette femme si intéressante s'est repentie plus d'une fois de s'être laissé surprendre à l'éclat imposteur de son rang ; mais elle trouvoit au moins une consolation dans le plaisir de donner à sa fille un état honorable , ressource dont l'ame tendre , sensible , passionnée de la citoyenne Clairon n'auroit

pu goûter le charme à cause de sa stérilité. Ainsi, citoyenne Hyppolite, tous les intérêts de votre amour-propre bien pesés, nous pensons que vous avez très-prudemment agi en restant mademoiselle Clairon, brillante d'une splendeur personnelle, et non d'un lustre emprunté qui, loin de contribuer à votre gloire, n'auroit fait que donner plus d'éclat et plus de consistance à mille petites peccadilles, qui seroient restées dans l'oubli sans votre élévation, si l'on peut donner ce nom à un acte par lequel le comte ne pouvoit vous élever jusqu'à lui qu'en s'abaissant jusqu'à vous.

Je sais bien que vous aviez, pour supporter les inconvéniens de votre état avec plus de résignation, des ressources absolument nulles pour la charmante femme dont je viens de parler. Vous auriez entendu ronfler toute la journée, à votre oreille superbe, le nom de madame la comtesse; vos valets et vos femmes ne vous auroient

jamais parlé qu'à la troisième personne ; vous auriez cacheté vos lettres avec de belles armes. Vous auriez eu un suisse à large baudrier qui se seroit élancé de sa loge , pour venir se camper sur sa grande canne à pomme d'argent toutes les fois que vous seriez entrée ou sortie : ce même suisse ceint de son baudrier et de son épée et la canne à la main , auroit pénétré , selon ses privilèges , jusqu'à votre toilette , pour vous offrir tous les matins vos dépêches et vos journaux , et pour prendre vos ordres. On vous auroit porté la queue , et un autre grand laquais se seroit chargé du sac de velours cramoisi , à galons et houppes d'or , quand vous auriez voulu aller à la paroisse , où vous auriez désormais communiqué à bouche que veux-tu. Vous auriez entendu l'un de vos trois laquais dire d'une voix haute , après avoir fermé votre portière : *à l'hôtel*. Les curés de vos terres vous auroient encensée , etc. Vous auriez assez de

philosophie pour que cette pompe vraiment théâtrale , ces accessoires vraiment dramatiques et si conformes à la dignité de votre personne , vous consolassent de tout , vous tinssent lieu de tout , et vous déterminassent enfin , d'après le *moi* de Médée que vous vous êtes si modestement appliqué , à vous complaire dans votre propre gloire , seule ou entourée de parasites des deux sexes , et à vous féliciter sur un joli canapé , votre Epictète à la main et souriant de mépris pour l'espèce humaine , dont vous n'aviez aucun vice , à l'incontinence près , de ce que le créateur avoit versé sur vous tous les dons du ciel , avec une profusion sans exemple ; quelques petits déboires mis dans la balance avec une pareille félicité , auroient été d'un foible poids.

Malgré tant de magnifiques compensations que vous auriez trouvées autour de vous et en vous-même , je ne suis pas moins d'avis que vous avez très-bien fait *de résister quinze ans de*

suite aux prières et aux larmes de l'homme le plus séduisant de la nature , pour n'écouter et ne suivre que la loi de l'honneur et du devoir ()*.

La troisième époque de la vie de la citoyenne Clairon , contient d'abord tous les efforts qu'elle fit pour faire lever l'excommunication fulminée contre les comédiens , la part que plusieurs grands prirent à cette affaire , le desir

(*) Le comte de Valbelle étoit un bel homme , quoiqu'un peu de l'espèce de ceux qu'on appelle *belâtres*. Il étoit brave homme , bon homme ; il payoit fort bien de sa personne. Je n'ai jamais entendu dire qu'à la citoyenne Hyppolite , qu'il fût l'homme le plus séduisant de la nature ; et il n'avoit nullement l'air d'un amoureux larmoyant. La citoyenne Hyppolite l'a souvent peint comme le charmant , le brillant , le séducteur , l'infidèle Galaor. Nous ne nous sommes jamais aperçus qu'il eût cette réputation. Peut-être avoit-il quelques moyens qui nous sont inconnus , d'exalter la tête et l'imagination de la citoyenne. Nous aurons donc quelque indulgence pour le mouvement dramatique que le lecteur aura pu remarquer dans le dernier paragraphe.

que le roi même témoigna à la citoyenne de lui être bon à quelque chose , et de nouvelles preuves du beau rôle qu'elle n'a cessé de jouer dans toutes les grandes occasions : mais l'entreprise échoua par la pusillanimité du duc de Duras. La citoyenne Hyppolite ne manque pas d'attribuer la mauvaise volonté que le duc de Praslin témoigna pour le succès de cette tentative , à l'influence de mademoiselle d'Angeville , qui vivoit très-conjugalement avec ce ministre depuis vingt ans , et laquelle ne se mêloit jamais d'aucune affaire.

Après ce début , la citoyenne Clairon ramène la citoyenne Dubois sur la scène ; elle l'accuse d'avoir la vér... elle assure qu'elle ne peut aller à Fontainebleau à cause de sa maladie ; elle offre de la remplacer et de donner au roi cette marque d'égards. Le maréchal de Richelieu ne veut pas le permettre , *pour ne pas faire de la peine à la petite Dubois*. Le duc d'Aumont

écrit à la citoyenne Hyppolite de ne plus songer qu'à raffermir sa santé : tels sont les détails abrégés que l'auteur offre à la curiosité publique et à l'intérêt de la postérité la plus reculée.

Après avoir perdu l'espoir de ramener les comédiens au giron de l'église, la citoyenne fait une retraite philosophique. Elle se livre à l'étude de l'histoire naturelle. *Elle ne regrette rien , elle ne desire rien.* Son bonheur n'est pas de longue durée. Ce Valbelle, qui avoit commencé par être infidèle, finit par être inconstant ; et le perfide, qui avoit conjuré quinze ans, les larmes aux yeux, la citoyenne Clairon de devenir sa femme, disparoît sans retour. Elle s'en venge héroïquement, comme à son ordinaire. Il se trouvoit dans des embarras qui pouvoient compromettre sa réputation. Elle vend tout ce qu'elle possède pour lui prêter le produit de cette vente pendant dix ans, à 5 pour $\frac{1}{2}$ d'intérêt. Elle marche dans cette troisième époque de belles actions

en belles actions. Son huissier-priseur la vole, ce qui ne peut pas être mis au rang du merveilleux dans ces mémoires ; et n'ayant plus un lit pour se coucher, ne devant recevoir l'intérêt de son argent qu'au bout d'un an, elle se décide à s'expatrier ; le principal motif de cette résolution, elle nous l'apprend elle-même, sans doute pour l'honneur de l'humanité. *Obligée de fermer mon cœur au seul être qui le remplissoit autrefois, mais dévorée du besoin d'aimer, j'étendis ma sensibilité sur la nature entière ; et les moyens qui m'étoient offerts pour en servir au moins quelques individus, me firent trouver tout possible.* Loin, bien loin, J. Jacques Rousseau et tous les philanthropes qui aient jamais paru ! Madame Guyon suffoquait de la grace intérieure, et en versoit une partie sur l'élu que son cœur choisissoit ; la citoyenne Hyppolite suffoque d'amour pour l'humanité. Elle ne peut plus contenir ce torrent de sensibilité, elle le fait déborder sur

la nature entière , elle entreprend un grand voyage pour le répandre également. Y a-t-il dans l'histoire ancienne et moderne un trait comparable à celui-ci ? Quel philosophe , sans en excepter Socrate , pourra-t-on comparer à la citoyenne Hyppolite ? La France ne doit-elle pas s'enorgueillir de l'avoir vu naître dans son sein !

Un hasard , continue-t-elle , m'avoit fait faire la connoissance du Margrave d'Anspach. Ce que j'avois reconnu de candeur dans ce prince , sa noble et touchante simplicité , l'intérêt tendre et confiant qu'il m'avoit témoigné dès les premiers instans , et dont ses lettres m'assuroient la durée , me firent consentir à m'expatrier. (Voilà sans doute un motif secondaire bien digne de louanges ; il suffisoit à la gloire de tout autre que la citoyenne Clairon ; mais qu'est-ce qu'un pareil mérite en comparaison de ce dévouement divin qui lui fait *étendre sa sensibilité sur la nature entière* ? Si ce n'étoit pas un

blasphême , nous oserions dire que la citoyenne Clairon partage ici la gloire de Dieu.

« Paris ne m'offroit plus que des souvenirs douloureux ; *je n'y pouvois plus rien pour personne* (si elle y avoit pu encore quelque chose , elle y seroit *peut-être* restée ; ce premier mouvement inspiré par l'amour de la patrie , est bien naturel) ; *l'amitié d'un souverain me laissoit l'espoir de pouvoir encore être utile à mes semblables.* (On ne peut retenir ses larmes au spectacle de tant de vertus.)

Tout ce qu'elle fait de beau , de grand , d'héroïque à Anspach , est au-dessus de nos foibles éloges. *Le bonheur et la gloire du prince* étoient l'unique but des travaux de la citoyenne Clairon ; et le seul prix , s'écrie-t-elle , que je reçois d'un attachement si pur , est le bouleversement de toute ma fortune et de toute mon existence . . . L'outrage , l'oubli . . . je me tais. (C'étoit pourtant là le mo-

ment de parler, de nous apprendre les détails de cette étrange catastrophe, et par quel aveuglement le margrave outrageoit ainsi l'ange tutélaire de ses petits états). *Je plains, je pardonne, je fais encore les vœux les plus ardens pour qu'on soit heureux.*

J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il ait reçu pour moi la moindre égratignure.

Que de noblesse ! que de générosité !
quelle indulgence touchante ! que dirait-il, que fera-t-il à cette lecture ?

Allons, qu'on se repente, et qu'à l'instant FRIPON,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

La citoyenne Clairon, après avoir fait tout le bien qu'elle avoit pu faire, après avoir défendu, maintenu en place ses plus grands ennemis, sans s'être permis nulle plainte, nulle intrigue, nulle vengeance, sans qu'elle eût jamais blâmé ni maîtresses, ni favoris, sans avoir encouru le plus petit reproche, s'étoit déjà brouillée

avec la margrave et toute la cour ; elle finit par se brouiller avec le margrave, quoiqu'elle n'eût jamais eu aucun tort avec qui que ce soit. C'est une bien malheureuse destinée, nous l'observerons encore, que de déplaire ainsi par-tout et à tout le monde, avec tant d'esprit, tant de douceur, tant de bienfaisance, tant d'héroïsme, tant de perfections, avec tant de qualités vraiment aimables et tant de moyens de plaire !

La citoyenne revient à Paris. Je n'imagine pas, dit-elle, que le reste de ma vie *puisse fournir un évènement intéressant*. (Nous le croyons d'autant plus aussi, que le cours de cette longue vie ne nous en a pas encore fourni un seul ; ce n'est pas à quatre-vingts ans qu'on commence à intéresser). . . . *Il paroît impossible que rien m'arrache à la vie simple et tranquille que je me suis prescrite.*

Est-ce qu'il vous étoit possible de vous en prescrire une autre à votre âge ?

Après vous être agitée pendant près d'un siècle, que faire effectivement, sinon vous reposer et mettre quelque intervalle entre la vie et la mort, en attendant la gloire éternelle, à laquelle personne ne doit avoir plus de prétentions que vous.

Suivent les détails de la vie que la citoyenne Hyppolite mène dans sa retraite, des commodités de sa maison, de l'élégance de ses meubles, de ses goûts, de ses occupations ; elle ne fait *pas* grace d'une laitiue au public, qui n'aime sûrement point cette espèce là.

« Il m'eût été bien doux, continue-t-elle, de pouvoir aller chercher aux spectacles des dissipations que toute ma résignation ne m'empêche pas de désirer quelquefois. Quoique je n'aie rien oublié de tous nos grands poètes, que je les lise souvent, les voir représenter me donneroit un plaisir plus vif et soulageroit beaucoup mon imagination, qui ne peut s'empêcher de rechercher tout ce que les beautés de

l'action doivent ajouter d'intérêt aux beautés de l'ouvrage. Mais, hélas ! qu'ai-je vu à ces représentations ? La bassesse des halles ou la démence des Petites-Maisons ! Nul principe sur l'art, nulle idée de la dignité des personnages : chacun joue son rôle à sa guise, sans se rendre compte de ce qu'on doit mutuellement se prêter dans chaque scène, de ce qu'on doit d'effort ou de sacrifice à l'ensemble de la pièce ; point d'unité dans le ton, point de noblesse dans le maintien. J'ai vu des héros se jeter à plat ventre et marcher sur les genoux ; j'ai vu pousser l'oubli de la décence au point de paraître sous la simple enveloppe d'un taffetas couleur de chair, dessinant exactement le nud depuis les pieds jusqu'à la tête ; j'ai vu, sous le nom des personnages les plus importants de l'antiquité, de chétives filles de journée ployées en deux, tapant du pied, se battant continuellement les flancs, s'appuyant sur les hommes et s'en

laissant toucher avec la familiarité la plus révoltante ; j'étois assourdie de piailleries , de beuglemens ; et pour m'achever, le parterre crioit *bravo* !

Il ne m'appartient pas de décider si le public et les acteurs d'aujourd'hui se trompent, ou si le public et les acteurs de mon tems se trompoient ; mais il doit m'être permis d'assurer qu'il n'y a pas vestige de ressemblance entre les uns et les autres. (C'est une fausse modestie. Ici, vous devez au contraire parler en maîtresse. Que balancez - vous à prononcer qu'un tel public et de tels acteurs se trompent ? est - ce que vous n'en êtes pas bien persuadée ?) Peut-être a-t-on bien fait de laisser là toute espèce de tradition : on joue maintenant Mérope en insouciant, Hermione en petite maîtresse, Monime en dévergondée : puisqu'on les trouve bien ainsi, je dois croire que mes études m'avoient égarrée. (Ce persifflage est hors de propos ; il vous appartenait de tonner , et de

défendre l'art théâtral jusqu'au dernier soupir.) Je défère avec respect au jugement que l'on porte aujourd'hui. (Vous avez complètement tort de déférer au jugement des sots ; car, rien n'est moins respectable que leur jugement ; et pour peu qu'on les laisse faire , ils acheveront de perdre la scène ; vous y avez acquis trop de gloire pour qu'il ne soit pas de votre devoir de la sauver autant qu'il est en vous.) Mais soit un reste de vanité (le souvenir de votre talent outragé mérite un nom plus flatteur. Eh ! qui pourroit ne pas approuver que vous vous rendiez justice ? qui pourroit ne pas voir avec plaisir que vous preniez la place qui vous appartient ?) ; soit. . . tout ce qu'on voudra , il n'est rien qui puisse me déplaire ou m'ennuyer autant que l'incroyable changement du théâtre français. »

Composons maintenant avec la citoyenne Hyppolite. Je conviens que nous ne sommes point, comme autre-

fois, dans l'opulence en fait d'acteurs ; mais aussi ne sommes-nous pas dans cette pénurie qui paroît l'affliger si fort, et qui lui inspire cette diatribe très-hyperbolique contre nos comédiens. La foule de sujets du premier ordre que nous avons vus réunis dans l'ancienne troupe, nous a gâtés nous autres *gourmets*. Ces réunions de talents supérieurs sont aussi rares que celle des grands hommes de tous les genres qui sembloient s'être donné rendez-vous pour venir illustrer le règne brillant de Louis XIV (*). Mais

(*) Sans doute il ne faut point s'attendre à voir remplir tous les rôles d'une tragédie par des sujets du premier mérite. Prenons *Iphigénie* pour exemple : Dumesnil jouoit clytemnestre ; M^{lle} Gaussin ou Guean , Iphigénie ; M^{lle} Clairon , Eryphile ; Sarasin , Agamemnon ; le Kain , Achille ; Lanoue , Ulysse. — Quand on a vu sur la scène cet ensemble-là ; quand on a dans l'oreille , les sons de pareils acteurs , on est malheureusement très-difficile à contenter. Dans la comédie , rappelons - nous *le Méchant* , pièce

nous sommes cependant en état de rassembler un nombre suffisant d'acteurs et d'actrices, parmi lesquels on ne trouvera sûrement ni *la bassesse des halles*, ni *la démente des Petites-Maisons*; et nous allons présenter à la citoyenne Hyppolite une liste de sujets qui ne sont pas indignes d'occuper agréablement ses loisirs.

TRAGÉDIE.

Premiers rôles d'hommes.

La Rive—Talma—St.-Prix—Baptiste.

Seconds rôles.

St.-Phal—Damas—Dupont.

qu'on ne peut plus écouter, et qui faisoit alors un plaisir indicible. Granval jouoit le Méchant; Molé, Valere; la Thorilliere, Géronte; Lanoue, Ariste; Armand ou Deschamps, le Valet; M^{lle} Gaussin ou Guean, l'Amoureuse; madame Granval, la Coquette noble; M^{lle} Dangeville ou madame Belcourt, la Soubrette. — On ne risque rien d'assurer que jamais on ne verra jouer la comédie avec cette perfection-là.

Rôles de rois.

Vanhove—Naudet.

Confidens.

Florence—Després.

Premiers rôles de femmes.

Les citoyennes Vestris (s)—Raucourt
—Thénard.

Seconds rôles ou jeunes premières.

Fleury (*)—Vanhove—Simon.

(*) Cette jeune actrice a de la sensibilité. Elle a eu de beaux momens dans la tragédie d'Achille et Briseïs, qu'on vient de reprendre. Elle connoit bien son rôle : son abandon aux pieds de son père, est vraiment tragique ; son abandon aux genoux d'Achille, est touchant : mais elle n'y a pas encore saisi ce juste milieu, si difficile à la vérité, entre l'empportement auquel sa situation terrible lui permet de se livrer en implorant son amant, et la retenue qu'elle doit à son sexe, dont rien ne l'autorise à se dispenser. Il ne lui est pas permis d'être aux genoux d'Achille comme à ceux de son père. Si la citoyenne Fleury se ménage de sorte à tirer parti de ses moyens en les conservant, elle peut devenir une actrice très-intéressante.

C O M É D I E.

Premiers rôles d'hommes.

Molé—Fleury—Baptiste.

Seconds rôles.

St.-Phal—Damas—Dupont.

Rôles à manteau.

Grandmesnil—Chaumont—Gérard.

Valets.

Dugazon — Dazincourt.

Premiers rôles de femmes.

Les citoyennes Contat — Mézerai —
Vanhove.

Seconds rôles ou jeunes premières.

Mars l'aînée — Mars cadette.

Soubrettes.

Devienne — Contat cadette.

Si le pouvoir exécutif, à qui le droit en appartient, commandoit pour la résurrection et pour la gloire du théâtre français la réunion des sujets que je viens d'indiquer, on ne trou-

veroit dans cet ensemble , ni des héros qui se jettent à plat ventre et qui marchent sur les genoux , ni de malheureuses filles de journée qui se battent les flancs , et se permettent avec les hommes les attouchemens les plus familiers.

Faits particuliers.

CES faits sont , l'ordre de début de la citoyenne Clairon , une anecdote sur la tragédie de Rodogune , et un Voyage à Bordeaux.

Ordre de début.

« QUOI QUE ce fût , dit l'auteur , par ordre du roi que je quittasse l'opéra pour passer à la comédie française , on me dit que je devois me présenter à M. le duc de Gêvres , gouverneur de Paris et gentilhomme de la chambre en exercice , pour recevoir cet ordre par écrit.

M.^{lle} Dumesnil se chargea de me

conduire. J'avois vingt ans , une figure que tout le monde trouvoit assez piquante ; j'étois parfaitement bien mise , et par goût autant que par raison , mon maintien étoit de la plus grande décence : il m'étoit permis de croire que mon ensemble devoit intéresser. »

Le duc eut la grossièreté de dire à M.^{lle} Clairon , lorsque M.^{lle} Dumesnil la lui présenta : elle est jolie (en adressant la parole à cette dernière) ; et à M.^{lle} Clairon : on dit que vous avez du talent ; je vous ai lue. (Il vouloit parler de l'histoire de Frétillon). Frappée comme d'un coup de foudre , continue l'auteur , je lève mes regards avec toute l'indignation dont j'étois pénétrée , et j'osai dire au duc , *en le toisant depuis les pieds jusqu'à la tête* : je vous ai lu aussi ; mais je crois , monseigneur , que nous *avons besoin de nous connoître plus particulièrement pour pouvoir nous apprécier*. Ce petit fait paroît très-indifférent ; mais comme il est entièrement dénaturé , la

vérité peut servir à faire voir que la citoyenne Hyppolite ne perd pas une occasion de tourner tout à sa plus grande gloire , et qu'elle évite soigneusement d'en saisir aucune de rendre justice à notre bonne Dumesnil. Celle-ci se souvient fort bien de cette présentation ; qu'elle se fit à la campagne, et que Sarasin et Dubreuil vous accompagnèrent : elle n'a pas oublié le sot compliment du duc de Gêvres ; elle en fut indignée ; elle assure, citoyenne Hyppolite , et son témoignage est irréprochable , qu'au lieu de vous permettre la réponse très-impertinente que vous croyez avoir faite , parce que vous n'y auriez pas manqué quelques années plus tard , vous vous conduisîtes comme il est naturel de se conduire à vingt ans. Vous rougîtes , vous fûtes pétrifiée , vous baissâtes les yeux ; ce qui est d'ailleurs beaucoup plus vraisemblable dans une jeune personne , qui vient demander une grace à un supérieur qu'elle n'a jamais

vu. Ce fut M.^{lle} Dumesnil, que cette brutalité avoit révoltée, qui dit au duc : Eh ! monseigneur, qui n'imprime-t-on pas ? qui ne lit-on pas ? (*) Alors M. le duc se radoucit ; il vous combla d'honnêtetés, et vous dit toutes les choses flatteuses que vous méritiez.

Anecdote sur Rodogune.

« Tout en admirant les talens de mes compagnes, je voulois en acquérir de plus complètement méritans. Quelqu'applaudies que fussent leurs fautes, j'aurois eu honte de les faire : par exemple,

Mademoiselle Gaussin avoit la plus belle tête, le son de voix le plus touchant possible, son ensemble étoit noble, tous ses mouvemens avoient une grâce enfantine à laquelle il étoit impossible de résister ; mais elle étoit

(*) On avoit imprimé dans la même semaine des couplets contre lui, et des mémoires sur l'impuissance dont sa femme l'accusoit.

mademoiselle Gaussin dans tout : *Zaïre* et *Rodogune* étoient jetées dans le même moule : âge , état , situation , tems , lieu , tout avoit la même teinte. (C'eût été une charmante actrice ! mais il y a dans cette phrase autant de mensonges que de mots).

« *Zaïre* n'est qu'une touchante pensionnaire de couvent , et *Rodogune* , demandant à ses amans la tête de leur mère , est assurément très - altière et très-décidée ; cela ne se ressemble pas. Il est vrai que *Corneille* a placé dans ce rôle quatre vers d'un genre plus pastoral que tragique :

Il est des nœuds secrets , il est des sympathies ,
Dont , par le doux rapport , les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre , et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Rodogune aime ; et l'actrice , sans se souvenir que l'expression du sentiment se modifie d'après le caractère et non d'après les mots , disoit les vers avec une grâce (oui) , une naïveté volup-

tueuse (non sûrement) plus faite, selon moi, pour Lucinde dans l'oracle, que pour Rodogune. Le public routiné à cette manière, attendoit le couplet avec impatience et l'applaudissoit avec transport.

Quelque danger que je craignisse en m'éloignant de cette route, j'eus le courage de ne pas me mentir à moi-même : *je dis ces vers avec le dépit d'une femme fière qui se voit contrainte d'avouer qu'elle est sensible* : (Il n'y a pas dans tout le rôle de Rodogune une seule intention de cette nuance, controuvée par la citoyenne Clairon). Je n'eus pas un dégoût, mais je n'eus pas un coup de main. C'étoit assez pour ma tentative. Qui rompt en visière au public assemblé, et contrarie les idées reçues, quelque raison qu'il ait, doit s'estimer heureux de n'être pas puni. *L'histoire de Galilée m'étoit présente* :

On ne s'attendait guère
A voir tel homme en cette affaire.

La citoyenne Hyppolite a une si forte aversion pour la simplicité, qu'en disant des choses qui paroissent du meilleur sens, elle ne sauroit s'empêcher de faire intervenir le gigantesque. (L'histoire du mouvement de la terre et de la condamnation de Galilée, à propos de quatre vers tendres récités par deux actrices d'une manière différente ; quel ridicule boursoufflage !) J'eus le plus grand succès dans le reste du rôle ; et suivant ma coutume, je vins entre les deux pièces écouter aux portes du foyer les critiques qu'on pouvoit faire. J'entendis M. Duclos, de l'académie française, dire avec son ton de voix élevé et positif, que la tragédie avoit été bien jouée ; que j'avois eu de fort bonnes choses, mais que je ne devois point penser à jouer les rôles tendres après M.^{lle} Gaussin.

Etonnée d'un jugement si peu réfléchi, craignant l'impression qu'il pouvoit faire sur tous ceux qui l'écoutoient, et maîtrisée par un mou-

vement de colère, je fus à lui et lui dis : Rodogune un rôle tendre, monsieur ? une Parthe (comme si une femme Parthe ne pouvoit pas être tendre !), une furie qui demande à ses amans la tête de leur mère et de leur reine ; voilà certes un beau jugement !... Effrayée moi-même de ma démarche, les larmes me gagnèrent, et je m'enfuis au milieu des applaudissemens.

Toutes les lectures que j'ai faites depuis, m'ont fait tenir à mes premières idées. Voltaire les a justifiées dans son commentaire sur Corneille (vous exagérez) ; et le public aussi content de ma fermété qu'il l'étoit *de la volupté* de M.^{lle} Gaussin (jamais M.^{lle} Gaussin n'a mis de la *volupté* dans ce rôle ; elle n'y mettoit que de l'amour : mais *volupté* est un contraste plus répréhensible avec le caractère d'une femme qui demande à ses amans la tête de leur mère. La citoyenne Hyppolite, lorsqu'il s'agit d'avoir raison, ne manque jamais d'employer les strata-

gêmes de l'hyperbole, qui est d'ailleurs sa figure chérie); le public, acheve-t-elle, lui a permis de croire qu'elle n'avoit pas perdu sa peine, et qu'en s'armant de patience, de respect et de raison, on pouvoit quelquefois lui tenir tête, et n'être pas toujours de son avis. »

Nous lisons *dans l'examen de Rodogune* par Corneille lui-même.

« Ainsi elle (Rodogune) devoit s'exempter de choisir (parmi les deux princes frères qui étoient amoureux d'elle), pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétentions. Elle n'avoit pas de meilleur moyen que de rappeler la mémoire de leur père qui avoit perdu la vie pour elle (assassiné par les menées de Cléopâtre, mère des deux jeunes princes, laquelle vouloit faire assassiner encore ces deux princes et Rodogune), et leur faire cette proposition qu'elle savoit bien qu'ils n'accepteroient pas (de tuer Cléopâtre). Il étoit de son devoir de

venger cette mort (*); mais il étoit de celui des princes de ne pas se charger de cette vengeance. Rodogune avoue elle-même à Antiochus (celui qu'elle aime), qu'elle le haïroit s'il lui avoit obéi, qu'elle aime trop la vertu pour être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père, seroit un parricide, si elle la recevoit de leurs mains. » Est-ce là une *furie* ?

Dans la scène première de l'acte IV.^e, Rodogune parle ainsi à Antiochus :

D'un père mort pour moi voyez le sort étrange ;
Si vous me laissez libre , il faut que je le venge ,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner ,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner :
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende ;
Votre refus est juste autant que ma demande ;
A force de respect votre feu s'est trahi ,
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi ,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance ,
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.

(*) On observera que le ressentiment de Rodogune s'étoit encore accru par l'aveu que lui fit Laodice , confidente de Cléopâtre , que celle-ci vouloit la faire mourir.

Est-ce là *une furie* ?

Je n'examine point si le rôle de Rodogune est bien ou mal fait, et si Corneille a pu, pour entretenir un intérêt de curiosité, feindre un moment que Rodogune, dont le caractère n'a rien d'atroce, vouloit faire assassiner Cléopâtre par les deux princes ; mais je soutiens que, d'après ce qu'on vient de lire en prose et en vers, M.^{lle} Clairon avoit tort de prétendre que Rodogune étoit une *furie* ; et cela, pour conclure de ce que Rodogune est une *furie*, qu'elle ne doit jouer tout ce qu'il y a de passionné dans son rôle, qu'avec l'expression d'un amour que cette *furie* est indignée elle-même de ressentir. Elle a doublement tort, en ce qu'il n'y a pas un seul mot dans le rôle de Rodogune qui puisse donner le moindre indice de ce prétendu dépit ; qu'au contraire, cette princesse aime Antiochus de tout son cœur et de la meilleure foi du monde, et que plus de cent vers, extrêmement tendres, font foi

de son amour. Il est vraisemblable que la *correction* de M.^{lle} Clairon n'avoit d'autre motif que la crainte de se commettre en se mesurant avec M.^{lle} Gaus-sin , dans le même genre d'expression amoureuse ; quoi qu'il en soit , celle qu'elle a cru devoir adopter , étoit un contre-sens perpétuel , une violation manifeste des intentions de l'auteur.

Est-elle indignée de ressentir de l'amour , la princesse qui dit à Lao-dice :

. . . Garde-toi de nommer mon vainqueur ;
La rougeur trahirait le secret de mon cœur (*).

(*) Voltaire dit que Rodogune étant déjà veuve de Nicanor , n'étant plus si jeune , cette rougeur , cette timidité , cette innocence (il n'y a nulle innocence à ne vouloir pas qu'on lui nomme son vainqueur , ce n'est que de la retenue) semblent outrées pour son âge : mais il faut que cet âge n'ait point nui à sa beauté , puisque les deux princes en sont éperduement amoureux. Il n'est pas nécessaire qu'une belle et honnête femme n'ait que dix-huit ans pour rougir au nom de son vainqueur.

C'étoit-là l'occasion de témoigner son dépit à sa confidente , au lieu de ne lui témoigner que de la retenue et de la pudeur , et de lui parler le langage de l'amour.

Et plus loin :

Le consentiras - tu cet effort sur ma flâme ,
Toi , son vivant portrait que j'adore dans l'âme :
Cher prince , dont je n'ose , en mes plus doux souhaits ,
Fier encore le nom aux murs de ce palais.

On est sans doute curieux de savoir comment la citoyenne Hyppolite , qui eut , dit-elle , le plus grand succès dans le reste du rôle , s'y prenoit pour dire ces quatre vers , *avec le dépit d'une femme fière qui se voit contrainte d'avouer qu'elle est sensible*. Ce seroit un beau tour de force ! aussi disoit-elle ce couplet , dans lequel elle n'avoit pas un coup de main , comme une actrice qui sait débiter parfaitement des vers , mais avec une expression très-embarrassée et très-équivoque. Il est bien plus aisé de mêler une sorte

de dépit dans ceux qui commencent par :

Il est des nœuds secrets , il est des sympathies . . .

Duclos , qui ignoroit le plan absurde de M.^{lle} Clairon dans ce rôle , avoit donc raison de dire qu'il falloit que M.^{lle} Clairon renonçât à jouer la tendresse d'une amante, comme M.^{lle} Gaussin. D'après ces mêmes observations , cette dernière faisoit fort bien d'être tendre , de mettre de la franchise et quelque abandon dans l'expression de son amour : elle auroit eu tort d'y mettre *de la volupté , comme dans Lucinde et dans Zaïre* ; aussi est-il contre la vérité , qu'elle ait joué le rôle avec cette expression-là , et que Zaïre et Rodogune aient été jetées , par cette actrice , dans le même moule.

Nous concluons de tout cela , que M.^{lle} Gaussin étoit dans son rôle , en le jouant avec une tendresse franche , *mais non voluptueuse* , quoiqu'il lui fût impossible de faire abstraction de

la volupté de son organe ; que mademoiselle Clairon n'étoit point du tout dans ce même rôle , en établissant , de son autorité privée , que Rodogune étoit indignée de ressentir de l'amour ; qu'elle avoit tort de la peindre comme une *furie* , et que Duclos , citoyenne Hyppolite , avoit raison de dire que jamais M.^{lle} Clairon ne joueroit l'amour comme M.^{lle} Gaussin. Je sais bien que votre cœur tendre , votre ame tendre , ce torrent de sensibilité dont vous avez toujours été inondée , votre amour si passionné , si rare , votre belle voix et votre adresse , vous donnoient de grandes prétentions au charme ravissant de l'expression de M.^{lle} Gaussin ; mais comme le succès , à cet égard , étoit dans l'ordre des impossibles , vous aviez pris le parti de dénaturer le rôle de Rodogune. D'ailleurs , il ne peut pas être mis en question , même dans l'hypothèse où Rodogune seroit une femme plus forte que Corneille n'a prétendu la faire , si , dans les momens

où elle ne seroit plus qu'amante , et une amante très-tendre , son amour devroit porter l'empreinte de son caractère politique. Nous ne le croyons pas : tout cède à l'amour dans les instans qui lui sont consacrés , et un acteur doit sans doute varier son expression d'après les rapports du moment.

Voyage de Bordeaux.

« ÉPUISÉE par mon travail , dit la citoyenne Hyppolite , *impatiente de le voir inutile* (on l'applaudissoit néanmoins ; mais elle auroit voulu l'être exclusivement), je crus devoir aller dans quelque'une de nos provinces , essayer sur un public sans prévention et sans habitude (qui n'eût pas la bêtise de trouver beau le genre de M.^{lle} Dumesnil), l'effet que mon nouveau genre pouvoit produire. On m'accorda la permission d'aller à Bordeaux.

La nécessité de m'accréditer me fit employer dans le rôle de Phèdre , par

lequel je débutai , *les éclats , l'emportement , la déraison qu'on applaudissoit à Paris* (malgré tous les soins que se donnoit M.^{lle} Clairon) , et que les ignorans appeloient la belle nature. (C'est contre M.^{lle} Dumesnil que tous ces traits sont dirigés ; il n'y avoit qu'elle et M.^{lle} Clairon qui jouâssent le rôle de Phèdre. On voit que M.^{lle} Dumesnil y étoit la déraison même , applaudie *à tout rompre* par les spectateurs de Paris ; et la citoyenne Hyppolite , *la raison* même , obligée d'aller chercher parmi les gascons , des sectateurs qui lui donnâssent la préférence). Le lendemain je pris le rôle d'Agrippine , et je jouai pour moi , depuis le premier vers jusqu'au dernier.

Ce genre simple , posé , d'accord , étonna dans le premier moment. (Il ne devoit pas étonner ceux qui avoient vu jouer ce rôle par M.^{lle} Dumesnil , car c'étoit précisément dans ce genre-là qu'elle le jouoit. Vous aurez beau vous demener , vous aurez beau voyager ;

malgré tous vos essais et vos succès à Bordeaux , jamais vous n'avez été aussi belle ni *aussi vraie* que Dumesnil dans Agrippine ; jamais vous n'avez approché d'elle dans ce beau rôle). *Le suffrage des auteurs de l'Encyclopédie , qui ont bien voulu transmettre à la postérité le flatteur et touchant hommage qu'obtint la vérité que vous cherchiez ,* est encore plus suspect que les éloges bordelais , puisque l'amant que vous aviez alors , étoit encyclopédiste. Ce fut lui qui obtint pour vous les honneurs du dictionnaire. Au reste , cet article , et tout ce qui regarde l'art théâtral dans l'Encyclopédie , demandent une refonte.

C'est un travail que nous nous proposons d'entreprendre avec deux autres amateurs , et pour lequel nous avons déjà rassemblé beaucoup de matériaux. L'histoire de la déclamation grecque et romaine , et celle des nations modernes sont une branche de notre plan.

« Encouragée par le succès que je

venois d'obtenir , je revins à Paris avec la ferme résolution de quitter le théâtre ou d'y faire approuver mes efforts et je ne me suis retiré que treize ans après ».

Vous voudriez que ceux qui ne vivoient pas alors conclussent de ces derniers mots , que vous occasionnâtes une révolution sur le théâtre français , tandis que votre retour n'y produisit pas la plus légère sensation nouvelle. Vous n'aviez nullement besoin de faire trois cents lieues en poste pour obtenir des suffrages ; votre genre avoit été applaudi à Paris avant votre départ , et il continua à l'être lorsque vous reparûtes , parce que la perfection où vous l'aviez porté , méritoit des applaudissemens. Dumesnil fut , à l'ordinaire , plus applaudi que vous , comme vous le lui reprochâtes parlant à elle. Il n'y eut rien d'innové ; chacun resta dans le genre auquel la nature l'avoit destiné , et fut applaudi , comme de coutume , quand il le mérita. Les choses se pas-

sèrent précisément comme si vous n'aviez bougé ; et il demeura , et demeurera éternellement établi , fissiez-vous vingt volumes de mémoires , que notre bonne Dumesnil , laquelle ne fait point de mémoires , étoit , dans l'art de jouer la tragédie , le triomphe de la nature , et que vous étiez celui de l'art. Après cinquante ans d'efforts inutiles , n'êtes-vous donc pas encore dégoûtée du projet de persuader le contraire ?

La citoyenne Hyppolite termine l'article du Voyage de Bordeaux par une des plus fortes hyperboles qu'elle se soit permises dans le cours de son ouvrage : *Mettez* , dit-elle , *le public* , c'est aux élèves qu'elle adresse la parole , *dans le cas de convenir que vous professez le plus difficile de tous les arts* ; plus difficile conséquemment que celui que professoient Homère , Virgile , Corneille , Molière , Racine , Voltaire , les plus grands peintres , les plus grands sculpteurs anciens et mo-

dernes, etc., etc., etc. ; d'où il suit que la citoyenne Hyppolite , croyant avoir prouvé implicitement dans ses mémoires , que la palme de son art lui appartient , et cet art ayant la primauté sur tous les autres , la célèbre Clairon occupe le premier rang parmi les hommes et les femmes les plus célèbres qui aient jamais existé ; elle est la première femme de l'univers.

De l'article intitulé , Baptême.

CET article est digne du *roman comique*. La mère de la citoyenne Hyppolite accouche d'elle à sept mois. La vie de l'enfant étoit en danger ; il s'agit de le baptiser sur-le-champ. On court au presbytère ; personne. Où sont le curé et le vicaire ? — Au bal , chez Mr. . . . On porte la petite Clairon mourante , au bal. On fait taire un instant le violon ; et le curé habillé en arlequin et le vicaire en gille , après avoir fabriqué promptement de

l'eau bénite, baptisent cet avorton , qui devoit jouer de si grands rôles. Le fait est-il vrai ? Un curé et un vicaire au bal, en masque ! Dans quel diocèse de France assez désordonné la scène s'est-elle passée ? Est-ce une parade imaginée par la citoyenne Hyppolite Clairon pour se désopiler la ratte ? Le récit de cette farce vraie ou fausse est déplacé partout ailleurs que dans l'histoire de Polichinelle et de madame Gigogne : mais dans la bouche ou sous la plume de la reine de Carthage ! . . .

De la Lettre.

SUR la lettre que la citoyenne Hyppolite écrit d'Anspach au comte de Valbelle, pour lui dire un éternel adieu : c'est celle dont nous avons déjà parlé ; de l'entortillage, des prétentions, de l'élégance, l'amas de toutes les tournures, de toutes les expressions avec lesquelles on peint le sentiment ,

mais point de sentiment, de la pédanterie et aucun intérêt. J'attribue la froideur de cette lettre à l'excès de la sensibilité de la citoyenne Hyppolite, qui la rendoit incapable d'exprimer ce qu'elle éprouvoit, qui lui ôtoit l'usage de l'expression, comme on perd celui de la parole lorsqu'on est trop excessivement affecté. Peut-être aussi cette lettre a-t-elle été composée pour faire nombre parmi les divers articles de ses mémoires : quoi qu'il en soit, c'est une des pièces les plus utiles au panégyrique de la citoyenne Clairon, qui s'y montre dans son plus beau jour, et digne de plus en plus de notre admiration.

Notre bonne Dumesnil est sollicitée par un de ses zélés partisans de lui donner quelques anecdotes sur les persécutions que la citoyenne Hyppolite lui a fait éprouver ; elle répond à cet amateur la lettre que nous allons transcrire, laquelle n'est ni assaisonnée, ni travaillée, ni destinée aux

honneurs de la presse , mais qui respire la simplicité de cœur, *le sentiment* et la générosité.

« Je suis bien sensible à l'intérêt que vous et mes respectables amis prennent aux atrocités que la citoyenne Clairon décoche contre moi. Il y a cinquante ans qu'elle s'exerce à ces jeux qui m'ont fait quelquefois répandre bien des larmes. Je suis revenue de cette foiblesse , et n'étant plus en rivalité , je me flattois qu'elle m'oublieroit , comme je me suis appliquée à oublier tout ce qu'elle m'a fait. Vous me demandez des anecdotes contre elle ; je me garderai bien de vous en donner , cela sentiroit la vengeance ; elle n'a jamais trouvé place dans mon cœur : il adopte et chérit un sentiment moins pénible. Si ses mensonges sur mon compte peuvent ajouter un prix à tous ceux dont son livre est rempli , et lui procurer un débit avantageux , j'aurai contribué à son bonheur. Cela

est satisfaisant pour ma façon de penser : je ne m'occupe plus que du plaisir d'avoir encore de vrais amis, auxquels je voue pour la vie la plus tendre reconnoissance ».

Signé DUMESNIL.

D'après cette lettre seule, et tout ce que nous avons mis sous les yeux du lecteur, j'ose dire qu'il est en état de prononcer à qui appartient la palme du sentiment.

*De la Robe, ou la Visite du
maréchal de Richelieu.*

LE maréchal entre un matin chez M.^{lle} Clairon pour l'inviter à une petite fête qu'il veut donner à madame la duchesse de Grammont. M.^{lle} Clairon s'excuse. Le maréchal insiste, et veut savoir le motif du refus. Elle avoue *qu'elle n'a point de robe*, qu'il ne lui en reste plus qu'une noire, et qu'elle a été obligée de vendre toute sa garde-

robe de ville pour suffire à ses besoins. Le maréchal très-étonné, la prie de tuer quelque cousine et de venir en noir. M.^{lle} d'Epinaï, qu'il a invitée aussi, viendra la prendre. Le dialogue est sur le ton le plus familier, et précisément du même style qu'auroit employé une duchesse belle parleuse, avec le maréchal de Richelieu, qui étoit lui-même un beau parleur. Bien des gens suspectent la vérité de ce dialogue, quelquefois assez brillant : je me contente de ne pas croire que la citoyenne Clairon ait jamais été sans robe, et de penser que l'anecdote n'a été ainsi habillée que pour rendre le trait de la fin d'autant plus sublime, comme on le verra, *qu'elle n'avoit point de robe*, et pour se faire prodiguer les éloges les plus flatteurs par des hommes et des femmes de la plus grande qualité : elle promet au maréchal d'aller à sa fête.

Nous arrivâmes tard, dit la citoyenne Hyppolite. Le maréchal étoit trop en-

touré pour entrer dans l'appartement. Nous allâmes nous placer tout de suite (dans la salle où l'on devoit chanter de petits opéras) : il nous envoya un valet-de-chambre pour nous prier d'aller l'attendre dans son cabinet après le spectacle, et me fit dire que j'y trouverois les papiers nécessaires au travail dont nous étions convenus. (Le maréchal l'avoit chargée de distribuer la feuille des gratifications, parce qu'elle *connoissoit mieux que lui ceux qui en méritoient.*) Arrivent la duchesse de Grammont, conduite par le maréchal de Richelieu, le duc de Choiseuil, donnant la main à la duchesse de Lauraguais, et le duc de Gontaut à la comtesse d'Egmont. La duchesse de Grammont dit en passant, *ah, vous voilà M.^{lle} Clairon.* (Le son de cette voix fit sur la citoyenne Hyppolite le même effet que les sourcils de Jupiter lorsqu'il faisoit trembler les pôles; elle est prête à s'évanouir, *il lui prend un mal de tête affreux.*)

Après le spectacle , nous nous rendîmes dans le cabinet du maréchal par un escalier dérobé. . . . Il y avoit du monde dans le salon contre lequel nous étions. Je trouvai sur le bureau les papiers dont j'avois besoin , et je me mis à travailler ; *mais la plume m'échappa des mains , la terrible voix se fit entendre : je crus que le tonnerre tomboit sur ma tête ;* mais à force de prêter l'oreille à ce qui se disoit , j'entendis des choses très - spirituelles , très-obligeantes , avec les mêmes sons qui m'avoient effrayée. Je me rassurai , et bénis Dieu de n'avoir pas cette voix-là.

M'impatientant de ce que la séance ne finissoit pas , j'allois de tems en tems regarder à la porte si on ne s'en alloit point. Madame de Grammont dit au maréchal : il y a du monde dans votre cabinet. — C'est M.^{lle} Clairon , je l'ai priée d'arrêter l'état des gratifications. — Je serois bien - aise de la voir. Le Maréchal vint la prendre par la main ,

et la mena dans le salon , où elle trouve aussi la duchesse de Lauraguais et le duc de Gontaut , qui se lèvent pour la saluer.

Ici commence la grande scène , le dialogue entre tous ces brillans acteurs. On se doute bien que la conversation débute par des louanges.

Cela étoit juste et bienséant. La duchesse de Grammont trouve que mademoiselle Clairon est toujours sublime dans Corneille , elle a vu Cinna trois fois de suite. C'est une chose étonnante que votre diction dans cette pièce , sur-tout..... *Tout beau!* (En s'adressant à la duchesse de Lauraguais) Madame la duchesse , l'avez-vous entendue ? — Non , je n'ai point eu ce bonheur-là ; allez la voir , vous en serez dans l'enchantement , de ce *tout beau* sur-tout ; il est étonnant. — Le duc de Gontaut prend la parole , et s'extasie aussi sur le *tout beau* : il en a été vivement frappé. C'est un vieux mot , reprend la duchesse , qu'on n'o-

seroit pas employer aujourd'hui , qui certainement ne fut jamais digne de la tragédie , et qu'elle rend si noble , si imposant , qu'on ne croit pas possible de lui en substituer un autre.

Tout cela ne ressemble pas mal à la scène du fameux *Quoi qu'on die*. Voici le bouquet. Le Maréchal termine l'éloge par ces paroles : M.^{lle} Clairon est certainement la plus grande actrice qui ait encore paru. J'ai vu les Duclos , les Desmares , la fameuse le Couvreur ; elle est au-dessus de toutes.

Dumesnil étoit sans doute comprise dans la capilotade. *Bravo* , néanmoins le trait est assez bien amené.

(Madame de Grammont) : Pourquoi êtes-vous en noir ? — Je suis en deuil d'une cousine. (Le Maréchal rit). — Pourquoi riez-vous ? — De la pauvre créature qu'elle tue. — Comment donc ? — Elle n'a que cette seule robe-là. — Elle a la plus belle garde - robe du monde , à ce qu'on m'a dit ? (Mademoiselle Clairon) : Pour suffire à tout

cé que le théâtre demande , madame , il m'a fallu vendre tout ce dont je pouvois me passer , en ville. — Pourquoi cela ? Est-ce qu'elle n'a pas sa part ? — Pardonnez-moi , j'ai ma part ; mais deux mille écus qu'elle rapporte , bon an , mal an , sans aucune espèce de grace de la cour , suffisent à peine *aux besoins de première nécessité* ; et puisque la *légèreté* de M. le Maréchal m'y oblige (*), je lui ferai la honte d'avouer que je suis dans le besoin. (Madame de Grammont) : M. le Maréchal , c'est affreux. — *C'est sa faute , madame , ce n'est pas la mienne. Pourquoi refuse-t-elle de faire comme les autres ? Elle pourroit rouler sur l'or ; mais on ne veut qu'un sentiment délicat et pur. C'est de l'amour , de la constance , des procédés de l'autre monde ! On refuse toutes les offres avantageuses , et l'on meurt de faim avec Céladon.*

(*) *Légèreté* me paroît fort ; elle doit vous paroître chère , citoyenne Hyppolite ; car sans ~~cette~~ *légèreté* , il n'y avoit point de drame.

J'espère bien que qui que ce soit , pour peu qu'il ait de tradition de l'ancien monde , ne croira que le plus poli des courtisans ait tenu des propos de cette grossièreté-là devant des femmes comme celles à qui il parloit : le style de la réplique , dans la bouche du plus sémillant de tous les persiffleurs , est en outre celui d'une appareilleuse. *Pourquoi refuse-t-elle de faire comme les autres ?..... Rouler sur l'or !.....* Cette charge est digne de celle que l'auteur vient de se permettre , en donnant à madame de Grammont la voix d'un ogre pour minauder ; mais elle n'est pas d'un aussi bon ton. Choisir surtout le maréchal de Richelieu pour lui faire tenir un langage aussi trivial que peu circonspect , c'est l'excès de l'inconvenance. Son style , dans la conversation , étoit des plus brillans par la légèreté , les grâces , les bienséances : quoiqu'il écrivît assez mal , il se monroit , dans la familiarité de l'entretien , sur-tout avec les femmes , toujours

presqu'aussi saillant , mais sans aucun fiel , que le Cléon du méchant. La citoyenne Hyppolite nous permettra donc de croire que tout ceci n'est qu'un mauvais rêve.

Le commencement de la réplique de mademoiselle Clairon, quoiqu'elle nous avertisse qu'elle n'a parlé qu'après un repos , un examen , n'est pas plus vraisemblable : *puisque vous avez souffert , mesdames , une sortie si peu digne de vos oreilles....* (Elle avoit bien raison). Cette tournure collective auroit été un peu familière ; et rappeler elle-même la proposition d'un marché digne d'un plénipotentiaire de madame Gourdan, étoit encore pis : mais il falloit en venir au grand couplet. La citoyenne y dépose la détresse des comédiens malgré leurs talens ; qu'il y a parmi eux des femmes âgées et des hommes , *à qui l'on ne peut pas proposer l'honnête ressource de se faire entretenir.* (Si l'on songe à la dissonance de ces propos avec le lieu de la

scène et le rang des personnages , on ne concevra pas comment une femme d'esprit , une actrice , a pu commettre de pareilles fautes dans la contexture de cette scène ; la soif de jouer en aussi bonne compagnie le rôle héroïque , l'égaré. Elle a tout disposé pour que les détails du dénouement tournent à sa gloire , comme on va le voir : les moyens lui sont égaux. Venez au moins , continua-t-elle , au secours de ceux - là (de ceux qui ne peuvent pas se faire entretenir). Je viens vous donner un bon exemple à suivre. *Vous m'avez chargée de fixer le montant des gratifications : daignez jeter les yeux sur cet état : vous y trouverez mon nom effacé , et les cent pistoles que j'ai coutume de recevoir , réparties sur tous les autres.* Le sacrifice de cent pistoles, lorsqu'elle est toute nue ! Et ses camarades ne tomboient pas à ses pieds ! et elle n'a pas encore des statues dans les foyers ! Ce grand couplet n'est interrompu que par une exclamation du

maréchal : c'est une Bélise !..... La citoyenne s'y loue , pendant quatre pages , avec une effusion , une exhubérance , qui étonne de plus en plus , quoique le lecteur dût y être accoutumé. Les duchesses sont aux anges : elles écoutent comme *l'innocent Danchet* : elles grondent le maréchal ; elles ne trouvent rien à répondre à ce que dit M.^{lle} Clairon. Madame de Grammont l'arrête une minute , pour lui reprocher *qu'elle est trop fière*. — *Mon frère m'a dit qu'il vous avoit offert des secours , et que vous les aviez refusés*. Pourquoi cela ? *Blanche* , baissant les yeux , avoue à madame de Grammont , à qui elle dit , entre autres gentilleses , que le duc de Choiseuil *est roi de France en second* ; elle lui avoue , dis-je , avec une modeste rougeur , que le duc , son frère , a tant d'esprit , tant d'amabilité , *tant de naissance* , tant de grâces , et qu'elle est si sensible , que si elle joignoit le devoir de la reconnoissance à *tous les sentimens qu'il lui inspire* , il se

pourroit que cela la menât trop loin.
 (Et Valbelle ? Et Valbelle ?) Elle continue ; *vous ne désapprouverez pas sans doute que j'évite ce danger ;* et pour prouver à la duchesse qu'elle n'est fière que par un excès de vertu , *je n'ai point de robe ,* lui dit-elle , *daignez m'en donner une , et je m'honorerai de la porter.*

La duchesse attendrie , n'y tient plus.... Elle serre M.^{lle} Clairon dans ses bras.... Vous en aurez une demain... *Vous êtes charmante ! vous êtes charmante !* elle la remercie des doux momens qu'elle vient de lui faire passer, et lui fait promettre de ne jamais aller à Versailles sans la voir. M.^{lle} Clairon en donne sa parole : la compagnie s'écoule : elle va rejoindre sa camarade délaissée, et pour la consoler,

Elle laissa tomber de son char de victoire,
 Sur son front jeune encore , un rayon de sa gloire.

Cet article a quelque chose de rare ;
 c'est que malgré la dignité du lieu

de la scène , des personnages et quelquefois du style , il est presque aussi bouffon que celui du baptême (*)

(*) Nous saisissons cette occasion de dire un mot du célèbre maréchal de Richelieu , si fêté , si loué , si diffamé , si ridiculisé sur-tout par l'acrimonieux d'Alembert. Ce n'étoit pas un homme ordinaire que celui qui , pendant le cours d'une longue vie , n'a jamais échoué dans aucune négociation , ni dans aucune entreprise militaire ; quoique dans plusieurs il ait eu à combattre la cour même , qui ne l'en chargeoit que pour le perdre. Ce n'étoit pas un homme ordinaire , qu'un grand seigneur , le plus aimable , le plus couru , le plus séducteur des courtisans , dont la vie n'étoit qu'un cours de prospérités de tous les genres , et qui cherchoit sans cesse toutes les occasions de s'arracher à tant de délices , pour aller négocier ou combattre. La pièce du Lovelace français , où il est représenté comme un scélérat , est une charge et une imposture d'autant plus condamnable , que Richelieu n'étoit point un méchant homme.

*De l'explication avec S. A. S.
M^{me} la Margrave , demandée
par moi.*

QUAND on connoît les cours d'Allemagne , il est impossible de croire à ce dialogue entre la princesse et la citoyenne Clairon. Le fond peut en être vrai ; mais presque toute la diction dramatique de celle-ci est composée dans la paix du cabinet , toujours pour servir de matériaux à l'apothéose de la citoyenne Hyppolite , que rien ne peut assouvir , et qui veut être déifiée de son vivant , ce qu'on n'accordoit aux empereurs romains qu'après leur mort. La preuve que ce dialogue est à-peu-près une fiction , c'est que la margrave , traitée par la citoyenne Hyppolite comme une petite fille que sa *bonne* régente et gourmande , et avec beaucoup moins de ménagemens qu'une reine-mère et regnante n'en emploieroit avec sa bru ,

n'a pas fait chasser ignominieusement la correctrice. La citoyenne Clairon dit audacieusement dans ce dialogue, *qu'elle n'est point la maîtresse du margrave*. Nous savons de très-bonne part qu'effectivement, à cette époque, elle ne lui faisoit plus aucune impression, quoique la citoyenne Hyppolite se donnât toutes sortes de mouvemens pour réveiller la faveur, pour stimuler les bonnes grâces du prince. Nous taisons même, à cet égard, quelques anecdotes curieuses et fort récréatives que nous nous réservons *in petto*. Elle eut beau s'agiter : le margrave finit par la faire *éconduire de ses états* (c'est l'expression de la citoyenne Hyppolite) pour plaire à madame Ca..... et à madame Ku..... La citoyenne Clairon furieuse, prend son diadème et la plume pour laver la tête au margrave, et lui écrit dans un noble emportement :

« Votre passion effrénée pour une femme que malheureusement *vous seul* ne connoissez pas, le bouleversement

de vos plans et de ma destinée, votre insouciance sur l'opinion publique, la licence de vos nouvelles mœurs, votre manque de respect pour votre âge et pour votre dignité, m'ont obligée de ne plus voir en vous qu'une ame vicieuse qui cessoit de se contraindre (c'est Néron qui échappe à Séneque).

Pour ménager la réputation du margrave, la citoyenne Hyppolite *a permis de croire qu'elle ne le désapprouvoit pas.* (Que de bontés inutiles!) Elle lui reproche les procédés les plus affreux envers elle, qui n'avoit d'autres prétentions, d'autres sentimens que ceux de la *plus tendre des mères* et la plus solide des amies. Elle termine cette foudroyante lettre, dont madame Ca. . . . et madame Ku. . . . se seront avisé de bien rire, selon l'usage, par une éruption vraiment philosophique: *Je ne suis rien, monseigneur, j'en suis toujours convenue sans honte et sans regret, mais mon ame est quelque*

chose ; et jusqu'à mon dernier soupir, je vous obligerai du moins à l'estimer. Adieu. . . . Adieu pour jamais.

Il faut le dire ; la citoyenne Clairon étoit réellement intéressante et à plaindre dans cette circonstance. Nous n'ignorons pas et nous pourrions faire voir que *ce gracieux* souverain, à l'exemple de tous ses pareils, abusoit de sa force, quoiqu'il eût les torts les plus graves envers elle. Mais aussi, *que diable alloit-elle faire dans cette galère*, au lieu de terminer paisiblement et bourgeoisement sa glorieuse carrière dans Paris ou aux environs, comme notre excellente Dumesnil.

Après cette lettre au margrave, on lit dans les mémoires de la citoyenne Clairon un charmant petit dialogue entre elle, une jeune femme et un mari jaloux, sur les dangers de la coquetterie. Elle auroit dû se *garder de montrer aux gens* les deux chansons qui suivent cet article, qui peuvent être supportables dans la société

par le mérite de l'a-propos , mais qui ne sont point assez saillantes pour supporter le grand jour.

De l'article intitulé : Réflexions sur les mariages d'inclination, ou pourquoi j'ai refusé de me marier.

LA citoyenne Clairon examine d'abord dans quatre pages de lieux communs, sur *quoi se fondent les sentimens impétueux* dont les hommes se laissent aveugler lorsqu'ils veulent contracter d'autres mariages que des mariages de convenance. Elle n'aperçoit que quatre motifs de cet aveuglement : la beauté, la vertu qui résiste, la fortune qui tente un homme qui n'en a point, les séductions de l'esprit, des grâces et des talens. La beauté passe bien vite : la vertu ? *est-elle réelle et pure ? nous sommes bien trompeuses !* La citoyenne n'y croit guère. Les richesses ? (Ici l'article prend la tournure et le

ton d'un prône) *Si on ne les doit pas à sa famille, d'où viennent-elles ?* Les femmes d'un rang inférieur et nées pauvres, n'ont de ressource que par le travail, les talens et les vices : l'ouvrière peut à peine se tirer de la misère. Les émolumens des plus grands talens étoient, du tems de la citoyenne Hyppolite, au-dessous du nécessaire de leur état.

« C'est donc du vice seul que ces richesses peuvent parvenir, et ce vice... Non... je ne veux point essayer de le peindre ; l'horreur qu'il m'inspire feroit tomber la plume de mes mains. »

(Ce que c'est que les transports de la vertu ! Substituez le mot de crime à celui de *vice*, et vous verrez qu'on pourra se servir de la même phrase pour peindre les remords d'un parricide. Cette hyperbole seroit le comble de l'extravagance, si on ne la pardonnoit à l'amour dévorant, au saint enthousiasme de la vertu. Ce qui m'étonne, c'est que, d'après cette prodi-

gieuse irritabilité, lorsqu'il s'agit du vice, la citoyenne ne se soit pas évanouie devant madame de Grammont et madame de Lauraguais, quand le maréchal de Richelieu lui conseilla si décemment de se faire entretenir.

Après avoir jeté un coup-d'œil d'indignation sur les funestes résultats dans les familles, de ce vice *qu'elle ne sauroit voir*, la citoyenne ressent un nouvel accès d'horreur ; mais elle trouve tout-à-coup un calmant dans le détail aimable de ses perfections. C'est un tableau si rare, si consolant, si honorable pour l'humanité, que nous nous ferions un reproche de le dérober au lecteur.

« Il m'est permis de croire que peu de femmes possèdent plus de moyens que je n'en avois pour établir son empire (celui de la séduction) ; aux dons flatteurs dont la nature peut parer une femme, elle avoit réuni pour moi la force, le courage, et le cœur d'un galant homme. Tous mes

engagemens m'étoient sacrés, tous mes devoirs m'étoient chers. Un caractère aussi fier que sensible ne me laissoit envisager de gloire et de biens que dans le succès de mes travaux, et de bonheur que dans l'amour. Obligée de méditer sans relâche sur tous les grands personnages de l'antiquité, sur leurs vertus, sur leurs foiblesses, il falloit nécessairement que mon ame s'élevât, et que mon cœur s'attendrît. La variété de mes parures, celle de toutes les passions que j'avois à peindre, remplissoient journellement ce goût frivole de ma nation pour la nouveauté. Les applaudissemens que je recevois justifioient les hommages qui m'étoient rendus. Ma société n'étoit composée que de gens de lettres aussi éclairés que sages, et de gens du monde de même irréprochables; tout ce qui pouvoit me faire suspecter d'ambition, de légèreté, d'intérêt, étoit scrupuleusement éconduit. Il étoit donc *flatteur* d'en être (de sa société). Des

femmes de la première distinction daignoient mêler des égards , une amitié réelle , de la confiance même pour ma personne , à la protection qu'elles accordoient à mes talens. Mes supérieurs et les ministres n'ont jamais refusé de me recevoir , de m'entendre , et de m'accorder ce que je demandois. Ma célébrité avoit franchi les bornes de ma patrie. Quel cœur sauvage ou glacé n'eût pas mis son bonheur à me plaire ? (*)»

Le lecteur va croire peut-être que notre admiration est à son comble ; il seroit dans l'erreur de le penser. A

(*) Citoyenne Hyppolite , vous vous êtes appliqué fort héroïquement *le moi* de Médée : je puis vous assurer que beaucoup de cœurs , ni sauvages , ni glacés , auroient fait la même réponse à la question par laquelle vous terminez ce couplet. Est-ce qu'avec votre philosophie , vous ne pourriez pas mourir contente , sans persuader à vos successeurs que vous auriez nécessairement embrasé , incendié tout ce qui n'étoit ni glacé , ni sauvage.

tant de charmes , à tant de qualités , à tant de vertus , la citoyenne Hyppolite ajoute l'action sublime de refuser quatre mariages ; les trois premiers , *parce qu'elle n'aimoit pas* , et le quatrième , *parce qu'elle aimoit véritablement*. Ce que son cœur a rendu de combats (pour résister aux sollicitations de mariage du comte de Valbelle) ne peut *être apprécié que par moi* , continue-t-elle ; je leur dois sans doute une grande partie des maux que j'ai éprouvés ; mais qu'importe ces maux , *qu'importe la vie même ? je n'ai point de reproche à me faire*. A laquelle de tant d'héroïnes que cette illustre citoyenne a jouées , nous le demandons au lecteur le plus difficile , ne peut-elle pas être comparée avec l'espoir d'emporter la palme ? Deux petites taches , tant il est vrai que l'espèce humaine ne sauroit en être exempte dans ses plus beaux momens , viennent corrompre ici notre excessive satisfaction , et nous en sommes vraiment affectés.

Le comte de Valbelle sollicite *treize* ans , avec une constance digne des bords du Lignon, la citoyenne Hyppolite de devenir la comtesse de Valbelle. Selon les préjugés reçus , il se déshonorait très-complètement par ce mariage. La citoyenne Hyppolite , dont la délicatesse surpasse , comme on a pu s'en apercevoir dans tout le cours de cet ouvrage , celle des bergères les plus renommées sur les rives du même fleuve , au lieu de cacher l'opiniâtre foiblesse de son amant , fait une lettre exprès pour divulguer et consacrer sa honte (je dis sa honte , car , elle a déclaré qu'elle n'a point voulu l'épouser pour ne pas le compromettre) ; et en imprimant cette lettre , elle l'écrase pour jouer le beau rôle. Ce n'est pas tout ; après nous avoir peint du pinceau de *Sakespear*, l'horreur que lui inspire un vice dont la seule idée *lui fait tomber la plume des mains*, elle accuse son amant de ce même vice ; elle apprend à la postérité la plus re-

culée , *que pour satisfaire à ses besoins et à ses goûts , elle a vendu tout ce qu'elle avoit d'inutile ; et cependant elle s'est écriée dans l'article précédent : comment est - il possible qu'il existe des ames assez basses pour vouloir en partager le honteux salaire.*

Le comte de Valbelle eût - il fait autre chose en acceptant une partie des richesses très - honnêtement acquises , sans doute , par la citoyenne Clairon ?

Ces deux réflexions attristent. Quant à la dernière , la citoyenne Hyppolite ne sauroit excuser son bien - aimé en disant : tout n'est-il pas commun entre nous , car il n'y a personne qui n'ait le droit d'en dire autant. N'y auroit-il pas ici quelque erreur dans le texte , ou la citoyenne , possédée de cette douce idée de tout sacrifier à ce qu'on aime , n'auroit-elle pas pris l'intention pour le fait ? Le comte de Valbelle étoit fier !

« Dans le moment le plus pressant de nos besoins, continue la citoyenne

Hyppolite, je fis la connoissance de madame de Galitzin, princesse russe, *par un de ces hasards que rien ne peut expliquer.* Cette dame se passionna si vivement pour moi, qu'elle ne pouvoit passer deux heures sans me voir ou sans m'écrire (quelle fureur dans une femme née sous la zone glaciale !) Ce prodige étoit réservé à la citoyenne Clairon, qui finit, comme on peut le croire, par rejeter toutes les offres de cette brûlante princesse, *malgré les plus pressans besoins.*

Bientôt l'impératrice de Russie fait proposer à la citoyenne quarante mille francs d'appointemens, une maison, un carrosse, une table. Si le comte veut l'épouser et la suivre, il aura le même grade qu'il avoit en France, et les émolumens nécessaires pour se soutenir. Le comte accepte tout, *et l'idée qu'il me devoit son avancement et sa fortune*, dit la citoyenne, *me séduisit moi-même quelques instans ; mais revenue de son premier transport,*

elle s'enferme, se parle à elle-même ; fait deux pages de réflexions plus héroïques les unes que les autres, et termine ainsi cet article intéressant, qui laisse à la postérité le modèle de toutes les qualités et de toutes les vertus que l'imagination la plus féconde puisse rassembler sur une créature humaine :

« Tout fut dit ; mon illusion disparut : je restai fille , pauvre ; je ne partis pas : mais en sacrifiant au devoir mon amour, ma fortune et ma vanité , en acquérant les moyens de m'estimer moi-même , j'ai sûrement plus gagné que perdu.

*De la Lettre à madame de ****

LA citoyenne Hyppolite, en écrivant à la fille du sublime Diderot, ne pouvoit guère se dispenser de commencer sa lettre par l'interjection O... *O vous, que j'aime avec toute l'effervescence du bel âge..... avant de sortir de la vie,*

je voudrois savoir ce que c'est que le bonheur, non que je le prétende pour moi; mais je mourrois consolée si je pouvois m'assurer qu'il peut se répandre sur les humains.

La savante antiquité, poursuit-elle, ne dit rien du bonheur; c'est convenir, ce me semble, qu'elle ne le connoissoit pas. . . .

Au contraire, presque tous les poètes, sans en excepter les plus licencieux, et presque tous les philosophes se réunissent pour le faire consister dans la vertu.

Est-ce donc à elle à le chercher? *Elle doit être, malgré son âge et ses infirmités, la plus heureuse des femmes.*

La citoyenne ne nous paroît pas forte sur cette matière: il nous semble qu'elle entend par le bonheur ce qui n'en est que l'ombre, et qu'elle voudroit le chercher par-tout où il n'est pas. Nous lui conseillons de lire, à ce sujet, *les Consolations de la philosophie par Boëce*. Il est impossible de pousser le

charme de la persuasion plus loin sur la question du vrai bonheur (*)

Cet article à grandes prétentions ,

(*) Ce sublime et touchant ouvrage n'avoit jamais été égalé avant le livre intitulé, *les Mœurs par Toussaint*, qui est, nous osons le dire, une des plus belles productions de l'esprit humain. Nous invitons les gens de lettres d'un certain âge à relire ce chef-d'œuvre, et nous ne craignons pas d'assurer que leur opinion sera conforme à la nôtre.

Un des plus grands philosophes modernes, quoiqu'il soit peu connu, a dit dans un ouvrage intitulé, *Réflexions diverses du chevalier de Bruix* : « Si l'on connoissoit tout le charme de la vertu, on ne s'en éloigneroit que par démente. » Il a traité aussi la question du vrai bonheur, dans un opuscule intitulé, *les Chapitres*, dont les morceaux épars n'ont pas été réunis. L'indifférence de cet écrivain pour la renommée, et son extrême paresse, ont presque éteint sa mémoire, que ses amis vont faire revivre en publiant une édition complète de ses œuvres. Tel qui n'a jamais entendu prononcer son nom, sera bien surpris de voir que l'auteur eût été un des hommes les plus célèbres du siècle, s'il l'avoit voulu. — Il étoit oncle du ministre de la marine de ce nom.

finît par des phrases mystiques, dans lesquelles la citoyenne Hyppolite divinise Diderot : elle en parle comme d'un grand-prêtre de Delphes, comme d'un mortel initié dans les secrets de la providence, qui savoit celui du vrai bonheur, qui nous l'auroit appris *si nos vices ne l'avoient rebuté, et qui peut-être n'a voulu communiquer ce bien suprême qu'à des êtres plus dignes d'en jouir.*

Nous ne nous arrêterons pas sur une lettre au margrave, que la citoyenne crut devoir écrire à ce prince, quoiqu'elle lui eût dit un éternel adieu. Il s'agissoit de lui donner des conseils politiques. Elle surmonte son ressentiment, pour lui dicter un plan de conduite.

De l'article intitulé : Conseils à ma jeune amie.

Ces conseils commencent par un acte de contrition à Dieu, dans lequel

la citoyenne Hyppolite ne peut pas s'empêcher de se louer. Jamais on n'a vu une telle soif de louanges. On se rappelle , en lisant ce commencement d'article , la prière d'un évêque de Noyon, du nom de Clermont-Tonnerre : *mon Dieu , ayez pitié de ma grandeur.*

On lit ensuite , si l'on peut , des lieux communs sur les sociétés , le véritable amour , la dépravation des mœurs , l'éducation des deux sexes , les liaisons dangereuses , et les précautions à prendre pour ne pas compromettre sa réputation.

La citoyenne persiste dans son système de ne croire à la vertu que *par bénéfice d'inventaire* , pour me servir de l'expression de Lafontaine ; elle n'a rencontré , *pour sa part* , que six honnêtes femmes ; c'est trois de plus que Boileau. Il s'étonneroit que la citoyenne Clairon en eût rencontré six , et peut-être sans se compter. Madame de Lambert , *dans ses conseils* , ne s'est pas permis d'apprendre à sa

fille qu'on pouvoit se faire pardonner une foiblesse. La citoyenne Clairon, qui a un besoin plus urgent d'indulgence, ne fait pas difficulté d'assurer à sa jeune amie, qu'une foiblesse peut se pardonner ; elle n'ose cependant pas aller au-delà d'une.

On est tout étonné de voir succéder à ces conseils une sortie contre les premiers excès de la révolution, le début du prince de Lambesc, l'incendie des châteaux, etc.

Nous voici à l'article essentiel, parce qu'il nous donnera la mesure de la sensibilité naturelle de la citoyenne Clairon.

« Si j'avois eu des enfans, dit-elle, je me serois peu souciée qu'ils chantassent à livre ouvert. Former leur oreille et leur goût, connoître l'étendue de leur voix, leur faire sentir l'*horreur* des dissonances, et le charme de la mélodie, (et pourquoi non celui de l'harmonie, qui est bien un autre charme ?) les mettre en état d'apprendre

seuls un petit air, est tout ce que j'aurois voulu.

La harpe est un instrument précieux entre les mains d'une femme qui a de la voix et de la grâce ; mais il peut occasionner des défectuosités dans la taille ; il fatigue les poumons et casse la voix.

Le clavecin et le piano me semblent pouvoir être *agréables* et quelquefois utiles : (*agréables !* un piano est le théâtre de l'harmonie.) J'en aurois fait pousser l'étude au point d'en sentir , d'en apprécier les difficultés ; mais je n'aurois pas voulu qu'on cherchât à les surmonter. Jouer avec facilité de jolis riens , se mettre en état de s'occuper , *de se distraire* , de s'arracher à quelque préoccupation , est assez pour les gens du monde. Il ne faut épuiser ni le tems , ni la mémoire , ni les heureuses dispositions des enfans à des talens , dont à toute rigueur ils peuvent se passer ».

Il faut avoir de l'orgeat dans les

veines et toute sa chaleur dans la tête , pour parler de la musique avec ce flegme-là , quand on est musicienne. Heureusement que ces conseils à la glace ne peuvent pas faire plus d'impression sur une ame harmonique , que ceux par lesquels on auroit prétendu persuader à Racine et à Voltaire , dans leur jeunesse , de se borner à faire de jolis couplets. Je prie d'abord le lecteur pour qui l'affection musicale est un sens inconnu , si je puis m'exprimer ainsi , d'observer qu'on peut être , non pas musicien , mais grand lecteur de musique (ce qu'on appelle en jargon du métier , un *croque-notes*), et être encore plus obtus pour ce bel art , que tel qui ne sauroit pas solfier la gamme ; comme on peut être très-sensible à la bonne musique et très-connoisseur , quoiqu'on soit un foible lecteur. Un homme peut savoir bien lire à haute voix , et sentir beaucoup moins ce qu'il lit qu'un lecteur médiocre. (Camille Desmoulins lisoit fort mal).

Je vous prends sur le fait, citoyenne Hyppolite. Vous étiez musicienne, et vous donnez de ces conseils-là ? Je vois que vous lisiez et que vous entonniez très-bien des notes. Si vous aviez eu la tête et le cœur organiques, avec votre belle voix, vous n'auriez pas quitté l'opéra. Vous voulez que les enfans de votre jeune amie *sachent jouer avec facilité de petits airs pour se distraire* ? Ah ! si Dieu leur a fait le beau présent de la corde sensible, d'une ame pénétrable aux transports de l'harmonie, conseillez-leur bien plutôt de s'abandonner à tout le charme de la musique, de sonder la profondeur délicieuse du plus brûlant de tous les arts, de celui qui fait tout oublier, qui console de tout, qui calme les impressions les plus douloureuses et les plus déchirantes, qui inspire des transports quelquefois au-dessus des forces humaines, s'ils étoient prolongés, du seul qui puisse donner aux cœurs ouverts aux douces fureurs de l'harmonie l'idée des

jouissances ineffables auxquelles nous sommes peut-être destinés dans des sphères plus fortunées que ce globe de boue et de sang ; et vous feriez votre possible pour étouffer le germe précieux que cet enfant a le bonheur de renfermer dans son sein , au moment où il va se développer ! Vous voudriez lui arracher ce sixième sens qui appartient encore plus au cœur qu'à l'ouïe , et qui peut faire les délices et la consolation de sa triste carrière ? Une musicienne qui donne de semblables conseils , n'a point reçu de la nature ce foyer intérieur de sensibilité , dont l'expression élève , attendrit , transporte et déchire l'ame , comme la déclamation de notre immortelle Dumesnil.

Pourquoi la charmante Arnoult nous arrachoit-elle plus de larmes en jouant Thélaiïre , que vous n'en avez jamais fait verser dans tous vos rôles ? Parce qu'elle étoit douée du don du pathétique ; parce qu'elle avoit la tête et le

cœur organiques. Comme elle étoit touchante au tombeau de Castor ! Avec cette organisation-là, des traits nobles, les plus beaux yeux, le plus bel organe, des grâces, de la taille, on joue la tragédie sur le théâtre de l'opéra : aussi la jouoit-elle bien (*).

Pourquoi, malgré ses jolies épigrammes, n'a-t-elle point eu d'ennemis ? Parce que née sensible, elle n'a jamais persécuté personne ; parce qu'elle n'étoit ni haute, ni envieuse, ni intrigante, ni tracassière, ni haineuse, ni charlatan, ni ambitieuse, ni gonflée d'elle-même, ni consumée de la soif des louanges ; parce qu'elle ne suffoquoit pas d'orgueil ; parce que la pédanterie, la pruderie ont toujours été l'objet de ses sarcasmes ; parce qu'elle n'a jamais prétendu être le phénix de tous les théâtres anciens ou modernes, passés, présents et à venir ;

(*) Dans son voyage à Paris, Garrik la nomma parmi les actrices auxquelles il donnoit la préférence. Voyez la note *t* à la fin de l'ouvrage.

parce qu'enfin , quoiqu'un homme de beaucoup d'esprit ait dit d'elle qu'elle étoit *un petit peloton de sentiment* , il ne lui est jamais venu dans l'esprit de vouloir être le *grand peloton* de toutes les perfections humaines. — Aussi a-t-elle toujours inspiré et inspire-t-elle encore un intérêt universel.

Puisqu'il s'agit de musique , nous nous permettrons une réflexion. Quelle peut être la raison pour laquelle presque tous les poètes , à commencer par Voltaire (car il n'y a qu'à le lire lorsqu'il parle musique pour s'en assurer) , sont-ils privés *du sens musical* ? Il y a pourtant des rapports entre la poésie et la musique. Pourquoi la plupart des poètes même qui font de beaux vers lyriques , n'ont-ils ni la tête organique ni le *cœur musical* , si je puis m'exprimer ainsi ? Je n'en ai jamais connu un seul qui entendît la langue de la musique , sur lequel l'harmonie fît une grande impression ; tandis que des personnes qui ne connoissent pas le

prix d'un beau vers sont très-sensibles à la musique , et font même des accords sur tous les tons, sans avoir aucune connoissance de cet art.

Dorat a voulu s'aviser , comme les autres , de parler musique dans son poëme *de la déclamation* , qui est un ouvrage digne d'éloges , où l'on devroit supprimer tout ce qui regarde ce bel art. Ce poète aimable et brillant ne voyoit dans les bouffons qui chantoient à l'opéra , que des pantalons et des arlequins. Il ne s'apercevoit pas que ces arlequins et ces pantalons chantoient et exécutoient avec une rare perfection la plus délicieuse musique, comme la révolution musicale l'a démontré depuis à tout le monde. Dans sa privation absolue du *sens musical* , il suppose qu'Apollon (le dieu de l'harmonie !) a fait mettre le feu à l'opéra pour venger le goût , parce que les connoisseurs y préféroient les chefs-d'œuvres des maîtres d'Italie à un chant, en général insupportable , dont la plu-

part des finales se composoient de ces deux harmonieuses voyelles , *eu , eu*. Il paroît fort satisfait d'entendre Apollon déguisé en berger , chantant dans Églé , dont l'auteur aime la musique par prédilection , ces jolies paroles :

Paisibles bois , vergers délicieux ,
J'abandonne pour vous le séjour du tonnerre ;
J'ai laissé mon rang dans les cieux ;
Tous mes plaisirs sont sur la terre EU EU.

Il aimoit mieux entendre beugler ces *eu eu* par Gélin , que d'écouter la musique de Pergolèse si délicieusement chantée. On ne conçoit pas une pareille *obtusion* : mais quand on a le malheur d'en être affligé , il faudroit au moins se taire : un aveugle qui disserteroit sur le prisme ne seroit pas plus ridicule , et plus on a d'esprit , plus on l'est.

Dans ce même article , la citoyenne Hyppolite s'emporte sérieusement contre les hommes. Arrivées à l'âge de trente ans , dit-elle , *ils ont la sottise de nous constituer vieilles*. (Oh , non :)

mais vous êtes en effet plutôt vieilles que nous ne sommes vieux , à cause de la délicatesse de votre organisation , à cause de l'enfantement , de vos infirmités , qui rendent *une honnête femme* si intéressante pour un homme sensible) ; *ils osent* , continue-t-elle , *blâmer en nous ce qu'ils prétendent pour eux dans la plus dégoûtante caducité !*

Prenez-un homme de votre âge , citoyenne , qui ait été doué des agrémens de son sexe comme vous l'avez été de ceux du vôtre ; et s'il jouit d'une bonne santé , vous verrez lequel des deux sera le plus dégoûtant. Avouez-le ; la colère d'être vieille vous arrache cette apostrophe : calmez-vous : calmez-vous ; vous touchez au moment de rajeunir. En attendant , il est impossible que vous ne soyez pas aussi persuadée que nous , qu'il y a plusieurs raisons physiques de la vieillesse anticipée des femmes. Les hommes blâment alors en vous ce qu'ils peuvent encore se permettre. La parure rajeunit un

vieillard qui se porte bien , et vieillit encore davantage une femme. Il paroît aussi moins défait , moins accablé du poids des années , en raison de la force qu'il a de plus. Il semble d'ailleurs qu'une femme soit plus obligée d'être jeune ; sa destination , *son métier* étant de plaire : l'homme n'y est pas si particulièrement tenu. On doit donc plus exiger de la femme , et son plus grand tort est de vieillir , de n'être plus propre à remplir cette destination , tandis que l'homme se montre encore sous des apparences moins repoussantes. M. de Saint-Valery , qu'on appeloit le doyen des petits maîtres (nous parlons de notre tems) , et que la citoyenne Clairon a bien connu , n'étoit assurément ni dégoûtant ni ridicule. Plusieurs autres vieillards très-recherchés dans leur parure , comme le maréchal de Richelieu , le comte de Janssac , le marquis d'Hautefort , Moncrif , le maréchal de Brissac , quoique sa parure fût un peu bizarre , n'étoient

pas non plus des personnages ridicules ou dégoûtans ; et les plus belles femmes de Paris, telles que madame de Brionne, madame Caze , madame de Forcalquier, madame de l'Illebonne , très-parées , au même âge que ces vétérans de la galanterie , eussent été au moins du ridicule le plus excessif, parce que leur lot , comme nous l'avons dit , étoit de plaire , et qu'en conserver les prétentions après la perte des moyens , c'est réveiller nécessairement l'idée de la destination du beau sexe , et cette idée offre alors la plus dégoûtante de toutes les images. Nous avons vu un exemple de ce ridicule, dans la personne de mademoiselle Quinault, duchesse de Nevers , toujours parée comme une châsse, quoiqu'elle ne fût plus qu'une momie. On croyoit voir de ces têtes de mort que les missionnaires montrent coëffées de fontanges couleur de rose , pour dégoûter de la parure les jeunes filles, qui tournent la tête avec horreur, et qui courent acheter des rubans.

Au reste , ces *conseils* sont des lieux communs épars dans tous les romans moraux ; ils ne contiennent aucune idée nouvelle , et sont présentés , selon l'usage de la citoyenne Hyppolite , avec toutes les prétentions de la nouveauté. On doit pourtant lui savoir gré de ne pas avoir traité , dans cet article , celui de la pudeur.

Tels sont les *mémoires* de cette actrice célèbre , de cette auguste *concubine* (*), le mot doit-être prononcé. Il ne faut

(*) Notre excessive circonspection nous oblige d'employer , au lieu du mot de *courtisane* , celui de *concubine* , inusité par-tout ailleurs que dans les tribunaux et au confessionnal. La courtisane proprement dite , est celle qui vit du produit de ses galanteries. Nous avons bien , dans les aveux de la citoyenne Clairon , la preuve légale *qu'elle a fait folie de son corps* , selon l'expression des jurisconsultes ; mais nous n'avons pas acquis celle *qu'elle ait vécu de son corps*. Rappelons-nous qu'elle nous apprend elle-même sa première prostitution et plusieurs concubinages ; c'est ce qu'elle nomme *ses fautes* , dont on a tant exagéré le nombre. Nous avons donc cru devoir ,

pas que le vice usurpe adroitement l'intérêt et la considération qu'on porte à la vertu , ou à des foiblesses qui ne l'excluent pas , et qui sollicitent l'indulgence avec quelque espoir de succès , sans jamais pouvoir l'obtenir au tribunal des mœurs. Une femme peut être effrayée de cette perspective ; sa tâche est dure à remplir sans doute :

Hoc decet , hoc leges , jusque pudorque jubent ,

a dit le plus licencieux de tous les poètes : mais que de compensations !

d'après les divers aveux de la citoyenne , et l'horreur que paroît lui inspirer la seule idée du salaire *qui lui fait tomber la plume des mains* , prendre une moyenne proportionnelle , et lui donner la qualification modeste de *concubine* dont les canons de l'église se servoient à l'époque de ses beaux jours , lorsque les concubines où demi-femmes (*sémi-conjuges*) étoient permises aux laïcs et aux ecclésiastiques , pourvu que les cordeliers et les carmes même n'en eussent qu'une à-la-fois. C'est avec grand plaisir que nous prenons ce juste tempérament envers l'illustre *demi-femme* Clairon.

la nôtre est encore plus rude. Chaque sexe doit avoir la sienne.

Ce livre est sur-tout mal fait , en ce que ce qui devroit être le principal , n'y est que l'accessoire. Nous n'en connoissons pas un seul où l'auteur ait osé prendre le ton qui règne dans celui-ci. Il faut l'avoir lu pour croire qu'il existe un ouvrage où , depuis la première ligne jusqu'à la dernière , il ne s'agit , dans le fond , que du panégyrique de l'écrivain. La jactance y est portée à un tel excès , que si la citoyenne Clairon n'avoit pas eu l'adresse de dire elle-même quelques mots sur ce qu'elle nomme ses fautes , ses erreurs , sur ce qui s'appelle , en toute autre langue que celle de l'amour-propre , son libertinage , on auroit pu croire , tant son apothéose et son ton despotiquement dogmatique prêtent à la raillerie , qu'elle provoquoit elle-même la censure ; elle auroit semblé dire :

. . . . Auteurs à qui Catulle
De badiner transmet l'invention ;

Par charité rendez-moi ridicule
Pour rétablir ma réputation.

Quoi qu'il en soit , si son ouvrage et ses systèmes sur son art ne paroissent pas dans l'ordre des choses naturelles , une raison impérieuse sollicite notre indulgence : la citoyenne Clairon est née avant terme. Sa naissance est le premier combat qu'elle a soutenu contre la nature , et son premier soupir fut une violation de ses lois.

N O T E S.

(a) Grandval , mort à Paris le 24 septembre 1784 , débuta le 19 novembre 1729 , dans la tragédie d'Andronic : il étoit âgé de 18 ans. Il joua jusqu'à la retraite de Dufresne , les jeunes premiers et seconds rôles dans le tragique , les seconds rôles d'amoureux et de petits-maîtres dans le comique , avec toutes les grâces et la politesse dont on se piquoit alors. A la retraite de Dufresne , il fut chargé dans le comique des rôles à grands caractères , tels que le Misanthrope , le Glorieux , le Complaisant , le comte d'Olban , l'Homme du jour , le Philosophe marié , la Métromanie , le Méchant , etc. qu'il jouoit avec une perfection qui a posé les bornes de l'art. Il remplissoit aussi dans la tragédie les plus grands rôles , avec une intelligence , une chaleur , une noblesse , qui n'ont pas été surpassées même par le Kain. Nous l'avons vu long-tems jouer avec ce sublime acteur les rôles de Manlius , Sertorius , Nicomède , Coucy , César dans Rome sauvée , Orbassan , etc. Selon l'opinion des connoisseurs de ce tems-là , il n'étoit égalé par personne , quant à la partie de l'intelligence ; et s'il n'avoit pas eu un grasseiement un peu fort , auquel il falloit s'accoutumer , sur-tout dans le tragique , Grandval auroit été le modèle le plus parfait dans les

deux genres. Nous ne pourrions exposer et fixer d'une manière utile que dans un ouvrage exprès, les exemples qu'il donnoit de la perfection de l'art jusques dans les plus petits détails. Une note est insuffisante pour faire connoître ce prodigieux acteur.

La citoyenne Hyppolite a été éperdûment amoureuse de lui, et c'est l'une de ses passions qui lui fait le plus d'honneur.

(b) Nous nous proposons de discuter ici un article des petites affiches qui regarde indirectement, mais très-essentiellement, le Kain, au sujet du Philoctète de la Harpe, superbe pièce, toute imitée qu'elle est, comme nous le ferons voir : mais cet examen nous mèneroit un peu trop loin pour une note.

(c) *On peut dire très-joliment : ma bonne, j'ai tant vu le soleil, et ne pas en savoir assez pour prononcer sur un grand ouvrage.*

Ce trait est contre Mlle. Gaussin, qui jouoit si délicieusement l'Oracle. La citoyenne Clairon veut nous persuader qu'elle n'avoit point assez d'intelligence pour juger d'une pièce, et que dans tous ses rôles elle étoit *Zaïre* ou *Lucinde*, et Mlle. Gaussin par-tout. Nous avons connu cette charmante actrice, qui avoit au contraire une intelligence très-fine. Elle auroit joué *Blanche*

avec bien plus de naturel que la citoyenne Hyp-
polite : elle jouoit sur-tout Zaïre, Alzire, Bé-
rénice, Marianne, Andromaque, avec une supé-
riorité, un charme, qu'il eût été impossible à
la citoyenne Clairon d'atteindre : elle prononçoit
très-savamment dans le rôle d'Alzire toutes les
nuances du caractère d'une femme née chez
un peuple qui vient de sortir des mains de la
nature, et que la civilisation n'a pas encore égaré.
Elle étoit de la plus grande beauté dans tous les
rôles que je viens de citer, et toujours variée
comme elle devoit l'être. Nous n'avons pas ou-
blié sans doute avec quel succès la citoyenne
Clairon jouoit Cassandre dans les Troyennes de
Châteaubrun ; mais nous nous souvenons aussi
avec quelle vérité, quel pathétique et quelle
grandeur Mlle. Gaussin y jouoit le rôle d'An-
dromaque ; comme elle étoit admirable, lorsque
craignant qu'on ne découvrit son fils Astianax,
caché dans les tombeaux, elle disoit :

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici ?

Mlle. Clairon n'a jamais pu jouer les rôles
de Mlle. Gaussin, qui avoit le son de voix de
l'amour et toutes les attitudes des grâces : voilà
la source de son injustice envers cette ravissante
comédienne.

(d) Qu'est-ce que les jugemens des hommes? Qu'est-ce que les réputations, lorsqu'il est certain que Fréron, si calomnié, étoit un des plus honnêtes hommes de Paris, le meilleur et le plus généreux des humains, le plus constamment aimable, qu'il avoit la plus attrayante figure, qu'il étoit excellent fils, bon père, bon époux, bon frère, bon ami, et qu'il avoit toutes les vertus sociales. Personne, sans aucune exception, n'a jamais eu plus de tact, plus de goût, plus de gaieté et plus de finesse : mais il faisoit le dangereux métier de critique, et Voltaire surtout, à la honte du génie et des lettres, avoit mis à la mode de ne répondre à la critique, que par les calomnies les plus punissables et les injures les plus grossières. Cet homme ne trouve pas mon ouvrage divin ; donc c'est un calomniateur, un fripon, un faussaire, un voleur, un galérien, un homme abominable au moral et de la difformité la plus hideuse, etc. Telle a été la convaincante logique de la république des lettres pendant plus de cinquante ans. La moitié de l'Allemagne croyoit, d'après la manière dont Voltaire et sa meute le traitoient impunément, que Fréron avoit réellement été condamné aux galères. Il est douteux cependant que le moral d'un seul de ses antagonistes fût aussi digne d'éloges que le sien. Parmi les railleries absurdes

qu'on a faites sur ses talens , je n'en citerai qu'une. Les champions armés contre lui assureroient qu'il ne savoit pas le grec. Nous l'avons vu plusieurs fois prendre un Homère grec , lorsqu'il vouloit faire remarquer quelques beautés de ce grand poète , et le lire couramment en Français.

(e) Il est triste d'observer que sous le régime républicain , la plupart des valets , si *drôlement* appelés autrefois des *officieux* , sont mille fois plus insolens que ceux de l'ancien régime , et que beaucoup de commis sont encore plus brutaux. On m'a assuré qu'un commis de la trésorerie a répondu à un vieillard qui se plaignoit de ce qu'on le faisoit revenir si souvent pour une misère lorsqu'il avoit à peine de quoi vivre : — *Pourquoi vivez-vous ?* Et à un autre vieillard qui portoit les mêmes plaintes : Au bout du compte , citoyen , *sachez que vous n'êtes que le gardien de votre propriété.* Quel législateur que ce sublime et exécrationnable commis ! Nous avons connu un ministre qui a répondu à un de mes amis , qui lui disoit : J'ai exercé gratuitement plusieurs fonctions pendant la révolution ; mes deux fils aînés ont été tués dans la même bataille ; je n'ai pas de pain ; donnez-moi un petit emploi ; il me reste sept enfans. — *Eh ! que m'importe à moi que vous ayez sept enfans ?* Cet hon-

nête père de famille a été placé par le successeur de ce cannibale, qui a répondu depuis à un citoyen de ma connoissance qui lui disoit : Si vous voyiez l'état de cette famille, vous frémiriez : — *Je ne frémis plus.* D'après quels exemples ces dignes citoyens sont-ils de cette férocité, de cette grossièreté, de cette insolence là, tandis que le Directoire est monté sur le ton de la plus grande politesse ? — Je ne nommerai point cet ex - ministre, parce qu'il m'a fait une injustice criante.

(f) Nous avons jugé à propos de supprimer cette note.

(g) Il abandonna le théâtre, après le succès de cette pièce, pour se jeter dans la carrière diplomatique, qu'il a parcourue avec la plus grande distinction, et dans laquelle il a rendu des services importans lorsqu'il occupoit la place de commissaire de la marine de France à Amsterdam.

Un sujet bien digne de le remplacer, a exercé depuis les mêmes fonctions dans cette capitale de la Hollande, après avoir été employé sur les côtes de Barbarie, où il mérita la confiance absolue de l'Empereur de Maroc. C'est le citoyen Audibert - Caille, l'une des meilleures têtes de notre diplomatie.

(h) Louis XV avoit témoigné l'envie de voir la pièce des Grâces, de St.-Foix. Il est arrêté dans le répertoire de la comédie française, qu'on jouera à Versailles Olympie et les Grâces. Le Roi prévient qu'il veut que le spectacle finisse à neuf heures, à cause du conseil. Mlle. Clairon jouoit Olympie. La Ferté, intendant des menus de service, lui fait observer que le spectacle devant finir à neuf heures, et la pompe d'Olympie exigeant que des actrices qui jouoient dans les Grâces fussent du cortège de Mlle. Clairon dans la première pièce, ces actrices, entr'autres mademoiselle d'Oigny, ne pourroient après la tragédie, changer de costume assez vite pour jouer dans les Grâces, ce qui retarderoit la petite pièce : il propose à Olympie de se faire entourer par des filles des chœurs de l'opéra, pour faciliter aux actrices de la comédie française les moyens d'être prêtes à jouer les Grâces après la tragédie. Mademoiselle Clairon se rengorgeant et levant la tête : — Si l'on change quelque chose à la pompe théâtrale d'Olympie, *je ne jouerai point*, (et se retournant vers Mlle. d'Oigny et ses compagnes) : et vous, mesdemoiselles, *je vous défends* de vous laisser remplacer. — *Le Menu.* — Etes-vous folle ? je vous dis que c'est le roi qui veut voir les Grâces, et qui ordonne que le spectacle soit fini à neuf heures. — Olympie, du ton le plus impérieux et en espaçant ses syllabes. — Mr. - de-la-Fer-té-

je - vous - ré - pè - te - que - si - l' - on - chan - ge - la - moin - dre - cho - se - à - la - pom - pe - thé - â - tra - le - d' - O - lym - pie , *je - ne - joue - point*. Elle étoit dans une telle colère , que le *Menu* épouvanté , s'en alla sans lui rien répondre. Il est bon d'observer ici qu'elle détestoit St. Foix. On joue Olympie : la petite pièce traîne en longueur. Louis XV s'impatiente : il tire sa montre ; neuf heures sont sonnées ; il se lève et sort en disant à haute voix , on m'avoit promis les Grâces. Vous pensez bien que le bouillant Saint-Foix qui étoit dans la salle , revint à Paris transporté de fureur. Le lendemain , il saisit l'occasion d'une épître fort jolie , publiée à l'éloge de Mlle. d'Oigny , pour écrire à Fréron. Celui-ci insère dans sa feuille la lettre de Saint-Foix sur cette épître et sur la scène de Versailles. Cette lettre finissoit par ces mots : *et j'aime encore mieux la franchise du vice que la morgue hypocrite de la dignité*. L'auguste Clairon frémit de colère. Elle fait acheter un grand nombre d'estampes représentant St.-Foix , qu'on venoit de graver en même tems qu'on la gravoit elle-même. Elle fait couper la tête à ces estampes , leur fait artistement substituer des têtes d'hyène , et les remet dans la circulation. St. Foix , irrité comme le lion des complies , répand cette épigramme contre Mlle. Clairon :

De la célèbre Fretillon

On a gravé , dit-on , le médaillon ;

Mais à quelque prix qu'on le donne ,
 Fût-il à douze sous , le donnât-on pour un ,
 Il ne sera jamais aussi commun
 Que le fut jadis sa personne.

Je vous laisse à juger des fureurs d'Agrip-
 pine. A la même époque, il couroit des couplets
 contre plusieurs acteurs et actrices de la comédie
 française. Parmi ces couplets il y en avoit deux
 contre la reine de Carthage ,

Sur l'air : *Je suis Madelon Friquet.*

Je suis toujours Fretillon ,
 Et je ne rêve et je ne songe ,
 Je suis toujours Fretillon ,
 Et je ne rêve

C'est bien en vain que sur la scène
 D'une Alzire ou d'une Chimène
 Je porte le pompeux nom ;
 Je suis toujours Fretillon ,
 Et je ne rêve et je ne songe , etc.

La Citoyenne écumant, de rage, et soupçon-
 nant Fréron, qui étoit l'ami de St.-Foix, d'avoir
 trempé dans ces couplets, souleve tous ses pro-
 tecteurs, tous ses bons amis, toutes les femmes
 de sa connoissance, et tourmente les ministres
 pour qu'ils fissent incarcérer Fréron, qui étoit
 alors père de famille, uniquement parce qu'il

avoit manqué de respect à Mlle. Hyppolite de La Tude-Clairon. La douce, l'ingénue, la candide Blanche fit un tel vacarme, qu'il fut mis en question si l'on arrêteroit l'auteur de l'année littéraire pour n'avoir point parlé d'elle avec assez de circonspection. On observera, qu'au moment même ou l'on vouloit arrêter Fréron parce qu'il avoit très-équitablement livré au ridicule la plus ridicule de toutes les comédiennes, la cour accordoit la liberté au chevalier de Rességuier, lieutenant aux gardes françaises, ami de Fréron, enfermé au mont Saint-Michel pour avoir fait ces quatre vers contre madame de Pompadour :

Fille d'une sangsue et sangsue elle-même,
Poisson dans son palais, d'une arrogance extrême,
Etale aux yeux de tous sans pudeur, sans effroi,
La dépouille du peuple et la honte du roi.

Les choses en un mot furent poussées avec un tel acharnement, que de peur que mademoiselle Clairon, à défaut de vengeance, ne fût enlevée au théâtre par un accès de rage, on alloit arrêter Fréron, si le roi Stanislas, parrain d'un de ses enfans, n'avoit pas fortement écrit à la reine de France sa fille, qui interposa sa protection, et qui enterra la reine de Carthage sous les débris de son trône.

(i) Nous saisissons avec empressement l'occa-

sion de rendre justice à cet écrivain célèbre, si aimable, si gai, si véritablement comique, si touchant quand il a voulu l'être, si envié, si indignement calomnié. Jamais homme n'a plus gagné à être vu de près. Jamais homme n'a été plus bienfaisant sans éclat et sans jactance, et n'a mérité plus d'intérêt. Sans doute qu'il avoit eu raison de faire mettre sur la porte de son jardin, dans lequel il est enterré, cette inscription qui a tant soulevé l'envie, les plaisans et les sots. — *Le tombeau du bon homme.*

Les très-inhumains humains sont assez déraisonnables ou assez méchans pour croire qu'il suffit que quelqu'un soit accablé de délations, pour qu'il soit au moins coupable de quelque délit. Telle est la tactique des calomniateurs de profession, qu'ils ne manquent jamais d'accumuler les inculpations les plus graves, dans la certitude où ils sont qu'il en restera toujours quelque chose de plus que la cicatrice, malgré le triomphe du calomnié. Il faut aussi compter parmi tant de pervers une autre engeance d'hommes bien maudite, qui entretiennent les plaies faites par les calomniateurs : ce sont ces odieux et méprisables bouffons, qui diffament indistinctement tout le monde, même leurs bienfaiteurs, sans aucun motif, uniquement pour s'amuser et pour faire rire les autres. Cette exécration

espèce est très - commune. C'est pourtant de ces infâmes autorités que les réputations se forment : c'est d'après elles que les hommes prononcent sur un de leurs semblables qu'ils ne connoissent point.

Vous êtes donc naturellement bien méchans , puisqu'au lieu de chercher la cause des diffamations dans la perversité humaine , vous aimez mieux croire les calomniateurs et les bouffons. Vous ne voulez seulement pas vous donner la peine de calculer , que sur dix mille individus à peine y en a-t-il un de juste , et qu'il n'y a peut-être pas un *bon homme* parmi deux mille animaux de son espèce. Pour peu qu'on eût voulu réfléchir sur les imputations faites à Beaumarchais , lequel n'avoit heureusement besoin que de sa plume pour exterminer ses lâches adversaires , on auroit aisément découvert le secret de la haine de ses calomniateurs. Il avoit en effet tout ce qu'il falloit pour exciter et alimenter l'envie.

Beaumarchais a eu la plus brillante jeunesse ; il étoit d'une belle figure , d'une taille avantageuse et bien prise : il savoit mettre de la grâce dans ses mouvemens. Il avoit contracté de très-bonne heure les plus grandes liaisons. Jamais amateur n'a poussé si loin les talens agréables ; heureux , (car il faut l'être , et ce n'est pas une chimère que cette opinion-là) , couru , fêté , la fortune lui a ri de bonne heure , et bientôt

la grande intelligence des affaires, qu'il allioit avec les lettres et tous les talens, lui procura beaucoup d'opulence. Ecrivain charmant, possédant une manière d'écrire et de faire qui lui étoit exclusive, incapable d'abuser de son esprit pour attaquer ou offenser personne ; ne se permettant jamais, même dans la plus intime familiarité, le moindre trait mordant contre quelqu'un ; auteur de pièces respirant la gaîté française, et dans lesquelles lui seul a eu le courage de livrer les puissances de ce monde au ridicule et à la haine publique ; des drames remplis d'intérêt ajoutoient encore à sa gloire. Sur la fin de ses jours, il écrivoit à une femme, il égayoit un ami, avec autant d'agrément et de fraîcheur qu'à l'âge de vingt ans ; sa mémoire étoit imperturbable, et il portoit dans les affaires sérieuses, de quelque genre qu'elles fussent, la supériorité de la tête la plus saine et la mieux organisée. On conviendra qu'en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour exciter les hurlemens de l'envie.

Tant de qualités aimables et tant de talens n'étoient pas les seuls motifs de l'estime et de l'attachement qu'il savoit inspirer à tous ceux qui l'approchoient. Bon fils, bon père, bon frère, bon parent, bon mari, bon maître, excellent et délicat ami, sa mémoire sera toujours chère et vénérable à tous les siens, à ceux qu'il

aimoit et dont il étoit aimé , à ses connoissances même , et à tous ses serviteurs , dont il étoit le père.

(1) Après la chute injuste et provoquée de la tragédie d'Ajax , Poinssinet de Sivry , auteur de cette pièce , fit imprimer une brochure , intitulée : *Appel au petit nombre* , dans laquelle les comédiens n'étoient pas ménagés. Ces messieurs , piqués de ce manque d'égards , se permettent d'attenter de leur autorité privée , à la propriété de l'auteur , en le rayant arbitrairement de la liste des entrées à la comédie. L'opprimé ne perd point de tems : il dresse une requête au procureur général , dans laquelle il attaque les comédiens comme spoliateurs ; mais avant de la présenter , il croit bienséant d'avoir recours au duc d'Aumont , gentilhomme de la chambre en exercice. Il se rend le lendemain chez ce petit duc , demande raison de l'incartade des comédiens , et ne lui cache pas que s'il n'obtient satisfaction , il va s'adresser au procureur général. Le duc outragé lui répond : je vais souper à Versailles , et j'espère , monsieur , qu'un ordre du roi mettra fin à vos prétentions. — Je l'attends , M. le duc , et je vais commencer ma requête par la menace que vous venez de me faire. Il se met en devoir de sortir ; le duc le retient ; il se radoucit , et

vingt-quatre heures après, les entrées de Sivry lui furent rendues.

(*m*) Roscius étoit l'ami intime de Cicéron, c'est-à-dire du premier magistrat de Rome maîtresse du monde dont l'antichambre étoit pleine de rois, quelques-uns beaucoup plus puissans que la plupart des rois de l'Europe. Après cela, n'étoit-il pas aussi révoltant que ridicule, de voir des comédiens de mérite essuyer les hauteurs des gentilshommes de la chambre et même des intendans des menus ? La Rive, en faisant un jour quelques représentations au maréchal de Richelieu, qui n'étoit cependant pas un sot, au lieu de l'appeler monseigneur, s'avisa de lui dire : mais monsieur le maréchal. — Le maréchal lui coupa la parole, lui dit avec beaucoup d'humeur : — Mais monsieur le comédien, et lui tourna le dos. Ces grands contrastes sont d'autant plus dignes d'être observés, que du tems de Cicéron, Rome étoit déjà plongée dans les excès du luxe et du faste des rangs.

(*n*) Mlle. Clairon témoigne dans ses mémoires quelque chose de plus que de l'éloignement pour les *bourgeois* : aussi n'a-t-elle pas jugé à propos de parler de ses amours avec Marmontel, sans doute parce qu'il étoit né dans l'ordre de la bourgeoisie : mais sa naissance étoit illustrée par la

possession d'un sceptre qu'aucun compétiteur n'a jamais pu lui contester, celui du dieu des jardins, si digne de la reine de Carthage. Ce grand littérateur, cet écrivain distingué étoit d'ailleurs aussi recommandable par son moral que par son physique. Il y a, citoyenne Hyppolite, autant d'ingratitude que de mal-adresse dans l'oubli total que vous avez fait de sa personne; car il a souffert persécution pour vous : vous lui avez valu plusieurs épigrammes dont vous partagiez avec lui la malignité. Je n'en citerai qu'une, qui fut répandue après la représentation d'Aristomène. Elle est de main de maître :

Ce tragique énergomène,
 Qui plus guindé qu'un héron,
 Se croyoit le chaperon
 Des neuf filles d'Hypocrène,
 Avec son Aristomène
 Tombe enfin de leur giron,
 Pâle, énervé, sans haleine.
 Il a tant fêté Clairon,
 Qu'il dût manquer Melpomène.

(o) En voici une des plus étranges. La princesse de Galitzin étant allé voir Mlle. Clairon, et la trouvant malade dans sa bergère, lui demanda à plusieurs reprises, où étoit son mal. Mlle. Clairon ne répondoit pas. La princesse insiste. Impatientée de tant d'opiniâtreté, la reine

de Carthage se redresse, et lui répond fièrement : *Au cul, Princesse.* Madame de Galitzin avoua, en racontant cette anecdote, que Mlle. Clairon lui en avoit imposé. Où la dignité va-t-elle se nicher ? Les mauvais plaisans disoient, que malgré l'obscénité de la réponse, on ne pouvoit éluder plus adroitement de nommer le siège du mal.

(p) Nous avons supprimé cette note.

(q) Le Kain sur-tout en accusoit Mlle. Clairon. Cette actrice ayant combiné tous les moyens d'un triomphe à Versailles dans je ne sais quel rôle, Mlle. Dumesnil y alla jouer Sémiramis deux jours après ; elle y obtint les plus grands applaudissemens. Voici la lettre que le Kain écrivit à cette occasion à l'un de ses amis ; elle est entre nos mains.

à Fontenay, le 21 juillet 1770.

« Je mériterois peu, mon cher ami, d'être un de ceux qui ont le plus applaudi aux talens de ma chère Reine (Mlle. Dumesnil), et qui chérissent davantage sa personne, si je ne me réunissois dans ce moment à tous ceux dont elle a enlevé les suffrages dans sa dernière représentation de Sémiramis à Versailles. Ce n'est pas peu que d'avoir complètement subjugué tous ces êtres de cour, pour la plupart faux ou préve-

nus. Elle a fait ce miracle ; il étoit bien digne d'elle. Je vous jure, mon ami, que la satisfaction que j'en éprouve est au-dessus de toute expression. Les succès pleins et modestes de ma chère reine , ont toujours terrassé l'orgueil et humilié l'envie. *Cette dernière* se déchire les bras : plutôt à-Dieu qu'elle se déchirât le cœur, ou qu'elle s'empoisonnât de l'âcreté de son sang. Adieu, mon ami.

Signé, LE KAIN.

(*r*) Ce fut lorsqu'elle prit la résolution de cette retraite, qu'elle reçut la députation de la comédie française, à la tête de laquelle étoit Mlle. Dumesnil. On croyoit devoir épuiser les ménagemens et les cajoleries avec Mlle. Clairon, tandis que ces sortes de rixes se traitoient plus lestement à l'opéra. A cette même époque, deux actrices de ce théâtre, recommandables par leurs talens, Mlles. Duplan et Beaumesnil, voulurent se donner les airs de la reine de Carthage, et refusèrent d'exécuter les ordres des directeurs. Ceux-ci les renvoient de leur autorité privée. Deux partis s'arment pour et contre : rentreront-elles ? ne rentreront-elles pas ? Le congé signifié à Beaumesnil étoit conçu en termes plus offensans que celui de sa compagne. Au milieu de ce chameillis, intervint un plaisant qui mit fin à la querelle par ces deux couplets.

Ah ! quel congé !
Disait la Duplan larmoyante ;
Ah ! quel congé !
Si je l'avois envisagé ,
Je n'aurais pas fait l'insolente.
Il me sied bien d'être impudente :
Ah ! quel congé !

Voyez le mien ,
Dit Beaumesnil à la plaignante ;
Voyez le mien ,
Près de lui le vôtre n'est rien.
Mon affaire est plus révoltante ;
Vous devez être fort contente :
Voyez le mien.

On chanta ces deux couplets dans tout Paris ,
et il ne fut plus question des deux actrices.

(s) Il n'y a jamais eu de comédienne , sans
vous en excepter , citoyenne Hyppolite , qui ait
eu plus de décence et plus de noblesse que la
citoyenne Vestris. Il ne tient qu'aux élèves de
prendre pour guide ce précieux modèle , *qui ne*
les égarera point , et dont le beau genre doit
conserver la dignité de la scène française. Quel-
qu'un faisant avec raison , devant le Kain , l'éloge
de Mlle. Clairon dans Viriate : avez - vous vu
Rosette , répondit-il , c'est ainsi qu'il appeloit
madame Vestris , son écolière ; voyez-la et vous
conviendrez que vous n'avez rien perdu. Elle est

effectivement supérieure dans ce rôle. Je ne parle point de l'impression prodigieuse qu'elle a faite dans Gabrielle de Vergy. Plusieurs femmes et plusieurs hommes s'y trouvèrent assez mal pour qu'on fût obligé de les emporter. C'étoit à la vérité dans un de ces morceaux *d'effet* dont une excellente actrice est toujours sûre : mais je me rappelle avec admiration son entrée, comment la convalescence respire dans tous ses traits, et la teinte de mélancolie profonde, noble et décente, dont elle conserve le caractère pendant toute la pièce; ce qui est d'une toute autre difficulté que les morceaux *d'effet*, ce qui constitue le vrai talent.

Ce rôle lui appartient en propre. Elle en a *créé* deux autres, dont le premier offre encore plus de difficultés. Je veux parler de celui de Frédégonde, dans la tragédie de Macbeth par Ducis. Avec quelle supériorité d'intelligence, dit-il, quelle souplesse et quelle vigueur elle a rendu la brûlante ambition, l'inférieure adresse et l'exécrable fermeté de ce personnage! Comme elle a été surtout extraordinaire au cinquième acte dans la scène du somnambule, d'où dépendoit le sort de l'ouvrage. Comme elle a frappé d'immobilité et de surprise tous les spectateurs. Quelle attention! quelle terreur! quel silence! L'actrice française s'est placée à côté de madame Sidons, si fameuse

en Angleterre dans le même rôle et dans la même scène.

La Harpe fait le même éloge de la citoyenne Vestris dans le rôle de Jeanne de Naples. *Il se félicite des applaudissemens qu'il a reçus , pour en faire hommage à l'actrice supérieure qui a déployé un talent si éminent , et qui lui a procuré le plaisir le plus doux qu'un auteur puisse éprouver , celui de voir ses idées parfaitement rendues.*

C'est avec la même supériorité qu'elle a joué dans Charles IX le rôle de Médicis , aussi de sa création. Il est impossible d'y mettre plus de grandeur , plus de vérité et une politique plus profonde.

On ne sauroit parler de cette pièce , qui eût été si utile , sans regretter qu'elle n'ait pas été composée et jouée il y a vingt ans. Elle a perdu la plus grande partie de son mérite. La Saint-Barthelemi , l'effroi de toutes les nations et des races futures , n'inspire plus la même horreur , depuis que nous avons commis , dans l'espace de trois ans , plus de crimes qu'on n'en réuniroit dans les annales du monde ; et quels crimes !

Des crimes jusqu'à nous inconnus aux enfers.

Cet effroyable nuit ne paroît plus qu'une niche de cour. Le son de la cloche qui auroit

fait dresser les cheveux il y a vingt ans , ne semble plus que le signal d'une *mystification*. Carrier, Lebon et leurs complices , qui infectent encore l'air que nous respirons , ont ôté à cette tragédie ce qu'elle avoit de plus effrayant , de plus touchant. L'auteur doit avoir conçu une bien sainte haine contre le reste impur de ces esprits infernaux , dont les forfaits ont affadi sa terrible pièce.

(*t*) Lorsque le célèbre Garrik étoit à Paris , on lui demanda quels étoient les acteurs auxquels il trouvoit le plus de talent. Il nomma le Kain , Carlin et Préville. On lui fit la même question sur les femmes. Il donna la préférence à Mlle. Dumesnil , à Mlle. Dangeville et à Mlle. Arnoult , sans prononcer le nom de Mlle. Clairon. Sur l'observation qui lui en fut faite , il répondit : *Elle est trop actrice.*

F I N.

E R R A T A.

Page 7 , ligne 21 , jamais l'envie ne me reprendra ; lisez jamais l'envie ne me prendra.

Page 130 , ligne 16 , y a-t-il rien d'intelligible ? lisez y a-t-il rien là d'intelligible ?

